



## JEAN-MARC DELVAUX

SOCIÉTÉ DE VENTES VOLONTAIRES

Jean-Marc DELVAUX s.a.r.l. au capital de 7.500 euros

AGRÉMENT N°2002-240 - RCS PARIS B 442 569 844

29, rue Drouot – 75009 Paris

Tél. : 01 40 22 00 40 – Télécopie : 01 40 22 00 83

www.delvaux.auction.fr Email : contact@jmdelvaux.fr

## VENTE AUX ENCHERES PUBLIQUES

DROUOT RICHELIEU – SALLE 3

9, rue Drouot 75009 Paris

---

VENDREDI 9 DÉCEMBRE 2011 A 14H

---

*Tutelle de Madame G., à divers*

## AUTOGRAPHES

**Expert : Monsieur Thierry BODIN**

Expert près la Cour d'Appel de Paris

Syndicat français des experts professionnels en œuvres d'art

45 rue de l'Abbé Grégoire – 75006 Paris.

Tél. : 01 45 48 25 31 – Fax. : 01 45 48 92 67

lesautographes@wanadoo.fr

## LIVRES

**Expert : Monsieur Christian GALANTARIS**

Expert honoraire près la Cour d'Appel de Paris

11 rue Jean Bologne 75016 Paris

Tél. : 01 47 03 49 65 – Fax : 01 42 60 42 09

christian@galantaris.com

## EXPOSITIONS PUBLIQUES :

jeudi 8 décembre de 11h à 18h et vendredi 9 décembre de 11h à 12h.

Téléphone pendant l'exposition : 01 48 00 20 03

*Les lots précédés d'un astérisque dépendent de la tutelle de Madame G et sont soumis à des frais judiciaires de 14,352 %.*





## AUTOGRAPHES DIVERS

1. **Pierre-François AUGEREAU** (1757-1816) maréchal. P.S. et L.S., 1798-1809 ; 1 page et demie in-fol. avec en-tête et vignette, 1 page in-4 (portrait joint). 100/150  
*Perpignan 6 messidor VI (24 juin 1798) : il envoie les jugements rendus par les commissions militaires spéciales pour les mois de floréal et prairial. Paris 13 avril 1809, au sujet d'un emploi d'inspecteur des vivres, signée « Augereau Duc de Castiglione ».*
2. **Jean BERNADOTTE** (1764-1844) maréchal, Roi de Suède. P.S. comme ministre de la Guerre, 8 fructidor VII (24 août 1799) ; 1 page in-fol. en partie impr., VIGNETTE *Armées de terre* » (portrait joint). 150/200  
COMMISSION D'OFFICIER DE SANTÉ pour Guillaume SIETZ, chirurgien, nommé à l'Armée du Rhin.
3. **Alexandre BERTHIER** (1753-1815) maréchal. 6 L.S. ou P.S., 1796-1811 ; 8 pages in-4 ou in-fol., qqs en-têtes et VIGNETTES. 400/500  
*Milan 6 nivôse V (26 décembre 1796), Armée d'Italie, pour la réparation d'une route. 22 pluviôse VIII (11 février 1800), au sujet des remontes. 27 ventôse XI (18 mars 1803) : nomination du citoyen Claudot garde adjoint du Génie. 8 ventôse XII (28 février 1804), formation d'un corps de vélites. Ems 5 mai 1809 : nomination du sergent Dufresney comme sous-lieutenant. 10 janvier 1811, appuyant la demande de décoration de la Légion d'honneur du Capitaine Montcarville. ON JOINT la copie d'une lettre de Moscou, 11 octobre 1812, et une gravure.*
4. **Jean-Baptiste BESSIÈRES** (1768-1813) maréchal, duc d'Istrie. 2 P.S., 1806 et 1812 ; 1 page et demie grand in-fol. chaque en partie impr. à en-tête de la *Garde Impériale* (2 portraits joints). 200/250  
*1<sup>er</sup> juin 1806, mémoire de proposition à la retraite de Jean-Baptiste Jacob, chasseur à cheval, à la suite de nombreuses blessures. 15 février 1812, mémoire de proposition à la retraite d'Antoine Philippon, chasseur à pied, à cause de douleurs rhumatismales chroniques.*
5. **Thomas BUGEAUD** (1784-1849) maréchal. L.A.S., Paris 2 juin 1838, à M. de MAUBOURG ; 2 pages in-4. 100/150  
Il le remercie de la peine qu'il s'est donnée pour s'occuper de ses chevaux : « ma voiture est arrivée sans graves avaries », bien que le cocher ait fait une chute qui l'oblige encore au repos : « Mes chevaux se sont formés, ils sont aujourd'hui assez doux ». Il l'a chaudement recommandé, mais il n'y a pas de possibilité d'avancement pour l'instant. Cependant sa recommandation sera ajoutée aux notes qui le concernent, « déjà fort bonnes », et sera prise en grande considération à la première occasion...
6. **Albert CALMETTE** (1863-1933) médecin et bactériologiste. 2 L.A.S. comme « médecin de 2<sup>e</sup> classe de la Marine », mars-juin 1888, à Édouard GUINAND, sous-directeur à la Marine ; 3 pages et demie in-8. 300/400  
*AU SUJET DE SA MUTATION À SAINT-PIERRE ET MIQUELON. Lamballe 16 mars 1888, remerciant de lui avoir réservé « le poste de St Pierre Miquelon, où je désirais être appelé à servir ». Il rallie demain Cherbourg, où il prie de faciliter ses démarches pour son ordre de route, et une demande de passage pour sa femme... Île de Miquelon 14 juin 1888. Il vit à Miquelon une situation extrêmement « pénible à tous les égards, par suite de la mort de M. le Dr Delamare, que j'ai dû venir remplacer à Miquelon, sur l'ordre de M. le Gouverneur ». Il n'avait pas demandé d'ordre officiel, puisque son envoi est « la conséquence d'un vœu exprimé par le Conseil général de la Colonie [...] et que ce vœu n'a pas reçu de sanction de la part du ministère ». Il demande au plus vite des ordres formels, soit pour le remplacement du Dr Delamare, « soit pour mon rappel immédiat à l'hôpital militaire de St Pierre auquel j'étais destiné. Ma présence à Miquelon n'a guère d'autre utilité que celle de satisfaire le vœu de MM. les conseillers généraux de St Pierre. La population de cette île, qui ne comprend que 500 habitants, est habituée [...] à avoir un médecin civil payé par le budget de la Marine [...] et elle se croit des droits indéniables à cette faveur »... Il est réclamé avec insistance « par le chef du service de santé, le Dr Jaffre, nouvellement débarqué, et resté seul à St Pierre à cette époque de l'année où l'hôpital militaire est le plus encombré de malades »....*
7. **Pablo CASALS** (1876-1973). L.A.S., mercredi 30 [mai 1900, à Mlle Paule GOBILLARD] ; 2 pages in-8 (mouill. et fente réparée). 150/200  
« Merci pour votre invitation que je viens de recevoir, pour assister à la cérémonie de mariage de vos sœurs. Malheureusement je ne pourrai pas être à Paris demain ce qui m'empêchera de ce grand plaisir. Veuillez donc recevoir mes plus sincères félicitations et de faire part aux intéressés de tout le bonheur que je leur souhaite dans leur nouvel état »... [Double cérémonie de mariage de Jeannie GOBILLARD et de sa cousine Julie MANET, avec, respectivement, Paul VALÉRY et Ernest ROUART.]  
ON JOINT un programme de récital avec Jules Boucherit et Mlle Cesbron (26 mai).
8. **François-René de CHATEAUBRIAND** (1768-1848). L.S. avec compliment autographe, Paris 1<sup>er</sup> juin 1843, au duc DE LÉVIS ; 1 page in-4. 300/400  
Il dicte cette lettre à son ancien secrétaire (Pilorge) : « Je continue d'être impotent, la main droite toujours engagée et les pieds n'allant guères ». Son épouse et lui-même rêvaient d'aller lui rendre visite à Noisiel, mais elle est retombée malade et se lève à peine. Tous les médecins lui conseillent les eaux de Barèges. Il veut le voir avant d'y envisager un voyage : « Vous savez que je suis toujours votre plus vieil ami et votre dévoué serviteur »... Il ajoute de sa main : « Tout à vous et toujours Chateaubriand ».





9. **Maurice CHEVALIER** (1888-1972). 2 L.A.S., Marnes-la-Coquette 1964-1967 ; 3 pages obl. in-8, en-tête *La Louque*. 100/120

29 mars 1964, à André TATTEGRAIN, remerciant pour son beau livre sur Monte Carlo : « La vie m'a appris à recevoir le mieux comme le pire. Mais je suis dérouté devant tant de fraîche et profonde sympathie. Vous semblez être tombé sur La Louque comme un bienfait ou une récompense »... 20 février 1967, à un abbé : « Nous aimions beaucoup André Tattegrain et le regrettons infiniment »... On joint un document de Charles Trénet en fac-similé.

10. **Edgar DEGAS** (1834-1917). L.A.S., [Paris 16 février 1896], à Mlle Gobillard ; 1 page obl. in-12, adresse au dos (carte-télégramme). 500/600

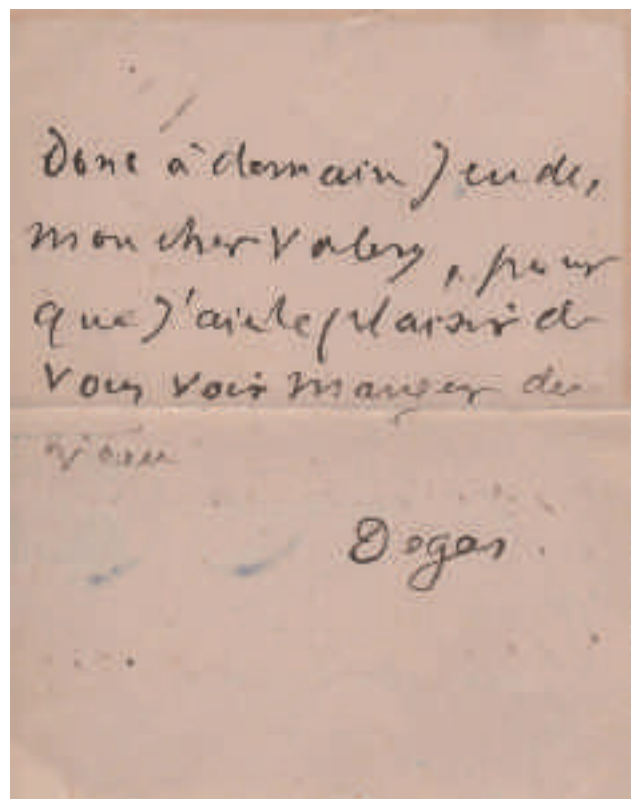
« M<sup>r</sup> DURAND RUEL et moi serons chez vous demain lundi à 2 h. »...

ON JOINT une enveloppe sur laquelle Degas a noté au crayon gras son adresse : « 23, rue Ballu Degas ».

11. **Edgar DEGAS**. L.A.S., [Paris 10 août 1904], à Paul VALÉRY ; 1 page in-12, adresse au dos (carte-lettre). 800/1.000

« Donc à demain jeudi, mon cher Valéry, pour que j'aie le plaisir de vous voir manger du veau »...

Voir la reproduction.



11

12. **DIVERS**. 12 lettres ou pièces. 100/150

Sarah BERNHARDT (carte de visite avec 2 mots autogr.), Georges BESSON, Narcisse DIAZ, [Reynaldo Hahn] (3 cartes postales à lui adr. avec adresses en vers), Blanche MARCHESI (cartes post. adr. à Claude MONET), Mlle MARS (apostille découpée), James NORTHCOTE (l.a.s. de 1824 à J.M. WILCOCKS au sujet de ses autoportraits, mauvais état), SAINTE-BEUVE.

13. **Guillaume DODE DE LA BRUNERIE** (1775-1851) maréchal. L.A.S., 7 août 1840 ; 2 pages et demie in-8. 200/250

Au sujet d'un ouvrage du baron de BOURGOING. Il voudrait que le libraire Gosselin vienne l'examiner « pour s'assurer si notre dépôt possède ou non les mémoires et documents, plans etc. dont je vais donner ci-après les pages, afin que je puisse mardi dire au ministre quelles sont les parties dont nous devrions prendre copie, avant de lui rendre les volumes, car telle a été l'intention du ministre de la guerre en me les confiant. » Suit l'énumération des pages et chapitres, concernant principalement le corps du Génie. « Tout le reste de cette grande collection intéresse les autres armes et particulièrement l'artillerie, à laquelle le recueil sera sans doute communiqué aussi pour qu'elle voie s'il y a quelque chose de nouveau et d'utile à en retirer pour elle »... On joint une signature découpée.

14. **Georges d'ESPAGNAT** (1870-1950) peintre. L.A.S., jeudi [Section de camouflage sect. 61 21 juillet 1916], à Paul VALÉRY ; 2 pages in-8, enveloppe. 100/120

Félicitations pour la naissance de son second fils François (le 16 juillet) : « Bravo, mon cher ami pour le petit garçon dans les 8 livres 1/2. C'est un résultat encourageant. Comment va votre femme ? [...] Ici, reprise de la vie habituelle, avec plus de renseignements qu'à Paris, et par conséquent plus de confiance »...

15. **Gabriel FAURÉ** (1845-1924). L.A.S., Dimanche ; 1 page in-8. 100/120

Invitation à venir le lendemain lundi « 100 boulevard Malesherbes, entendre *Li-Tsin* et *La Mer* exécutés par les élèves de mon Cours, sous la direction de Joncières »...

16. **Ferdinand FOCH** (1851-1929) maréchal. 6 L.A.S. et une carte de visite a.s., 1922-1927, à Charles REIBEL (ministre des Régions libérées de 1922 à 1924) ; 13 pages formats divers, la plupart à son en-tête, une enveloppe. 400/500

16 janvier 1923 : « Par ces temps remplis d'événements on ne dispose d'aucun moment pour en parler ce qui serait pourtant utile »...

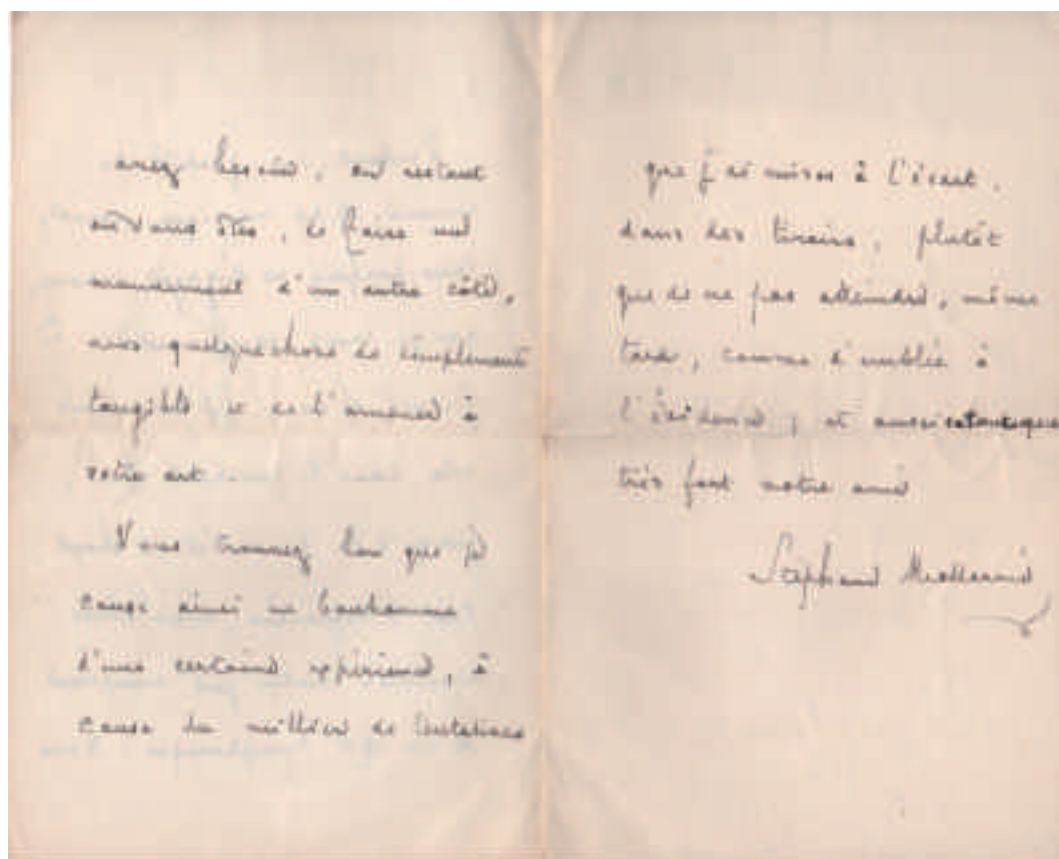
25 juillet : il a vu le Président, « toujours aimable et plein de bonnes intentions, à la fois de tout faire et de ne rien lâcher ni changer. [...] Au total, un état d'esprit peu susceptible de réalisations, voilà ce qui me semble la réalité. On se cristallise dans un système peu fécond »... 18 août 1924 : « Tant que le gouvernement <sup>fais</sup>, quel qu'il soit, travaille à l'étranger, je n'ai pas le droit de l'affaiblir, ni de le discuter publiquement, en particulier en lui donnant un démenti. [...] Mais si à son retour de Londres rapportant des arrangements plus ou moins faibles, il veut m'en attribuer la responsabilité je suis en état de présenter les *avis écrits* que j'ai fait parvenir au Président du Conseil, à Londres, par l'intermédiaire du G<sup>al</sup> Desticker, et en second lieu par celui du Président de la République »... 9 septembre 1925 : « je devise assez fréquemment avec Weygand qui broie du noir sur la Syrie. J'en broie sur beaucoup d'autres sujets. La crise financière ne peut manquer d'imposer des décisions dans peu de temps »... Plus des condoléances, des félicitations, etc.

On joint une PHOTOGRAPHIE AVEC DÉDICACE a.s. à Ch. Reibel (encadrée) ; une L.S. au président du Conseil [Clemenceau], 1920 ; des dactylographies de 3 notes au président Doumergue ou au gouvernement, d'un discours, etc., 1924-1926 ; plus des lettres de sa femme et de ses filles, et divers documents.





17. **HISTOIRE.** 18 lettres ou pièces, la plupart L.A.S. 200/300  
Louis BUFFET, Émile DESCHANEL, général Antoine DROUOT, L. Duhamel, FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU, abbé GRÉGOIRE, Charles LACHAUD, François LAURENT, LEDRU-ROLLIN (2), Marat (an IX), MATHIEU DE DOMBASLE, Nogent Saint-Laurens, RÉGNIER duc de Massa (2, et une lettre de sa femme), Jules SIMON, STANISLAS LESZCZYŃSKI (bord rogné). ON JOINT 2 avis mortuaires, et un n° de *La Gazette de France* sur la bataille de Waterloo (mauvais état).
18. **Victor HUGO** (1802-1885). P.A.S. ; sur 1 page obl. in-8 contrecollée (plis). 200/250  
Dédicace : « À M. H. Briollet Victor Hugo ».  
On joint 1 L.A.S. d'Alexandre DUMAS père à Monrose (demi-page in-8 à son chiffre), annonçant son arrivée prochaine : « si votre représentation n'est pas donnée attendez-nous »...
19. **Joseph JOFFRE** (1852-1931). Photographie avec dédicace autographe signée, 1924 ; 26 x 17 cm. 150/200  
Photographie du maréchal en grand uniforme, dédicacée : « à Monsieur Reibel cordial souvenir du Maréchal J. Joffre mars 1924 ».
20. **François-Christophe KELLERMANN** (1735-1820) maréchal. 3 P.S., 1795-1807 ; 4 pages in-fol., 2 en partie impr. 200/250  
(portrait gravé joint).  
[1795], état des services de Jean Gaugle, cosigné par LUCOTTE ; 8 brumaire VIII (30 octobre 1800), congé militaire absolu pour Antoine Moreau (vignette et cachet cire) ; Mayence 23 mars 1807, ordre au gendarme Olivier de se rendre à Berlin afin que le général Clarke lui accorde la permission d'aller prendre les eaux, cosigné par THOUVENOT (cachet du Gouvernement de Poméranie).
21. **LITTÉRATURE.** 16 L.A.S. ou pièces (plus qqs cartes de visite autogr.). 200/300  
Olympe Audouard, Edme Caro, François Coppée, Pierre Decourcelle, Alexandre Dumas père (fragment de ms théâtral), Adolphe Franck, Émile Gebhart (2), Ludovic Halévy, Paul Janet, Henri de La Pommeraye, Émile de Laveleye, Octave Mirbeau, Maurice Rollinat, Francisque Sarcey, Mathilde Stevens (Jeanne-Thilda).
22. **Émile LITTRÉ** (1801-1881). L.A.S., Paris 5 décembre 1866, à un confrère ; 1 page et demie in-8. 100/150  
Intéressante lettre mentionnant son *Dictionnaire*. Il a reçu son beau volume et l'en remercie : « voyant qu'il me sera fort utile dans ma récolte de mots, et de locutions pour mon dictionnaire, je l'ai mis à côté de moi avec les livres que je consulte incessamment » ...
23. **Hubert LYAUTEY** (1854-1934). Joseph GOULVEN. *Lyautey l'Africain* (Nancy, impr. Humblot, 1935) ; fort vol. in-4, couv. cons., reliure maroquin janséniste vert, cadre int. à 4 filets dorés (*Lucie Weill*). 200/300  
Édition très richement illustrée de 49 planches hors texte, un des 2500 exemplaires sur Alfa. Préface du général Weygand ; et, en guise de postface : « Aux sources de l'Action » par le père G.M. Lejosne.  
On joint 4 L.A.S. de Lyautey (et 2 cartes de visite autogr.) à Charles Reibel, 1927-1930 ; un discours impr. avec lettre d'envoi de son officier d'ordonnance (1917) ; et une photographie dédicacée (encadrée avec lettre d'envoi, 1934 ; plus une autre photo dédicacée avec mouillures et défauts).
24. **Stéphane MALLARMÉ** (1842-1898). L.A.S., 13 mars 1887, au poète René GHIL ; 7 pages in-8. 5.000/7.000  
IMPORTANTE LETTRE SUR LA POÉSIE, APRÈS LA LECTURE DU RECUEIL DE GHIL, *LE GESTE INGÉNU*, dédié à Mallarmé [*Légendes de rêve et de sang*, livre II].  
« Certainement jusqu'ici aucun poème n'a de si près approché ce qu'il y a lieu de faire. Avec une intuition rare, attendu que nos causeries n'eussent point suffi à vous le faire concevoir, vous avez entrevu l'art qui sera. Je me figure que ce n'est qu'à travers de longs rêves ou des ans d'étude et point dès l'éclair révélateur, qu'on le peut traiter définitivement, mais vos indications ont ceci d'être neuves. Évidemment il y a à souhaiter une suite plus accusée dans le motif général qu'on appelle à tort sujet et que vous sentez très bien n'en devoir être que le semblant. Le vers aussi n'est pas toujours suffisamment un joyau significatif à manier sous le regard et faisant poids dans la main, vous me comprenez. Nous avons vu cela cet été, mais combien tout a gagné depuis ! L'œuvre est de transition, vous la jugerez ainsi plus tard, mais point sans fierté de la bravoure qui vous a fait aller droit au difficile. Partout, une qualité de rêverie et de musique point, sans parfois se dégager encore, que je crois exceptionnelle. Si j'étais de vous, je pousserais cela, dans le prochain effort, jusqu'à la pensée et au chant, sauf à reprendre mais alors maîtrisé votre jeu complexe et en effet symphonique. Vous avez besoin, en restant où vous êtes, de faire un mouvement d'un autre côté, vers quelque chose de simplement tangible et de l'amener à votre art. Vous trouverez bon que je cause ainsi en bonhomme d'une certaine expérience, à cause du millier de tentatives que j'ai mises à l'écart, dans des tiroirs, plutôt que de ne pas atteindre, même tard, comme d'emblée à l'évidence »...  
*Voir la reproduction.*



24

25. **Stéphane MALLARMÉ**. L.A.S., Lundi matin [19 octobre 1896], à Paule [et Jeannie] GOBILLARD, [et à Julie MANET] ; 2 pages in-12, enveloppe. 1.800/2.000

« Je suis en retard, mes amies, avec votre amical intérêt à nos peines ». Il a pris une partie de la correspondance de Geneviève, « mais sans sa ponctualité, ayant mon temps traversé de besognes – comme quand vous étiez là. La malade [sa femme] passe par une alternative de nuits mauvaises et passables, et de journées telles. Il n'y a point un pas de fait, somme toute ; vers du mieux. Elle se lève, une heure ou deux, avec fatigue. Geneviève est bien sur les dents, ce qui me désole, aussi. Le temps est ce qu'il nous faut ; beau, il deviendrait froid et, même avec du feu les vingt-quatre heures, s'en garerait-on ? La pluie cesse un peu, mais elle tombe jusqu'à la démente : votre cour a été inondée, avec un pied d'eau et des canards dessus. Un torrent dévalait, dans la rivière, par les champs vos voisins, en face du bateau lavoir. Aujourd'hui, la Seine, vaste et boueuse, noie le chemin d'Héricy ; mais que l'automne sur la rive, en face, est merveilleux ! Alors, vous sortez peu et clouez : Julie, je vous tourmente, profitez du premier rayon, pour une épreuve des trois plaques, la Maison, Valvins sous la vergue, et le bateau seul ; en vue du livre. Aussi deux, de l'équipage du S.M. Nathanson et sa femme, qui renvoient de grand cœur les amitiés au trio, ayant envie de cette photographie, pour la faire agrandir »... [Julie Manet avait pris des photographies à Valvins, notamment de Mallarmé et de son bateau SM, sur lequel montaient parfois Thadée et Misia Natanson.]

On joint une photographie ancienne d'un couple près d'une rivière (probablement les Natanson, tirage albuminé, 10,8 x 8,7 cm).

26. **Stéphane MALLARMÉ**. L.A.S., Valvins Samedi [22 mai 1897], à Édouard DUJARDIN ; 1 page et demie in-12. 1.000/1.200

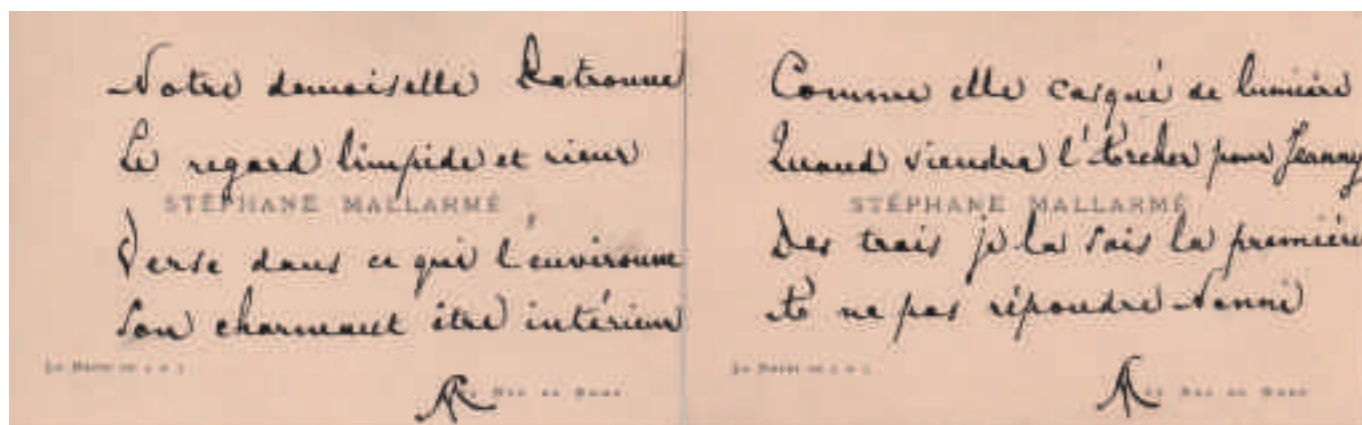
« Merci et de grand cœur ; mon hommage et mon regret à Madame. Trois jeunes filles, s'il vous plaît, les demoiselles MANET, sont venues visiter le solitaire et, demain, j'attends VALÉRY. Mais, une après-midi, j'irai vous serrer la main mieux que je ne fais sur ce papier, et causer, invariablement, d'immeubles »...

27. **Geneviève MALLARMÉ** (1864-1919). L.A.S. « Vève », Valvins par Avon [mi-octobre 1897], à Paule GOBILLARD ; 8 pages in-12, vignette aux violettes. 500/600

Nouvelles de Valvins : « Nous avons un Valvins d'hiver sans soleil, qui est froid et, ce qui étonne les yeux, sans l'ombre d'or dans les arbres qui sont encore d'été. Le jardinet est fleuri, mais on le regarde à travers les vitres. [...] maman n'a vraiment pas passé une saison mauvaise, ce qui a été la joie. Seulement ces premiers froids l'éprouvent [...] Père l'ermite, heureux et gros [Mallarmé a ajouté un i sur le o], canote par de trop beaux, tant ils sont violents, vents du Nord : il compte, cette année rester jusqu'au 31 Décembre. [...] les deux chattes sont infiniment caressantes et se pelotonnent dans les fauteuils, présages d'hiver ». Marcel Schwob avait loué « le petit appartement pour une année et [...] tenté, en partant, d'emporter les tableaux ». Elle évoque son séjour à Jarzay, puis l'accident d'Auguste Renoir (qui s'est cassé le bras) : « Que nous plaignons ce pauvre M. Renoir de souffrir et d'être inactif. [...] Pierre Renoir [12 ans] a-t-il dépassé la limite d'âge de ceux qui font la cour à Jeannie ? Ah ! si vous aviez été ici cet été, jamais Valvins n'a été orné de tant de jeunes gens »...







30

29

28. **Stéphane MALLARMÉ.** L.A.S., Mercredi [15 décembre 1897 ?, à Paule et Jeannie GOBILLARD] ; 2 pages in-12. 1.500/2.000

LETTRE INÉDITE, au sujet du dîner du 16 décembre 1897 avec Mallarmé et Renoir.

« Les jeunes gens se font rares et, n'en trouvant à votre souhait sans des complications de visite préalable, etc. j'ai songé à prier un fidèle au souvenir de votre maison, Gustave Geffroy, lequel, simplement et à bien regarder, n'a pas un cheveu blanc : ai-je bien fait ? Il est invité à dîner autre part Jeudi ; mais tentera de se dégager. Je vous ferai savoir sa réponse demain. Et puis, une autre fois, ne me chargez plus de trouver des jeunes gens, Jeannie, parce que c'est humiliant pour Monsieur RENOIR et moi qui nous figurons jeunes en votre compagnie. Avez-vous reçu le mot de Maclair ? Je ne reviens pas de mon éblouissement de l'autre soir à l'irruption étincelante, soyeuse et fleurie de l'escadron et de sa colonelle »...

ON JOINT une enveloppe autographe à Paule Gobillard [14 décembre 1897].

29. **Stéphane MALLARMÉ.** Poème autographe signé (monogramme), sur sa carte de visite du 89 rue de Rome [1<sup>er</sup> janvier 1898], à Jeannie GOBILLARD [la future Mme Paul VALÉRY] ; 1 page obl. in-16, enveloppe autographe : « Jeanny ». 2.500/3.000

Charmant quatrain recueilli dans les *Vers de circonstance* (« Dons de fruits glacés au Nouvel An » 43) :

« Comme elle casqué de lumière  
Quand viendra l'Archer pour Jeanny  
Des trois je la sais la première  
À ne pas répondre Nenni »...

Voir la reproduction.

30. **Stéphane MALLARMÉ.** Poème autographe signé (monogramme), sur sa carte de visite du 89 rue de Rome [1<sup>er</sup> janvier 1898] à Paule GOBILLARD ; 1 page obl. in-16, enveloppe autographe : « Paule ». 2.500/3.000

Charmant quatrain recueilli dans les *Vers de circonstance* (« Dons de fruits glacés au Nouvel An » 37). Paule Gobillard (1867-1946), nièce de Berthe Morisot, était surnommée par Whistler « demoiselle Patronne », car, aînée de dix ans des trois cousines orphelines (Paule et Jeannie Gobillard, Julie Manet), elle chaperonnait les deux autres.

« Notre demoiselle Patronne  
Le regard limpide et rieur  
Verse dans ce qui l'environne  
Son charmant être intérieur »...

Voir la reproduction.

31. **Stéphane MALLARMÉ.** L.A.S. (monogramme), [15 janvier 1898, à Jeannie GOBILLARD] ; 1 page obl. in-12. 1.000/1.200

« Bien sûr, cher Confrère, je me chargerai, quoique ce soit un mot très gros eu égard à une charge aussi agréable. Soyez plutôt avant deux heures pour que nous ayons de bonnes places. Amitiés à l'escadron, qui sera si beau, le soir »... [Il s'agit du concert Lamoureux du 16 janvier, où Jeannie voulait entendre le concerto pour piano de Schumann, suivi d'une soirée chez Mme Normant.]

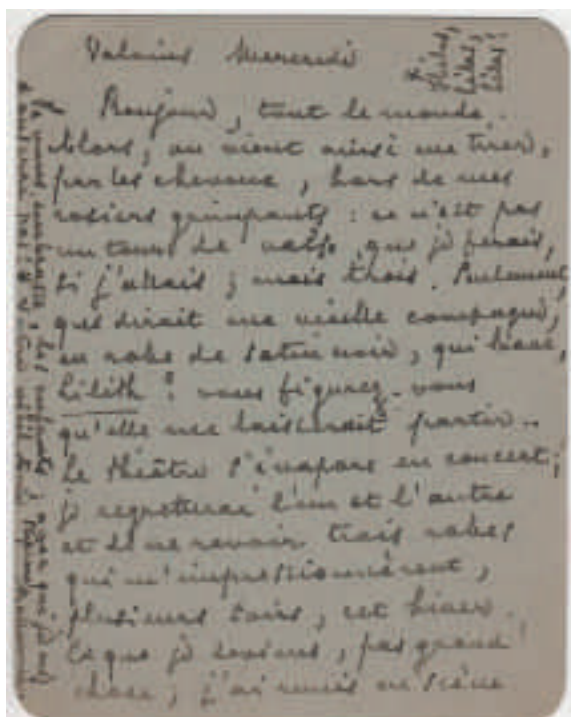
On joint une enveloppe autographe à Paule Gobillard [19 janvier 1898].

32. **Stéphane MALLARMÉ.** L.A.S. (monogramme), Samedi matin [5 février 1898], à Paule GOBILLARD ; 1 page in-12, adresse (carte pneumatique). 800/1.000  
Invitation au Samedi populaire de poésie, à l'Odéon : « Si l'escadron piaffe, ce soir, du côté de l'Odéon, il y a, loge 45, trois places à sa disposition. Toujours cinq heures et pardon de prévenir de si court, le coupon arrivant ici au dernier moment »...

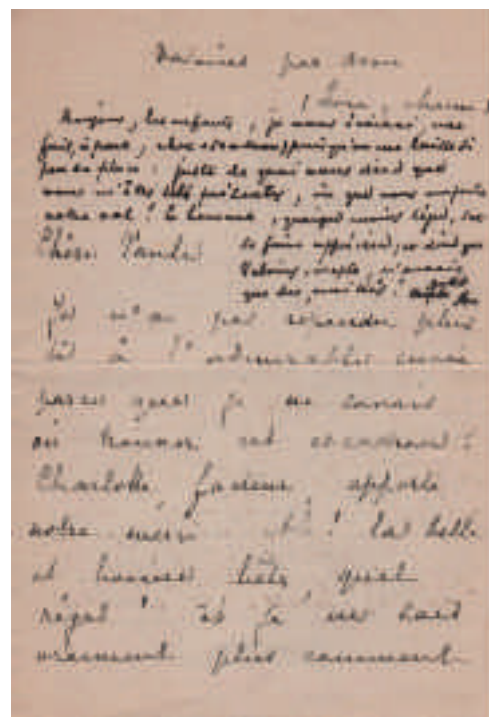
33. **Stéphane MALLARMÉ.** L.A.S., Valvins Mercredi [11 mai 1898], à Paule GOBILLARD ; 2 pages in-12. 2.000/2.500

JOLIE LETTRE DÉCLINANT UNE INVITATION, ALORS QU'IL TRAVAILLE À *HÉRODIADE*. [Les demoiselles Gobillard et Julie Manet l'avaient invité à une soirée le 19 mai : « Une heure de musique et tour de valse ».]





33



34

« Alors, on vient ainsi me tirer, par les cheveux, hors de mes rosiers grimpants : ce n'est pas un tour de valse, que je ferais, si j'allais ; mais trois. Seulement, que dirait ma vieille compagne, en robe de satin noir, qui bave, *Lilith* ? vous figurez-vous qu'elle me laisserait partir... Le théâtre s'évapore en concert ; je regretterai l'un et l'autre et de ne revoir trois robes qui m'impressionnèrent, plusieurs soirs, cet hiver. Ce que je deviens, pas grand'chose ; j'ai remis en scène le jardin, très désuet ; et, aujourd'hui seulement, suis retombé dans le travail sérieux. Souvent, par ces jours de Salons, j'ai suivi, au Champ de Mars, les évolutions, entre la foule, de l'escadron ; car j'espère bien, Paule, que Jeannie est remise. Elle ne m'avait pas dit, quand j'eus le plaisir, de la charger de mon adieu pour toutes, qu'elle projetait ce gros malaise. A-t-on pu, au moins, le devancer et se rendre au bal d'horticulture : quel mécompte si les robes étaient intactes ! Il faudrait venir, avec, ici ; ce serait, du reste, les seules fleurs, encore. Julie a été citée, dans la *Revue Blanche*, à l'article traitant des *Indépendants* ; dire que je suis parti sans rien voir ! Je vous embrasse, les enfants ; avec qui je ne danserai pas ! Hélas, hélas, hélas ! »...

Voir la reproduction.

34. **Stéphane MALLARMÉ**. L.A.S. (monogramme) sur une L.A.S. (« Vève ») de sa fille Geneviève MALLARMÉ, Valvins par Avon [fin août 1898], à Paule et Jeannie GOBILLARD ; demi-page in-8 sur une lettre de 6 pages in-8. 1.200/1.500

DERNIÈRE LETTRE CONNUE DE MALLARMÉ, mort le 9 septembre.

Geneviève remercie pour l'envoi d'une langouste, et raconte des vacances dans l'Oise, chez Mme Ponsot, l'arrivée de voisins à Valvins : « nous sommes sans grand enthousiasme, il fait trop chaud pour faire de nouvelles connaissances. J'oubliais la visite inopinée de Whistler, au 15 Août, tout de blanc vêtu. Il est resté deux jours auprès de nous, plus amical et plus charmant que jamais »...

Mallarmé ajoute : « Bonjour, les enfants ; je vous écrirai, une fois, à part, cher escadron, puisqu'on me laisse si peu de place : juste de quoi vous dire que vous m'êtes très présentes, où que vous emporte votre vol ! Le homard, quoique moins léger, sut se faire apprécier ; et dire que Valvins, inepte, n'envoie que des amitiés ! »...

•• Voir la reproduction

35. Stéphane MALLARMÉ. P.A. ; sur 1 page in-fol. (petites fentes marg.). 600/800

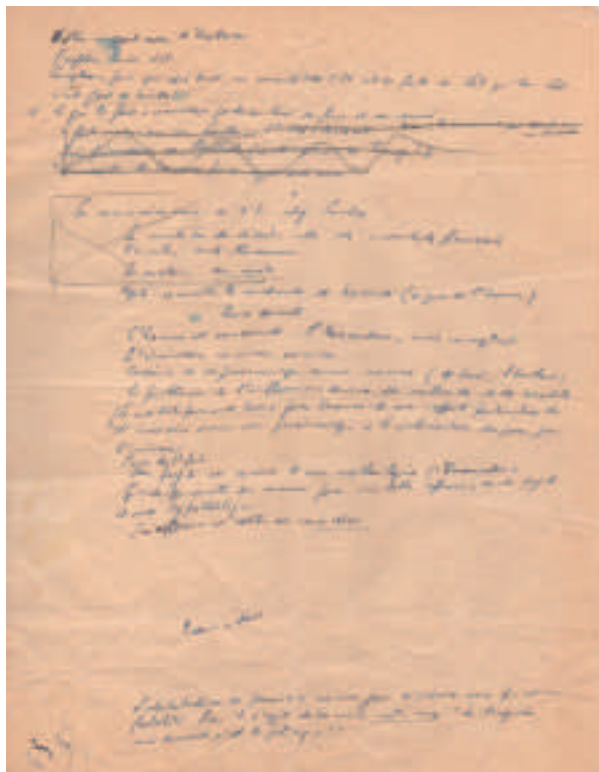
Sur une feuille qui semble avoir été arrachée à un registre : « (Étaient à l'église) / MM. Puvis de Chavannes / Fantin Latour / Chéret / Madame Claude Monet / Manquent ci-contre les signatures / de Miss Mary Cassat / Degas / et de quelques autres assistants ».

36. **André MALRAUX** (1900-1976). Manuscrits et notes autographes sur Laclos ; sur 8 pages in-4 (dont une en partie dactyl.) et 2 pages in-8, plus un f. de titre. 1.500/2.000

NOTES ET BROUILLONS SUR CHODERLOS DE LACLOS ET *LES LIAISONS DANGEREUSES*, pour son étude sur *Laclos* dans le *Tableau de la littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Gallimard, 1939), reprise dans *Le Triangle noir* (Gallimard, 1970).

« L'écrivain comme sorcier. Certains de ses personnages comme sorciers (+ tard, Stendhal) [...] Pour la 1<sup>re</sup> fois : Une psych. au service d'une mythologie (l'Incarnation). Grande efficacité du roman pour une telle affaire, toute psych. étant hypothétique. Sa différence se reflète au caractère. Passion = désir. Substitution des passions comme jeu d'échecs aux p. comme fatalités. Ici, il s'agit des hommes *entre eux*. "La tragédie, maintenant, c'est la politique !" »... « Laclos et le domaine érotique. Qu'ils aient le droit de coucher ensemble n'en fait pas des possédés, comme dit G., mais remplace le problème moral et intérieur par un problème de méthode et de connaissance »... « Conclusion *Liaisons = Tartufe* »... « *Fin*. L'élément positif. 1. Le salut littéraire. Que la plupart des grands écrivains se méprennent sur

« Conclusion *Liaisons* = *Tartufe* »... « Fin. L'élément positif. 1. Le salut littéraire. Que la plupart des grands écrivains se méprennent sur



36



37

la nature et la valeur de leur expérience. 2. Revenir sur la mort »... « Un officier de quarante ans, d'une intelligence commune, [...] entreprend de développer une anecdote de sa jeunesse. Une autre femme, séduite et insultée par un complice de la 1<sup>e</sup>, meurt de chagrin. [...] Là-dessus, il se trouve créer les deux plus séduisants modèles de libertinage qui aient jamais été. Le succès est immense. L'auteur renonce à toute fiction, et meurt général. 150 ans plus tard, son livre fait partie de la littérature européenne »... « *Les L.* marquent un instant tout particulier de la litt. française, et peut-être, la naissance de la litt. moderne » ; le problème de l'influence sur le lecteur est simple : « un écrivain a de l'infl. dans la mesure où il crée des personnages capables de servir de modèles. Valmont comme Saint-Preux, Julien Sorel comme Rastignac, Jean Valjean comme le Cid, et Jean-Christophe comme Ménélaque. Personne n'a envie d'être un Rougon-Macquart, ni Pantagruel, ou le Neveu de Rameau, ni... Seulement, avant le XVIII<sup>e</sup> (et, plus tard, dans la tradition myth., de Jean V. à Jean-Christ.) les modèles étaient des exemples. Sans doute le roman moderne commence-t-il quand ils cessent de l'être »...



On joint une l.a.s. d'envoi de Sophie de Vilmorin, 1976.

*Voir la reproduction.*

37. **Édouard MANET** (1832-1883). Dessin original à la mine de plomb ;  
14,5 x 9,5 cm. 3.000/4.000

Sur une page de carnet, croquis d'un voilier, avec un petit bateau à voile dans le fond et partie d'un autre au premier plan. *Ancienne collection Paule Gobillard.*

*Voir la reproduction.*

38. **Julie MANET-ROUART** (1878-1966). Dessin original à la plume ;  
15,5 x 11 cm. 1.200/1.500

Portrait du jeune Paul Valéry, tournant les pages pour Jeannie Gobillard qui joue du piano.

On joint sa carte de visite : *Julie Manet / Le jeudi.*

*Voir la reproduction.*

39. **MARÉCHAUX D'EMPIRE**. 4 P.S. 1794-1815 ; 4 pages in-folio ou in-4.  
150/200

BRUNE (2 portraits joints) : *Avranches* 1798, congé absolu pour Antoine Rivière ; *Marseille* 1815, apostille autogr. en marge d'une lettre de Grilly demandant à être réintégré.

JOURDAN (portrait joint) : *Buderich* 1794, demande de congé de retraite pour Jean-Pierre Tiercelin ; *Turin* 1802, certifiant la signature de Revelli qui donne les états de service du citoyen Gentile.

38







40. **MARÉCHAU D'EMPIRE.** 9 P.S. ou L.S. ; in-4 ou in-8, qqs en-têtes, une vignette (2 portraits joints). 300/400

CLARKE, duc de FELTRE : 1807, admission de Chialembert comme élève pensionnaire à l'École spéciale impériale militaire de Fontainebleau ; 1813, nomination de Mondragon au grade de capitaine. GROUCHY : 1792, demande de nomination d'Ambroise de Colbert comme sous-lieutenant ; 1804, mémoire de proposition de retraite pour Jean Dépagnat. SERURIER : 1812, réadmission à l'Hôtel des Invalides d'Antoine Dabanis, 82 ans ; 1815, certificat de sortie des Invalides de Pierre Coudert. SOULT : 1800, congé de réforme d'André Vacheron, du 7<sup>e</sup> dragons ; 1801, certificat des services, campagnes et blessures de Jean Allier ; 1813, mémoire de proposition pour une place de sous-lieutenant en faveur de Claude Péliot.

41. **MARÉCHAU D'EMPIRE.** 8 L.S. ou P.S., 1800-1821 ; in-4 ou in-8, qqs en-têtes (2 portraits joints). 300/400

MACDONALD : 1803, au général Dejean, au sujet du traitement du citoyen Marissot à l'hôpital de Liège ; 1816, demande de Légion d'honneur. MARMONT, duc de Raguse : 1811, nomination de chevalier de la Légion d'Honneur de Droullin de Say ; 1818, recommandation. OUDINOT : 4 juin 1800, au sujet de l'évacuation de l'Armée d'Italie ; 1816, copie signée d'une recommandation pour le comte de Charamat L. SUCHET, duc d'Albufera : 1813, nomination de M. Courtivron au grade de sous-lieutenant ; 1821, recommandation pour M. Moncarville.

42. **MARÉCHAU D'EMPIRE.** 4 P.S. et 1 L.S., 1799-1815 ; in-4 ou in-fol., 3 en partie impr., en-têtes et 2 vignettes (portraits joints). 200/250

DAVOUT, prince d'Eckmühl : congé de réforme de Joseph Garçon ; 1815, nomination de capitaine de M. Moust. LEFEBVRE, duc de Dantzig : 1799, congé absolu pour Joseph Godin ; s.d., recommandation du sergent André Masson pour sa retraite.

43. **MARÉCHAU.** 16 P.S., L.S. ou L.A.S. 350/400

BEURNONVILLE (1816, accordant un brevet, portrait joint). BOURMONT (propositions pour la Légion d'honneur, et l.a.s. de félicitations au baron Durrieu pour sa nomination de chef d'état-major de l'expédition du Levant de 1828). CLAUZEL (1812, certificat de visite du Conseil de Santé, cosigné par le général Curto). DROUET d'ERLON (1815, état des personnes nommées dans l'ordre de la Légion d'honneur par le Duc de Berry en juillet 1814). GÉRARD (1830, nomination de capitaine de cavalerie, et l.a.s. de 1845 sur son séjour à Metz en 1815). GOUVION SAINT-CYR (1817, l.s. au baron Blein sur les opérations de 1813 ; 1818, nomination de M. de Montcarville chef de bataillon). LAURISTON (1823, sur des décorations d'Espagne ; 1824, nomination d'un garde-magasin, portrait joint). MAISON (1814, certificat de la campagne de 1792 ; 1835, l.a.s. de son fils sur les décorations grecques). MOLITOR (1804, au sujet de l'officier Novel qui a commandé la place d'Alexandrie ; 1815, ordre de marche pour Saverne). SEBASTIANI (1800, proposition de retraite).

44. **André MASSENA** (1758-1817) maréchal. P.S., Savonne 12 ventose IV (2 mars 1796) ; 1 page obl. in-fol., cachet cire rouge (portrait joint). 100/150

CONGÉ MILITAIRE pour Jean Bertrand de l'Armée d'Italie, signé aussi par des officiers, commissaires, et les généraux SAINT-HILAIRE et LAHARPE.

45. **Bon-Adrien Janot de MONCEY** (1754-1842) maréchal. L.S., Paris 19 février 1835, au gouverneur des Invalides ; 1 page et demie in-4. 100/150

Au sujet d'un militaire, Étienne Crépin, rayé des contrôles des Invalides pour cause d'absence illégale.

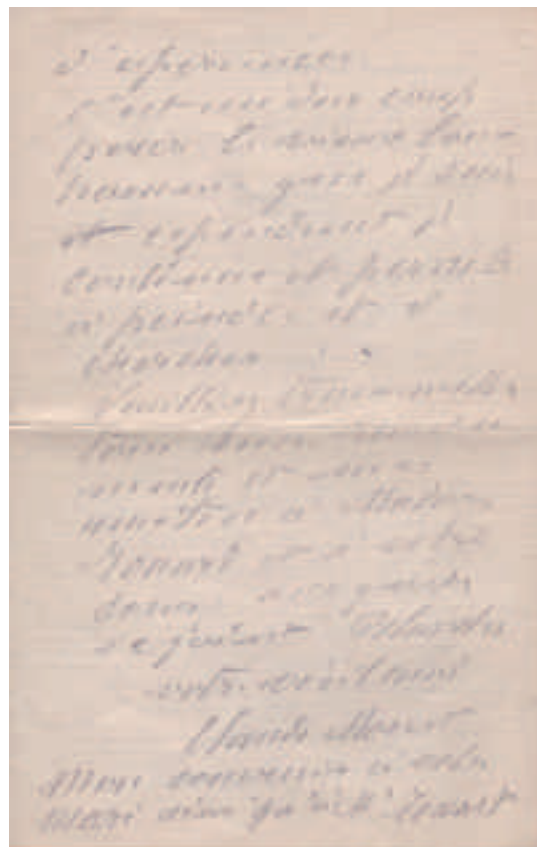
On joint une P.S. du général Jean-Claude MOREAU, Lyon 21 nivôse XII (12 janvier 1804, 1 page grand in-fol. en partie impr. à en-tête *Gendarmerie Nationale*), mémoire de proposition de solde de retraite pour Joseph Thévenin.

46. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S., *Giverny par Vernon* 7 décembre 1919, à Mme Paul VALÉRY ; 2 pages in-8, enveloppe (au crayon violet). 2.500/3.000

SUR LA MORT DE RENOIR (3 décembre 1919). « Combien je vous remercie de votre bonne et si affectueuse lettre et comme je vous suis reconnaissant de cette délicatesse. La disparition de Renoir est pour moi une très grosse peine, avec lui disparaît une partie de ma vie, et je ne cesse de revoir ces jours de jeunesse de luttres et d'espérances. C'est un dur coup pour le vieux bonhomme que je suis. Et cependant je continue et persiste à peindre et à chercher »...

ON JOINT une enveloppe autographe de Monet à Paul Valéry [Vernon 20.XI.1917], et une enveloppe autogr. de Georges CLEMENCEAU à Claude Monet à Giverny [Nemours 11.IX.1923].

Voir la reproduction.





47. **Berthe MORISOT** (1841-1895). L.A.S. « Berthe Manet », Rotterdam [1885], à sa nièce Paule GOBILLARD ; 3 pages in-8, en-tête *Hôtel Weimar, Rotterdam*. 2.000/2.500

VOYAGE EN HOLLANDE. Elle se plaît moins à Rotterdam qu'à Amsterdam : « je ne me vois pas séjournant indéfiniment ici, quoiqu'il y ait de fort belles choses à voir : les moulins gigantesques qui entourent la ville, les quais sur la Meuse, le mouvement des bateaux tout cela est superbe. Je m'aperçois que ce qui m'intéresse davantage dans les voyages c'est l'architecture, et c'est à ce point de vue-là qu'Amsterdam me plaisait tant. J'y voyais des choses toutes nouvelles tenant peut-être un peu des constructions du Midi mais ayant cependant un caractère bien à part. L'emploi des briques roses pour les grands monuments est d'un effet charmant »... Elle décrit avec admiration les couleurs des façades, les fenêtres, les tours, « tout cela noyé dans une lumière délicieuse ; un ciel changeant, variable à l'infini tout de nacre et d'opale, des canaux partout et une population aussi grouillante qu'à Paris. Ce serait délicieux à peindre si on pouvait ! Heureusement pour moi je n'ai pas essayé, d'ailleurs je ne sais pas comment on s'y prendrait à moins de se camper au milieu de la foule. – Tu n'es pas au bout de tes déboires avec la peinture, ils se varieront à l'infini, mais tu en as pour la vie. Par exemple je n'ai pas un enthousiasme exagéré pour les musées d'ici, M<sup>r</sup> Riesener dans ses lettres sur la Hollande déclare que le REMBRANDT (*La Ronde de nuit*) est surestimé, et ma foi je suis de son avis. J'ai vu les HALS de Haarlem c'est d'une habileté extraordinaire mais sans charme »... Elle parle de son « petit Bibi » (sa fille Julie), « toujours à la recherche d'un moulin joujou introuvable »... Elle ne sait si elle reprendra son domestique à son retour, qui a « le défaut d'être Prussien. Il m'était tombé du ciel, m'apportant un panier de fruits de la part de Miss Cassatt et dans ma détresse je l'avais immédiatement embauché »...

*Voir la reproduction.*

48. **Berthe MORISOT**. L.A.S., [Gorey (île de Jersey) été 1886], à sa nièce Paule GOBILLARD ; 4 pages in-8. 2.000/2.500

BELLE LETTRE SUR CLAUDE MONET.

Ils vont partir la semaine prochaine : « ton oncle m'a empoisonné ce séjour par son ennui, sa tristesse et sa mauvaise mine »... Cependant sa fille Bibi l'a enchantée par sa charmante nature et l'intérêt qu'elle portait aux bateaux de leur petit port « absolument mort », desservi par le vapeur de Portbail. « Par exemple le grand port de S<sup>t</sup> Hélier est très joli, là il y a un vrai mouvement maritime et les eaux y sont belles, transparentes, les fonds de la petite ville délicieux. Je voudrais voir MONET aborder ces sortes de paysages au lieu de s'en tenir toujours aux mêmes répétitions ; avec les dons merveilleux qu'il possède il rendrait la vie d'un port comme personne ne l'a encore fait, et c'est une des plus belles choses qui se puisse peindre. Je trouve qu'il a épuisé la matière du simple paysage et que nul après lui ne se sent le courage de tenter ce qu'il a si complètement rendu. Mais ce sont là des paroles décourageantes qu'on ne devrait pas dire à la jeunesse, d'ailleurs tu es à l'âge des grands enthousiasmes et l'amour de la nature console des échecs. Le père COROT disait que la nature voulait être *aimée*, qu'elle ne se livrait qu'à ses vrais amants. Tu me parais être dans d'excellentes conditions ! Seulement te voilà probablement déroutée devant une nature nouvelle. [...] J'en suis toujours là chaque fois que je change de "scenery" comme disent les Anglais. C'est seulement maintenant que je commence à voir ce pays ; mais ne te préoccupe pas de cela fais n'importe quoi pour t'exercer à la précision, au dessin et à la justesse des valeurs »...

*Voir la reproduction.*

49. **Berthe MORISOT**. L.A.S. « BM », [printemps 1891 ?], à sa nièce Paule GOBILLARD ; 4 pages in-8. 1.200/1.500

SUR SON MARI EUGÈNE MANET : « Il est beaucoup mieux ton pauvre oncle, tellement mieux que je n'ose en croire mes yeux et que mon esprit inquiet va au-devant des complications de l'avenir. Ta mère comprendra ceci mieux que toi, nous sommes à un âge où une fois touchées par le malheur nous pensons ne devoir jamais nous relever. J'ai lu ta lettre à ton oncle, elle lui a fait grand plaisir. Il a visité l'Auvergne dans sa jeunesse et en conserve un charmant souvenir. Il a trouvé que tu décrivais parfaitement le pays. Nous sommes deux à te reconnaître un petit talent littéraire que tu devrais cultiver, tu ne ferais pas tort à la peinture au contraire. Je crois que l'un aide l'autre et je pressens que dans quelques années d'ici la mode sera aux femmes écrivains ». Elle lui conseille de lire les fragments de mémoires des Goncourt parus dans *Le Figaro*, qui « contiennent quelquefois de jolies choses »... Puis elle parle de sa fille Julie : « Mon pauvre bijou est venu hier pour la première fois faire une visite à son papa et à sa maison. Elle a très bonne mine, mais la séparation commence à lui peser. Mlle Bordier est vraiment un peu sévère, cela me fait de la peine de voir son petit naturel si gracieux, comprimé. [...] Je ne sais pas du tout quand je pourrai la reprendre, ton oncle quoique incomparablement mieux passe encore de bien mauvaises nuits fort agitées, il se relève, se promène, a besoin d'une chose ou d'une autre »... Elle a vu l'oncle Adolphe [Pontillon], « toujours excellent et bavard, se mettant franchement à ma disposition avec un flux de paroles assourdissant »...

50. **Berthe MORISOT**. L.A.S. « B.M. », [été 1891 ?], à sa sœur, Yves GOBILLARD ; 4 pages in-8. 1.200/1.500

LONGUE LETTRE SUR SA FILLE JULIE ET SON MARI EUGÈNE MANET. Elle parle de « Bibi » [sa fille Julie] qui « a passé pour la première fois une journée complète à la maison hier dimanche. Elle a écrit sa lettre, a peint la fontaine de maman dans le jardin, a dévoré, m'a fait des adieux touchants le soir. [...] Le soir on s'amuse joliment avec Mélanie dans le square, le matin au bois... Bref, le plus rude moment c'est celui des repas parce que les côtelettes sont mauvaises et les autres choses en bouillie et qu'on ne change pas d'assiettes ! Il faut dire qu'elle supplée à la mauvaise nourriture en se faisant apporter des goûters monstres, sous prétexte de partager avec Mélanie. Enfin, que Paulette cesse de s'apitoyer sur son compte, elle sait prendre la vie du bon côté. Elle rentre ici le premier, je l'installe dans le princeps, [...] cette petite pièce est très saine à cause du jour sur le salon, j'y couche depuis plus d'une semaine car toute mon organisation intérieure est bouleversée ». Le docteur MARTIN « croit la crise terminée, tellement terminée qu'il m'engage à voyager avec Eug. et Bibi, c'est au-dessus de mes forces, et il croit que cela me distraira ! C'est un excellent garçon, mais pas fin. Il dit constamment devant Eug. des choses qu'il ne devrait pas dire. Eug. ne peut tenir en place il est en mouvement toute la journée. Il reprend sa figure naturelle mais son irritabilité est extrême, son service est devenu très difficile et il se refuse absolument à prendre un domestique ce qui serait beaucoup mieux, avec de l'aide de ci de là nous dépensons tout autant et sommes mal. Je t'assure que la vie n'est pas douce ici... Je suis fâchée de devoir revenir si tôt. Paule m'écrit que le pays est charmant la saison magnifique ce que je crois sans peine car ici nous avons trop chaud »...



[illegible]

(le monde est tout)  
 Certain jour la Providence est contrainte, et  
~~carpe~~ je suis de son avis. J'ai vu les Hells  
 de Hachen c'est d'un habileté extraordinaire  
 mais sans chasser d'un petit Pishi et  
 gentil comme un ange et se parle à sa volonté  
 avec la Hollande, et toujours à la recherche  
 d'un maître pour intimement se faire il  
 des parois d'un bateau à vapeur l'enthousiasme  
 Si on lui prie d'être en son pays de son  
 mais j'ai peur à son pays pour toujours au  
 et souvent trop. Son style est une belle  
 par son larmes de l'Hellé."

[illegible]

On the 17th of the month of the  
it was at the same time a part of the ship  
to have been for the last time at the  
cave.

South Branch

47

[illegible]

Voilà donc l'histoire de la fin  
 pour nous des maintenant installés  
 dans notre maison des Calabins  
 et nous nous sommes au début de  
 l'été les épaves du campement  
 dans une prairie d'été le  
 terrain parfait. Ten aussi les  
 imperfections à l'égard des autres,  
 la chaleur et la maison dans  
 l'été est l'été de l'été, nous  
 sommes un peu plus de l'été  
 un peu plus de l'été, nous  
 un peu plus de l'été, nous  
 un peu plus de l'été, nous

48





51. **Berthe MORISOT**. L.A.S. « B.M. », Lundi [hiver 1891 ?], à sa nièce Paule GOBILLARD ; 1 page in-8. 1.000/1.200

Que Paulette ne se dérange pas demain par cet affreux temps : « cela n'en vaut pas la peine. Je suis d'ailleurs fort découragée sur cette immense toile revue aujourd'hui dans toute son ignominie. Puis Jeudi aussi je compte *seulement sur Jeannie*, Line ayant toujours besoin de ménagements, ton oncle écrit au parrain afin de lui éviter également cette promenade dans la neige »... Elle ajoute : « Le retour d'hier a été horrible, à en pleurer ».

ON JOINT une carte de visite d'Eugène Manet avec 3 lignes autogr. au crayon : « Paule, Albine ne vient pas poser, ta tante est souffrante de migraines très violentes »...

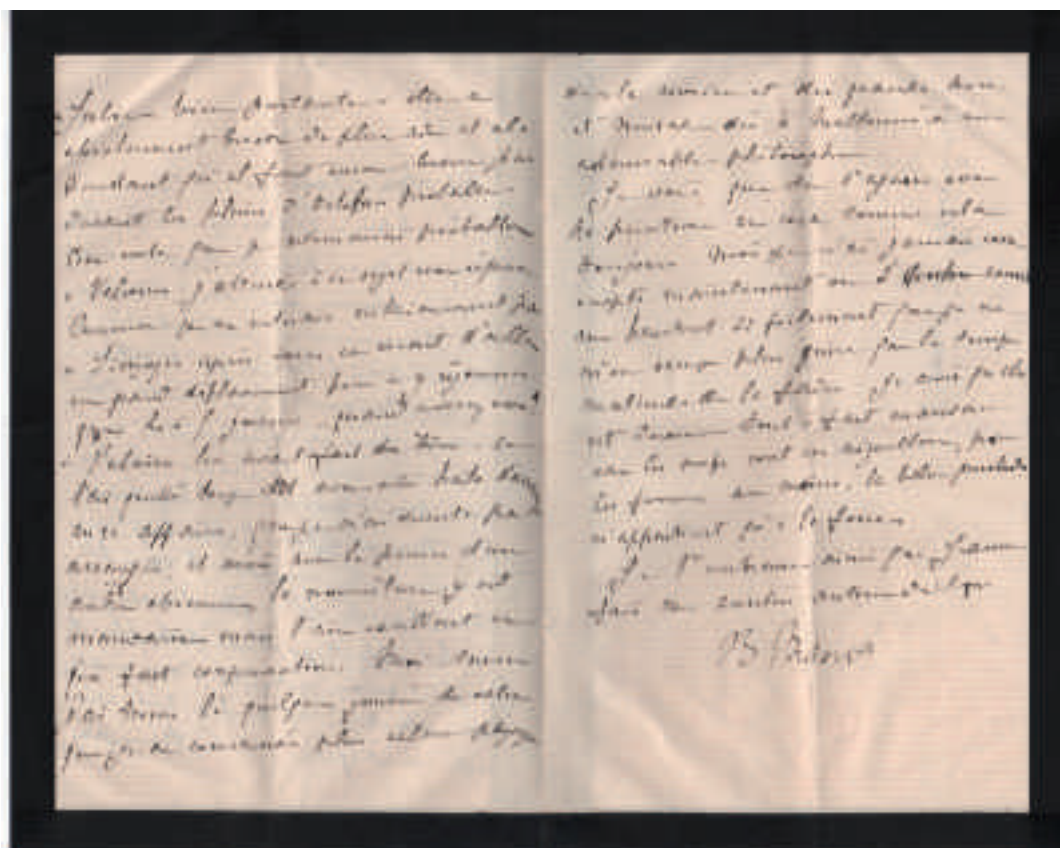
52. **Berthe MORISOT**. L.A.S. « B. Manet », [été 1892 ?], à sa nièce Paule GOBILLARD ; 4 pages in-8 (deuil). 1.000/1.200

Elle ne peut lui rendre le service demandé, sa bonne Octavie et la concierge étant malades. Jules de Jouy (parrain de Julie) a dit « que j'avais tort de laisser baigner Julie à Marly, et ceci est venu confirmer mon sentiment personnel : l'autre soir il s'exhalait de cette rivière une odeur infecte. Ne risque pas cela pour Jeannie et si tu retournes de ce côté rends-moi le service de reprendre le costume de Julie [...] Il y a trois pièces : un pantalon, une blouse à grand col blanc et une ceinture. Nous avons très mal dîné au restaurant *chic*, très mal n'est pas précisément le mot ; mais si grossièrement que nous avons l'air d'une vieille concierge avec sa fille repasseuse en voyage. Laertes [lévrier offert par Mallarmé à Julie] a rendu son dîner la nuit sur le tapis du salon ; moi j'ai eu mes brûlures. Non, cette gargotte ne me reverra plus. Ce n'était pas cher 3f70c pour dîner y compris l'indigestion du chien »... Elle résume les repas suivants, et rend grâce à Miss Von, à qui elle a recommandé « l'oiselet [...] Je crois qu'elle lui sera utile. Elle a passé la matinée à ruminer cent projets, à son endroit. Cela le croyant peut-être très beau !!! Enfin, elle a dû le voir dans le jour. Il était pas mal avec de belles chaussures vernies »...

53. **Berthe MORISOT**. L.A.S. « B. Manet », [septembre 1892 ?], à sa nièce Paule GOBILLARD ; 3 pages in-8, adresse « pour Paule » (deuil). 1.200/1.500

Elle s'inquiète de l'isolement de sa nièce, une fois réinstallée à Neuilly, et sans les études de Jeannie elle l'engagerait à profiter de son hospitalité... Elle retournera probablement à Valvins, pour la santé de Julie : « Valvins lui avait fait du bien. Je l'ai quitté trop tôt avec cette hâte d'arranger mes affaires, que je n'ai du reste pas arrangées [...]. Moi-même j'ai trouvé là quelques journées de calme que je ne connaissais plus, calme physique de la rivière et des grands bois, et moral dû à Mallarmé, à son admirable philosophie. Je vois que tu t'agaces avec ta peinture ce sera comme cela toujours. Mais je n'ai jamais cessé excepté maintenant où d'autres soucis me hantent si fortement que je ne m'en occupe plus guère que le temps matinal de la faire. Je crois qu'elle est devenue tout à fait mauvaise car les nerfs sont en aiguillon, pour les femmes au moins, la belle quiétude n'appartient qu'à la force »...

Voir la reproduction.



53





54. Édouard **MORTIER** (1768-1835) maréchal, duc de Trévise. 5 P.S. ou L.S., 1802-1821 ; 6 pages in-fol, une en partie impr. (2 portraits joints). 150/200  
11 nivôse X (1<sup>er</sup> janvier 1802), convocation du Conseil de Guerre pour juger Henri Gruzelin, prévenu de vol avec effraction ; 8 fructidor X (26 août 1802), congé absolu pour Pierre May ; 6 mai [1815], apostille à une supplique de J. Peinte pour appuyer une place de garde magasin des vivres de l'armée ; 24 mai 1821, recommandation de M. Montcarville.
55. **Joachim MURAT** (1767-1815) maréchal, roi de Naples. L.S. comme gouverneur de Paris, 6 fructidor XII (24 août 1804), à un Président de Conseil de guerre ; 1 page in-8 en partie impr. (2 portraits joints). 120/150  
CONVOCATION du Conseil pour juger l'affaire concernant Nicolas Vauclin « prévenu de voies de fait et insultes envers son supérieur ».
56. **Famille MURAT**. 3 L.A.S. et 1 L.S., Naples novembre-décembre 1812 et s.d., à NAPOLÉON ; 7 pages in-4. 300/400  
LETTRES DE VŒUX ADRESSÉES À NAPOLÉON PAR SA SŒUR CAROLINE, ET PAR SES NEVEUX ET NIÈCE. Caroline Murat née Bonaparte (l.a.s., 6 décembre 1812, mauvais état et répar.), Achille Murat (l.s. « Napoléon Achille », 27 novembre), Letizia Murat (l.a.s. « Napoléon »), Lucien Murat (l.a.s. « Napoléon Lucien », 27 novembre).
57. **NAPOLÉON I<sup>er</sup>** (1769-1821). P.S. « Bonaparte » (secrétaire), contresignée par le Secrétaire d'État Hugues Maret et le Ministre de la Guerre Alexandre Berthier, 29 prairial XI (18 juin 1803) ; vélin grand in-fol. en partie impr., vignette gravée de B. Roger *Bonaparte I<sup>er</sup> Consul de la République*, sceau sous papier. 100/150  
BREVET de chef de bataillon pour Alexis Lozivy.
58. **NAPOLÉON I<sup>er</sup>**. P.S. avec apostille autographe « accordé NP » sur une L.S. d'Alexandre Berthier, janvier 1813 ; 1 page in-fol. 500/600  
Il transmet la demande du général DELAVILLE qui souhaite qu'Octave Ferrerre lui soit affecté comme aide de camp.
59. **NAPOLÉON I<sup>er</sup>**. L.S. « NP », Paris 2 mai 1815, au Prince Archichancelier [CAMBACÉRÈS] ; la lettre est écrite par Menneval ; demi-page in-4 (brunissure). 500/600  
ÉPURATION AUX CENT-JOURS. « Mon cousin, vous avez dans vos bureaux des hommes d'une malveillance marquée. Mon intention est que demain mercredi vous m'apportiez l'Etat des individus à renvoyer tant du ministère de la justice que des bureaux du Conseil d'Etat »...
60. [**NAPOLÉON I<sup>er</sup>**]. Relique encadrée dans un médaillon ; diamètre 6 cm. 100/150  
Petit morceau de bois avec étiquette ms : « Morceau du cercueil de Napoléon I<sup>er</sup> rapporté en France par le G<sup>al</sup> Bertrand ».
61. **Michel NEY** (1769-1815) maréchal. 3 P.S., 1800-1813 ; 3 pages et demie in-fol., une en partie impr. 250/300  
17 prairial X (6 juin 1800), mémoire de proposition à la retraite pour Antoine Baur ; 18 pluviôse XIII (7 février 1805), apostille signée en marge d'une lettre de Montessuy de la Mutalière à l'Empereur, demandant une place d'adjoint aux Commissaires des Guerres, cosignée par le général Dutailly ; 1813, mémoire de proposition au grade de lieutenant de Joseph Streicker, signé « Pce de la Moskowa », cosigné par le général SOUHAM.
62. **Joseph, prince PONIATOWSKI** (1763-1813) maréchal. P.S. ; signature découpée in-16, avec portrait joint. 120/150  
Signature « Joseph Prince Poniatowski », précédée de son titre : « Le Général de Division Commandant les troupes Polonaises du 9<sup>ème</sup> Corps d'armée ». RARE.
63. **Élisabeth Félix, dite RACHEL** (1821-1858). L.A.S., Lyon 16 juillet 1845, au directeur du théâtre de Strasbourg ; 1 page in-8. 300/400  
Elle n'est accompagnée par aucun artiste, mais « Mr RANDOUX qui a joué dans mes représentations à Nantes et qui encore se trouvera à Strasbourg pendant le cours de mon séjour dans cette ville sera heureux je crois de recevoir des propositions pour les quatre représentations que je dois donner sur votre théâtre. Il sait les rôles d'Oreste, d'Hyppolite, de Leicester, du jeune Horace, et de Virginius. Mes prétentions ont été jusqu'à présent de 100 francs par représentation »...  
ON JOINT 9 lettres de comédiens, chanteurs ou peintres : Sarah Bernhardt, Bouffé (projet de programme), Virginie Demont-Breton, Mlle George, Jean-Léon Gérôme (2), Pierre Levassor (fendue), Adrien Talazac, Marguerite Ugalde, plus 2 fragments par Grévin et Ligier.
64. **Odilon REDON** (1840-1916). 2 L.A.S. « Od.R. », Paris 10 et 20 octobre 1901, à Paule GOBILLARD, Villa Surprise, à Saint-Georges-de-Didonne (Charente-Inférieure) ; 1 page in-12 chaque avec adresse au dos. 500/700  
10 octobre. L'ayant laissée « en face de la mer grise », il lui souhaite de ne pas rester longtemps « dans l'absence », mais de bien se soigner et se reposer : « ne vous impatientez pas, et dites-vous que votre consulte à Bordeaux est favorable. Et s'il vous faut rester dans l'exil, que vous reveniez au moins plantureuse. Nul potin à vous dire »... 20 octobre : « Huîtres excellentes et dégustées, délicieusement [...] Quelles nouvelles gaies vous donner ? Je vois un peu gris depuis le retour, peut-être parce que des amis du vendredi me manquent [...] Pauline donne des leçons de musique à Jacqueline... – inauguration d'une chapelle au Vésinet où il y eut un prône obscur sur le





symbolisme chrétien ! La voix agréable de Madame FONTAINE fut entendue. Tout le monde me parut bruni. [...] Vu Valéry tout bien portant, et charmeur. Ari est rentré au cours, en cinquième, avec une grosse serviette sous le bras »...

65. **Odilon REDON**. 3 cartes postales a.s. et 1 L.A.S. (initiales), 1901-1903, à Paule GOBILLARD ; 3 cartes postales illustrées avec adresse au verso, et 1 page in-12. 400/500

*Amsterdam 7 novembre 1901*, sous une reproduction de la *Ronde de nuit* de Rembrandt : « Aux pieds de Rembrandt, et des vôtres »...  
*Anvers 12 novembre 1901*, vue panoramique d'Anvers : « de la mer du Nord à la mer du midi, pas d'oubli »... *Mantes [10 avril 1903]*, sous une photo de la Porte aux Prêtres : « Promenade charmante. Amitiés de tous »...

*12 février 1903* : « Avec grand plaisir pour ce soir, et je vous attendrai à l'heure que vous me dites »...

ON JOINT 2 L.A.S., une carte postale a.s. et une carte de visite de Mme Camille REDON, à Paule GOBILLARD.

66. **Odilon REDON**. 2 L.A.S., 1909-1910, à Paule GOBILLARD ; 4 pages et demie in-8, enveloppes. 800/1.000

*Cannes 28 février 1909*. Il rassure son amie (« chez Monsieur Renoir, Les Colettes à Cagnes ») : « Votre quasi-compagnon va bien. Il a été, ainsi que vous, fort surpris de trouver les amandiers sous la neige – pas d'azur. Mais aujourd'hui ! Le soleil est meilleur que tout régime, car je me sens tout-à-fait bien. On me traite pour parer aux effets fâcheux ou déprimants d'une dépression nerveuse ! C'est tout à fait intéressant ». Il lui souhaite « bon séjour sous ce ciel bizarre et capricieux », mais ne pourra aller la voir : « Veuillez me rappeler au souvenir de Monsieur Renoir en lui certifiant aussi mon admiration fidèle »...

*Paris 14 décembre 1910*. Tout s'aggrave : « les crises de foie sont devenues la certitude d'une appendicite. Madame Redon est clouée depuis quatre jours, immobilisée : quand toute inflammation sera passée (tout va normalement) nous envisagerons la nécessité d'une opération. Elle sera urgente. La malade, plus que nous, la désire. Je me remets dans les mains du Destin. Et je ne suis pas gai »...

67. **Henri de RÉGNIER** (1864-1936). L.A.S., Paris août 1893, à Pierre LOUÏS « aux bons soins de Mme Judith Gautier à Saint-Enogat » ; 4 pages in-8 (deuil), enveloppe. 200/250

Il est ravi qu'il parle parfois de lui avec Mme Gautier, si bonne et indulgente... Il fait un jeu de mots au sujet d'une photographie que Louÿs lui a envoyée : « Il y a eu le Czar Pierre le Grand voici donc le Sar Pierre Petit ». Il est à Paris, presque seul hormis Jacques-Émile Blanche qu'il voit souvent : « Le pauvre Docteur est bien mal. Il meurt en sage mais Auteuil est fort triste en ce moment ci. La maison Bailly par contre est fort gaie. On y consulte les esprits au moyen d'ingénieuses planchettes alphabétiques. Ce lieu est le rendez-vous des derniers littérateurs encore ici : Paul Adam, « le musicien Debussy s'y manifeste par instant. Le jeune Valéry ne craint point de s'y hasarder et l'on y attend toujours l'apparition de Méléagre. Il faut que vous nous donniez ces fins camées en même temps que votre bas relief alexandrin de *Chrysis*. Sera-ce donc une pièce de Musée secret ? et je suis bien curieux d'en juger l'érotisme. Si c'est vraiment raide il faut dédier [...] cela à Griffin. Vous savez comme il est paillard ! Je le fus peu ces temps-ci. Ma vieille maîtresse est partie »...

68. **[Charles REIBEL** (1882-1956) homme politique, député et sénateur de Seine-et-Oise, ministre]. Environ 80 lettres et pièces d'hommes politiques, généraux et personnalités diverses à lui adressées ; plus de nombreuses minutes autogr., et documents annexes dactylographiés ou impr. 500/700

Maurice Barrès (3), Edvard Benes, André Chaumeix, Paul Deschanel, Paul Doumer, Gaston Doumergue, Camille Flammarion, général Alphonse Georges (1946, intéressant témoignage sur le projet de Reibel de débarquement américain en Afrique du Nord en 1943), Mgr Charles Gibier (évêque de Versailles, 1923), général Henri Gouraud (6, et 2 grandes photos), Jean-Jules Jusserand, Gustave Le Bon, Jules Lemire, G. Lenotre, Hugues Le Roux, Louis Madelin, Alexandre Millerand (10, et grande photo dédicacée), Robert Murphy, John Pershing (menu signé), Raymond Poincaré (28, plus photo dédic. avec défauts), Franklin D. Roosevelt (1933), Auguste de Saint-Aulaire (sur la publication de ses mémoires, 1953), Jules Steeg (3), général Maxime Weygand (6), etc. Plus des menus (certains signés), des photos, et documents divers.

69. **Honoré-Charles-Michel-Joseph REILLE** (1775-1860) maréchal. L.A.S., 15 septembre 1830, au directeur de l'Administration de la Guerre ; 1 page in-4, adresse. 100/120

Recommandation pour M. Jaubert, destitué pour cause d'opinion, qui souhaite retrouver une place dans l'Administration. On joint une carte de visite des comte et comtesse Reille.

70. **Ernest RENAN** (1823-1892). L.A.S., 6 mai 1885, au ministre de la Marine [Charles-Eugène Galiber] ; 2 pages in-8, en-tête *Collège de France*. 150/200

Ayant appris que l'on veut rétablir sur l'île de BRÉHAT un agent maritime, il recommande, ainsi que le maire de Bréhat, Jean-François Dauphin, « maître au cabotage à la retraite », qui « a épousé une de mes cousines. Il a de longs services. Je suis assuré qu'il remplirait très consciencieusement la fonction qui lui serait confiée ».

ON JOINT une L.A.S. de sa cousine Maria Dauphin priant Renan d'intervenir auprès du ministre, apostillée par le maire de Bréhat.

71. **Auguste RENOIR** (1841-1919). L.A.S., [Paris 23 avril 1897], à Mlle Paule GOBILLARD ; 1 page in-12, adresse au verso (carte pneumatique). 500/600

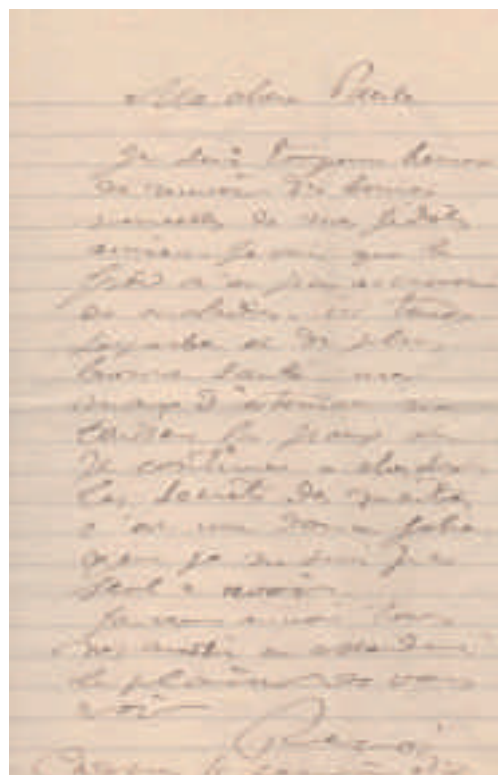
« J'irai vous voir cet après-midi. Amitié »...

On joint une L.A.S. de sa femme, Aline RENOIR, à la même, [29 octobre 1897] : « La bouillabaisse est pour dimanche 31<sup>8<sup>bre</sup></sup> à midi ; vous êtes des nôtres puisque je la fais en votre honneur. Mes meilleurs souhaits de santé au pied de Jeannie et à vous trois toutes mes amitiés »...





72



78

72. **Auguste RENOIR.** L.A.S., [Grasse] 1<sup>er</sup> janvier 1900, à « Mesdemoiselles MANET GOBILLARD » ; sur 1 page in-8 à bordure dentelée et gaufrée ornée d'un bouquet de fleurs en chromolithographie, enveloppe également ornée. 1.200/1.500

Sous la chromolithographie d'un bouquet de roses et de muguet, Renoir a collé une petite vignette en forme de cœur portant les mots : *Mes meilleurs vœux*. Et il a écrit : « Ce que je vous envoie est caché sous ces roses »...

Voir la reproduction ci-dessus et en couverture.

73. **Auguste RENOIR.** L.A.S., [Grasse 20 mars 1900], à Mlle Paule GOBILLARD ; 1 page in-12, enveloppe. 1.000/1.200

« Voulez-vous me donner tous les renseignements sur votre maison de Valvins. WYZEWA voudrait la louer si elle est dans leurs moyens et assez grande pour loger 2 personnes, 1 enfant et 2 bonnes »...

74. **Auguste RENOIR.** 2 L.A.S., décembre 1904, à Mme Jeannie VALÉRY ; demi-page in-12 avec adresse au verso (carte-lettre) et 1 page in-8. 1.500/1.800

PROTRAIT DE JEANNIE GOBILLARD-VALÉRY. *Jeudi [15 décembre]* : « Je suis tout à vous quand vous voudrez demain, après-demain ou lundi. *L'après-midi*. Venez sans écrire »... *Samedi 24 décembre* : « Tout le monde étant malade à la maison (c'est moi le plus vaillant) il faudra vous dévouer et envoyer chercher votre tartine (lisez portrait). Gabrielle est grippée ma femme enrhumée Pierre mal à la gorge que sais-je. Coco tousse. Ouf. Donc pas possible pour l'arbre de Noël »...

ON JOINT une enveloppe autographe à Mlle Jeannie Gobillard, [Grasse 22 février 1900].

75. **Auguste RENOIR.** L.A.S., 21 novembre 1904, à Mlle Paule GOBILLARD ; 1 page in-12, enveloppe. 1.000/1.200

« Voulez-vous dire à votre sœur que quand elle pourra venir elle me prévienne la veille. Demain si elle vient, ou après. [...] Je vous envoie ce mot par un modèle gentil »...

76. **Auguste RENOIR.** Carte postale a.s. « R », [Cagnes 5 février 1905], à Mlle Paule GOBILLARD ; au dos d'une carte postale illustrée (château Grimaldi), avec adresse. 800/1.000

« Le train qui me paraît le plus commode est le train de 2 h. Billet pour Cagnes avec changement à Cannes. Vous arrivez à 9 h le matin à la maison »...

77. **Auguste RENOIR.** L.A.S., Cagnes 4 février 1906, à Mlle Paule GOBILLARD ; 1 page in-8, enveloppe. 1.200/1.500

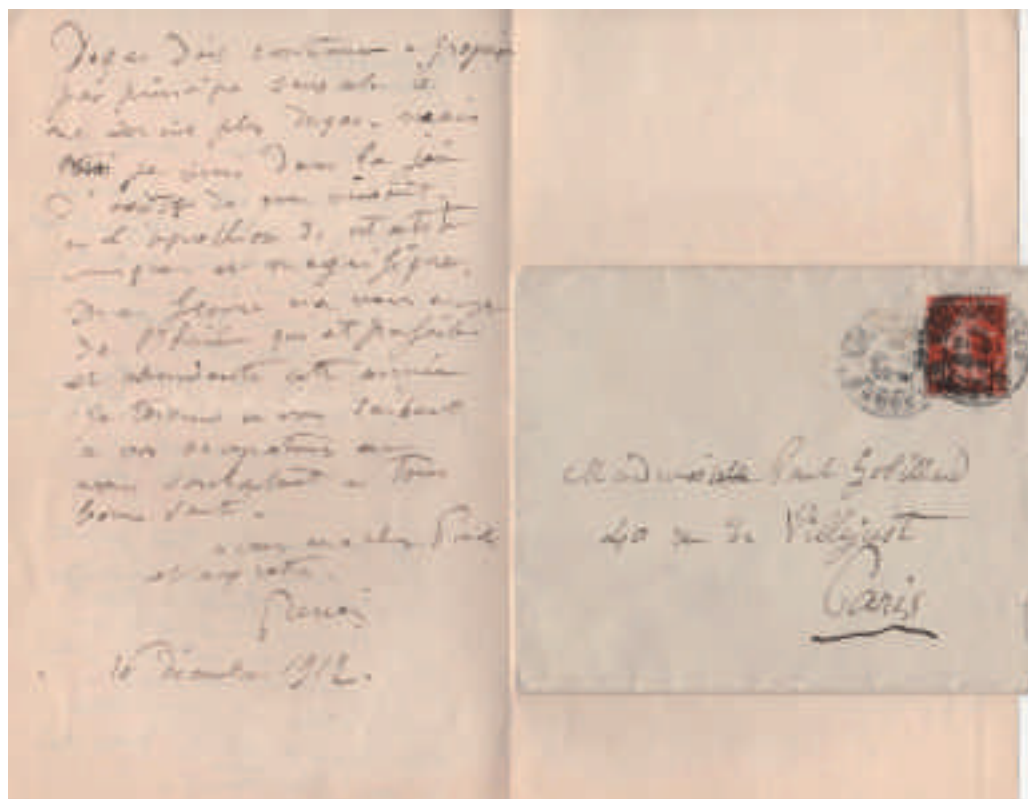
Sur la naissance de Clément Rouart, fils de Julie Manet : « Nous étions un peu inquiets du retard de cet événement. Ma femme avait du reste à cause de ce retard annoncé un garçon. Nous sommes donc très heureux de savoir que malgré d'ennuyeux moments tout est terminé à la joie de tous. Nous en félicitons la mère et nous souhaitons que cela continue ce qui ne fait aucun doute maintenant. Et d'un. Nous attendons maintenant les autres »... [Ce sera Agathe Valéry, née le 7 mars].

78. **Auguste RENOIR.** L.A.S., Cagnes 4 janvier 1907, à Mlle Paule GOBILLARD ; 1 page in-8, enveloppe. 1.500/2.000

« Je suis toujours heureux de recevoir des bonnes nouvelles de mes fidèles amies. Je vois que le froid n'a pas occasionné de maladies. Ici temps superbe et de plus bonne santé. Mes maux d'estomac me laissent la paix et je continue à chercher les secrets des maîtres. C'est une douce folie que je ne suis pas seul à avoir »...

Voir la reproduction.





83

79. **Auguste RENOIR**. L.A.S., 21 octobre 1907, à Paule GOBILLARD ; 1 page in-12. 500/600  
« Voulez-vous venir me voir le plus tôt possible »...
80. **Auguste RENOIR**. L.A.S., Cagnes 12 janvier 1910, à Mlle Paule GOBILLARD ; 1 page in-8, enveloppe. 1.500/1.800  
« Veuillez être mon interprète auprès de votre sœur et de Julie pour leur exprimer tous mes vœux de bonne santé. D'après bien des lettres la santé de votre sœur me paraît merveilleuse et j'espère que la jeunesse par sa force finira par l'emporter sur la cruelle maladie. Moi je suis simplement heureux de voir que les forces vont grandir. Je n'ai pas été malade mais pas très en train. Je commence à sentir la vieillesse, quoi. Le printemps va peut-être encore une fois me rajeunir »...
81. **Auguste RENOIR**. L.A.S., Mercredi, [à Mme Jeannie Paul VALÉRY] ; 1 page in-12. 800/1.000  
« Veuillez faire toutes mes amitiés à Madame Mallarmé et à Mademoiselle. Je vous ai écrit rue de Villejust pour vous demander de venir jeudi de la semaine prochaine parce que je serai seul »...
82. **Auguste RENOIR**. L.A.S., [Paris 11 février 1908], à Mlle Paule GOBILLARD ; 1 page in-12, adresse (carte-lettre). 800/1.000  
« Tous nos compliments à Julie. Tout va bien ici je vous en dirai un peu plus long. Mon modèle arrive »...
83. **Auguste RENOIR**. L.A.S., *Les Collettes*, Cagnes 16 décembre 1912, à Mlle Paule GOBILLARD ; 2 pages in-8 à son adresse, enveloppe. 2.000/2.500  
À PROPOS DE LA VENTE DE LA COLLECTION D'HENRI ROUART (1833-1912). « Vous devez être en pleine fièvre de cette vente sensationnelle qui bouleverse le monde et cela doit être passionnant. C'est le triomphe du goût du papa Rouart. J'ai reçu le catalogue que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer et par lettre j'ai eu tous les renseignements. Je ne vais pas trop mal étant donné qu'à mon âge il faut s'attendre à tout. Dès que je ne souffre pas je n'en demande pas plus. Ma femme se porte à merveille, et nous avons temps superbe et des roses plus qu'au printemps. Degas doit continuer à grogner par principe sans cela il ne serait plus Degas. Mais moi je suis dans la joie d'assister de mon vivant à l'apothéose de cet artiste unique, et magnifique »...  
*Voir la reproduction.*
84. **RÉVOLUTION**. 3 L.S. ou P.S., 1795-1798 ; en-têtes et vignettes. 80/100  
Amiral BRUIX (1798, remerciements pour l'envoi de *Résultats des observations astronomiques...* de Ferrer) ; LE TOURNEUR ET PETIET (1796, brevet de pension accordé par le Directoire, sceau sous papier) ; L.A. PILLE (1795, brevet de chef de bataillon pour Étienne Eynard).
85. [Claude-Joseph ROUGET DE LISLE (1760-1836)]. Jacques-Philippe VOÏART (1756-1845 ?) ancien administrateur militaire. L.A.S., Choisy 29 juin 1836, à son neveu Charles Le Forestier à Nancy ; 3 pages et demie in-4, adresse. 400/500  
PRÉCIEUX TÉMOIGNAGE SUR LA MORT ET LES OBSÈQUES DE ROUGET DE LISLE À CHOISY-LE ROI, CHEZ LES VOÏART.







L'état de Rouget de Lisle avait gravement empiré le 25, « par la décroissance rapide des facultés morales et des forces physiques de notre pauvre malade », puis il perdit connaissance. « Il ne reconnut plus personne, il ferma les yeux, sa respiration s'accéléra, son agonie commença et à minuit du 26 au 27, il rendit le d[ern]ier soupir »... Voiart fait ensuite le récit des obsèques : « Un détachement de la Garde Nationale commandé par un officier escorta le convoi, une couronne de fleurs blanches et de laurier, son épée, sa croix d'honneur fixée sur son cercueil par des crêpes exprimaient les titres du défunt aux regrets de ses contemporains. [...] Un jeune ouvrier de la Maroquinerie apporta un faisceau de fleurs d'immortelles qu'il distribua par bouquets à tous les assistants et à la Garde Nationale qui les mit au bout de son fusil. » Après le discours du général Blein, « nous entendîmes entonner la Marseillaise par les mêmes jeunes ouvriers qui avaient distribué les immortelles et par la Garde nationale »... Élisabeth Voiart, son épouse, ajoute quelques mots.



89

86. **Camille SAINT-SAËNS** (1835-1921). 3 L.A.S., 1880 et s.d., [au poète Édouard GUINAND] ; 5 pages et demie in-8 et 1 page obl. in-4. 250/300

2 avril 1880 : « Je serai probablement obligé de faire quelques coupures dans *L'Orage*, je pense que vous me le permettrez »... Aix-les-Bains 3 juillet 1880 : « Je n'ai pu encore songer à me mettre à l'ouvrage pour *Le Retour*. Rien ne presse du reste et je suis forcé de m'occuper avant des choses que je compte faire exécuter au commencement de l'hiver. *Le Retour* est vraisemblablement la tâche du mois de novembre, et je ne montrerai cette œuvre à personne avant qu'elle ne soit complètement terminée, ainsi que j'ai toujours fait ». Il le consultera cependant « pour quelques coupures qui me paraissent indispensables, les concerts de M. Guillot de St Bris ne comportant pas d'œuvres de trop grandes dimensions »... – Il annonce qu'il ne pourra pas mettre le petit poème en musique, qu'il renvoie pour « faire le bonheur d'un autre compositeur moins occupé »...

87. **SULLY-PRUDHOMME** (1839-1907). 7 L.A.S. ou cartes, 1884-1901, au poète Édouard GUINAND ; 9 pages in-8 ou in-12 et 2 cartes de visite. 150/200

23 décembre 1884, belle lettre pour son recueil *Au courant de la vie*, qu'il commente et analyse longuement avec enthousiasme et admiration, avec quelques critiques amicales : « je crois que nous faisons bien de ne pas chercher nos règles ailleurs que dans la tradition classique [...] et nos inspiration ailleurs que dans les émotions naturelles de l'âme »... 27 janvier 1886, remerciant pour « le sonnet si touchant et si habile que tu as eu la gracieuse pensée de me dédier. [...] Si tout le volume que tu prépares est aussi achevé, je lui prédis un sérieux succès »... Enghien 4 août, compliments pour son « excellent volume de poésies. [...] Nous sommes de la même école ; vous versifiez avec le respect des règles classiques, à mon avis les seules dictées par l'oreille »... 30 mars 1888, au sujet du festival pour le monument à La Fontaine qui doit être élevé à Passy... Aulnay 16 septembre 1894, félicitations pour ses *Offrandes à Euterpe* : « Il y a nombre de poésies très heureuses et bien habiles dans ce recueil dédié aux musiciens qui lui doivent tant ! »... On joint 1 L.A.S. et 2 cartes de visite à Mme Guinand.

88. **Édouard SWEBACH** (1800-1870) peintre. P.A.S., Paris 20 février 1826 ; 1 page in-8, adresse, cachet cire rouge (encadrée). 150/200

« Je soussigné déclare que le tableau représentant La course du Prix royal reporté par la Nell le 22 septembre 1823 et qui a été exposé au Salon de 1824 et bien entièrement de moi et que c'est moi-même qui l'a vendu à Monsieur RIVOIRON »... Suit la certification de la signature du peintre par C. Rivoiron, Lyon 28 février 1826.

89. **Paul VALÉRY** (1871-1945). DESSIN original à la mine de plomb, avec notes autographes ; 21 x 13,5 cm. 500/700

Valéry a dessiné sa jeune femme Jeannie jouant du piano, assise sur un tabouret ; sur la gauche, deux études de main. Au bas, cette note à l'encre : « La joie est la dépense causée par la ressource ». Au verso, note au crayon : « Tout but pouvant être regardé comme intermédiaire c'est un but des buts qui se forme mais ceci demande une sorte de recul – c'est un dépassement »...

Voir la reproduction.

90. **Paul VALÉRY**. AQUARELLE originale, [1912] ; 7,5 x 11,5 cm. 500/700

CONCERT DANS UN SALON : une femme en robe verte, assises devant un piano à queue, accompagne un chanteur en habit, dont l'ombre s'étend sur un rideau rouge. L'aquarelle est faite au dos d'un carton pour l'exposition de la 2<sup>e</sup> vente de la collection Henri Rouart, chez Manzi-Joyant, 14 décembre 1912.

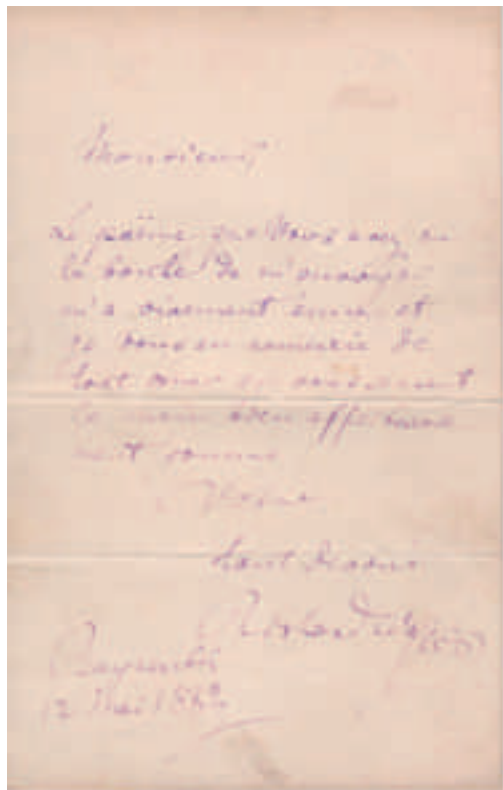
ON JOINT un autre carton d'invitation à cette exposition, avec notes autographes au verso : sous le titre *Poésia*, liste de mots suivie de notes : « Si on prend tous ces mots spac on peut se proposer d'en faire un système coordonné – et ce sera comme un poème avec au lieu des rimes, des *homosémies*, des rimes de sens, ici le regard »...

Voir la reproduction.



90





94

91. [Paul VALÉRY]. 4 documents sur son mariage, mai 1900. 100/150

L.a.s. d'Henri ROUART (1833-1912) à Mme Valéry mère, 15 mai 1900 (1 p. in-8, env.), l'invitant à venir dîner le 29 mai « à l'occasion du mariage de nos enfants »... Carton d'invitation impr. au nom de Mme Pontillon et Mlles Gobillard et Manet pour la soirée du 26 mai, pour M. et Mme Pierre Louÿs de la part de M. Paul Valéry (inscription ms). Faire-part du mariage de Paul Valéry et Jeannie Gobillard (31 mai). Menu gravé du dîner du 31 mai 1900.

ON JOINT un poème humoristique dactylographié par Paul Valéry (22 x 6 cm) : « Content ? / Content ! / Trente ans !! / Tout frais / Tout chic / Brune moustache »...

92. [Paul VALÉRY]. Juliette ADAM (1836-1936). 2 L.A.S., Abbaye de Gif juin 1927 et s.d., [à Paul VALÉRY] ; 1 page obl. in-8 chaque. 80/100

« Mon jeune confrère, J'avais trouvé bien tardif le jour de votre entrée dans la grande académie, mais j'ai été ravie d'avoir votre premier vote, ayant prévu, dès vos premiers écrits, que vous deviendriez grand ! »... – « Je vous avais, tout de suite, classé parmi les grands ; vous vous l'êtes peut-être rappelé en votant pour votre vieille Directrice »... On joint 2 enveloppes adressées à Paul Valéry (1900).

93. Claude-Victor Perrin, dit VICTOR (1764-1841) maréchal, duc de Bellune. 4 P.S., 1796-1823 ; in-fol. ou in-4. 150/200

Loano 18 germinal IV (7 avril 1796), signée aussi par AUGEREAU ET SUCHET : congé militaire pour Amant-Joseph Dubien. Lintz 18 frimaire VI (8 décembre 1797) : demande de pension pour Jean-Baptiste Chemin, fusilier. 10 octobre 1822 : nomination de Benet de Montcarville comme lieutenant-colonel. 26 septembre 1823 : congé accordé à Vial, chef d'escadron.

94. Richard WAGNER (1813-1883). L.A.S., Bayreuth 12 mai 1882, à Édouard DUJARDIN ; 1 page in-8 à l'encre violette, enveloppe ; en français.

1.800/2.000

« Le poème que vous avez eu la bonté de m'envoyer m'a vivement ému, et je vous en remercie de tout cœur en vous serrant la main bien affectueusement »...

ON JOINT une L.S. d'Édouard Dujardin, Paris 24 décembre 1926, commentant cette lettre : « En mai 1882, j'avais eu la naïveté d'envoyer à Wagner (sans le connaître aucunement) un poème lui disant mon enthousiasme ; c'est de ce poème, qui l'aura touché, qu'il me remercie par le billet en question »...

Voir la reproduction.

95. Richard WAGNER. L.S., Bayreuth 17 mai 1882, à Édouard DUJARDIN, rédacteur de *La Renaissance musicale*, à Paris ; 2 pages et demie in-8, enveloppe ; en français. 2.000/2.500

INTÉRESSANTE LETTRE SUR *LOHENGRIN*, qui ne sera représenté qu'en 1887 à Paris.

Une coupure de journal qu'on lui a envoyée « prouve que la question de la représentation du *Lohengrin* à Paris est pleine d'obscurité [...] Non seulement je ne désire pas qu'il soit représenté à Paris mais je souhaite vivement qu'il ne le soit pas [...] d'abord *Lohengrin* ayant fait son chemin à travers le monde, n'en a pas besoin. Ensuite il est impossible de le traduire ni de le faire chanter en français de manière à donner une idée de ce qu'il est. Et en ce qui concerne une représentation en allemand je conçois que les Parisiens n'en aient pas envie. Quant à l'exécution de fragments je n'y ai rien eu à redire, alors que c'étaient vraiment des fragments, mais maintenant que ce sont des actes entiers qu'on donne aux concerts je ne puis vous cacher que cela m'est désagréable »... Il avait autorisé, « sans beaucoup y réfléchir », Neumann à représenter ses œuvres à Paris, puis, réflexion faite, lui a demandé d'y renoncer : « je compte bien le gagner à mon avis que j'hésite à lui imposer parce qu'il a déjà assez emmanché cette affaire pour en avoir des frais. Mes œuvres sont essentiellement allemandes, et j'ai la confiance que ceux de vos compatriotes auxquels, à un titre ou un autre, elles paraissent dignes d'attention, ne se refuseront pas à les connaître dans l'original »... Il prie Dujardin de publier cette lettre, « afin que ceux qui tiennent à l'exactitude des faits, sachent à quoi s'en tenir sur mon opinion au sujet de la représentation de mes œuvres à Paris »...





# HORTENSE DE BEAUHARNAIS

(1783-1837)

*Importante et exceptionnelle correspondance de la REINE HORTENSE  
à son amie d'enfance Aglaé, dite Églé AUGUIÉ, la maréchale NEY (1782-1854).  
Nièce de Madame Campan, elle épousa le futur maréchal Ney, prince de la Moskowa.*



Eglé Auguié et Hortense de Beauharnais, dessin par Adèle Auguié.

Eglé Auguié, était la fille d'Adélaïde Auguié, sœur de Madame Campan, qui furent toutes deux femmes de chambre de la reine Marie-Antoinette.

Eglé, ses sœurs Antoinette, filleule de la reine, et Adèle furent élevées par leur tante dans sa maison d'éducation qui devint ensuite la Maison Impériale de la Légion d'Honneur.

Hortense de Beauharnais, après le décès de son père et les difficultés auxquelles était confrontée Joséphine, fut elle aussi inscrite dans l'institution de Madame Campan.

Les jeunes filles devinrent d'inséparables amies.

Eglé, protégée par Joséphine, épousa Michel Ney et deviendra princesse de la Moskowa.

Hortense et Eglé entretenrent toute leur vie une correspondance régulière, parvenue jusqu'à nous par les descendants de la sœur d'Eglé, Antoinette, dont la fille était filleule de la reine Hortense.

Les lettres seront vendues sur enchères provisoires, avec faculté de réunion.





96. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense B. », [Saint-Germain-en Laye 29 avril 1798], à « la citoyenne Eglé Auguié » à Paris ; 1 page et demie in-8, adresse avec marque postale *St Germain en Laye*. 400/500

VISITE DE BONAPARTE À L'INSTITUTION DE MADAME CAMPAN.

« Ne me soupçonne pas d'indifférence ma bonne petite Eglé mais nous avons été toute malade, mais j'espère bientôt t'embrasser car je vais mercredi prochain à Paris. Maman est venu aujourd'hui avec Buonaparte nous avons été dîner à la forêt et elle m'a promis de m'envoyer chercher mercredi sans faute. Juge ma bonne amie du plaisir que j'aurai de t'embrasser et de te parler encore de l'amitié que j'ai pour ma bonne amie Eglé. Tu vas peut-être me dire que ma lettre est courte mais je t'assure que ce n'est pas ma faute car il y a longtemps que le soupé est sonné et je m'en passe pour te faire croire à mon amitié qui ne cessera jamais ».

97. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [automne ? 1798], à « Mademoiselle Antoinette Auguié » à Paris ; 3 pages in-8, adresse. 300/400

« Tu dois voir ma bonne petite Antoinette, que je profite de toutes les occasions pour t'écrire, et j'espère aussi que tu ne m'accusera plus de froideur ; car je suis bien loin d'en ressentir pour toi. J'ai bien des remerciements à te faire d'un défaut dont tu m'a corrigé ; car avant de te connaître, j'étais bien paresseuse pour écrire : il est vrai que je n'avois pas l'occupation si agréable de m'entretenir souvent avec une Antoinette, car je n'en connoissois pas ; mais depuis que je la connois mon seul plaisir est de lui écrire pour lui demander son amitié et lui réitérer la mienne qui ne se démantira jamais. [...] Je voudrais bien que tu me mandas où en est ton m..... – es-tu plus raisonnable je suis si persuadée que tu seras heureuse que je voudrais voir tout cela bien finir mais comme je suis sûre que je t'impatiente en te parlant de cela, je veux absolument finir par t'embrasser bien tendrement et je veux que nous nous quittions bonnes amies [...] Ta sincère, ta fidèle, ta tendre, celle qui t'aime le plus de tes amies »... [Antoinette Auguié (1780-1833), sœur aînée d'Eglé, va épouser le 16 novembre 1798 Charles-Guillaume Gamot (1766-1820).]

98. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « ton amie Hortense », [vers 1800 ?], à la citoyenne Eglé Auguié à Paris ; demi-page in-8, adresse. 200/300

« J'allois t'écrire ma chère Eglé pour te prier de venir avec nous à la mal-maison, madame Campan doit y venir de St Germain avec Adèle. Ainsi j'irai te prendre chez Antoinette à 2 heures et demie trois heures pour venir avec nous. J'espère que nous nous amuserons un peu nous chanterons et nous sauterons »...

99. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « Hortense B. », [1802 ?] ; 1 page in-8 et 1 page petit in-4. 400/500

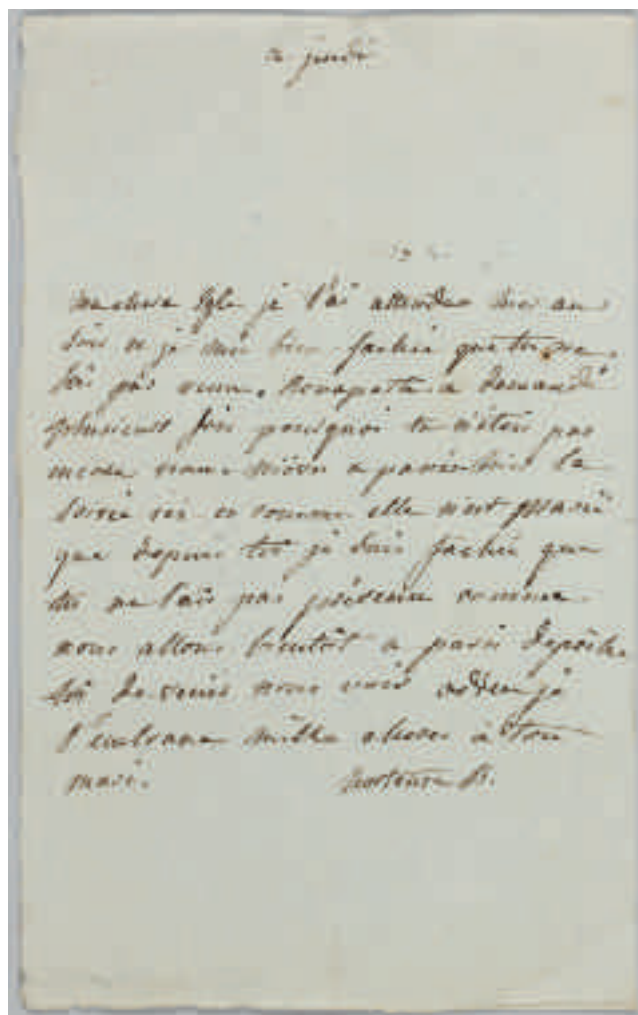
*Ce jeudi [août ? 1802].* « Ma chère Eglé je t'ai attendue hier au soir et je suis bien fâchée que tu ne sois pas venue. Bonaparte a demandé plusieurs fois pourquoi tu n'étois pas encore venue. Nièves a passé hier la soirée ici et comme elle n'est mariée que depuis toi je suis fâchée que tu ne l'ais pas prévenue. Comme nous allons bientôt à Paris dépêche toi de venir nous voir Adieu je t'embrasse mille choses à ton mari »... [Eglé avait épousé Ney le 5 août, et Nieves de Hervas Duroc le 9 ; Bonaparte a passé la plus grande partie du mois d'août à la Malmaison.]

« Je suis bien fâchée ma chère Eglé mais il m'est impossible d'aller demain à Grignon parce que je suis obligée d'aller à Paris avec maman mais cela sera sans faute pour le 3. Vous pouvez m'attendre rien ne pourra m'empêcher d'aller déjeuner avec vous. Tout le monde trouve ici le portrait d'Adèle charmant et fort ressemblant »...

Voir la reproduction.

100. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », 19 thermidor [7 août 1803] ; 1 page et demie in-8. 300/400

« Je suis bien aise d'apprendre ma chère Eglé que tu t'amuses en Suisse. Je voudrais bien je t'assure accompagner Adèle qui part bientôt mais c'est impossible. Mon mari doit bientôt revenir pour aller aux boues de St Amand. J'irai sans doute avec lui. C'est bien heureux que ton petit [Napoléon-Joseph Ney, né le 8 mai] ait bien supporter le voyage car c'est une vilaine chose pour les enfants. [...] J'attends maman tous les jours ce qui me fait bien plaisir. Adèle t'a sans doute parlé de nos promenades au clair de la lune et des belles que nous y rencontrons. Elle te contera tout cela en détails et j'espère que tu n'oublieras pas de me dire l'effet que tu fais dans les montagnes pittoresques de la Suisse »...







101. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [Compiègne] ce lundi [17 pluviôse XII (7 février 1804)], à « Madame Ney épouse du général en chef Ney » à Paris ; 1 page in-4, adresse avec cachet postal (bord un peu effrangé). 300/400

« Tu es bien sévère ma chère Eglé parce que je n'écris pas tu n'écris plus, et tu sais cependant que j'ai été bien souffrante. J'ai même pris mon grand parti et je me suis fait arracher une dent par le dentiste de Compiègne. Je compte toujours te voir ici mais cela ne sera qu'à mon retour car je compte aller passer les jours gras à Paris. Je pars vendredi et c'est toujours pour moi une nouvelle fête de penser que je te verrai. On dit qu'Adèle [sœur d'Eglé, future générale de Broc] danse beaucoup ce que je sais c'est qu'elle écrit peu. [...] Louis [Bonaparte, son mari] se rappelle à ton souvenir. Napoléon [son premier fils (1802-1807)] se porte toujours très bien »...

102. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense B. », dimanche 12 messidor [XII : 1<sup>er</sup> juillet 1804] ; 2 pages in-8. 400/500

[Hortense est enceinte et accouchera de son second fils, Napoléon-Louis (1804-1831), le 11 octobre ; le Sacre aura finalement lieu le 11 frimaire (2 décembre).]

« Tu es bien gentille ma chère Eglé de m'avoir écrit avec détails tu sais qu'ils m'intéressent toujours je t'invite à continuer et encore bien plus à revenir nous voir. Ton mari ne pensera pas comme moi mais il faut qu'un militaire s'habitue aux privations et nous autres femmes qui sommes des enfants gâtés nous ne nous habituons pas à être séparées de nos amies. Mon mari est revenu hier de Fontainebleau. J'ai été passer ses deux jours d'absence à Mal-maison avec maman. L'air de la campagne m'a fait assez de bien car j'étais très souffrante depuis quelques jours et je ne me porte pas encore bien. J'attribue cela à l'odeur de la peinture je suis très foible et je me suis trouvé mal très souvent. Il n'y a encore rien de décidé pour les dames tu sais qu'on a reculé le couronnement ce sera pour le 18 brumaire et moi je serai dans mon lit pour ce jour là. On dit toujours que Bonaparte doit aller à Boulogne bientôt mais tu sais que ce n'est jamais décidé que la veille »...

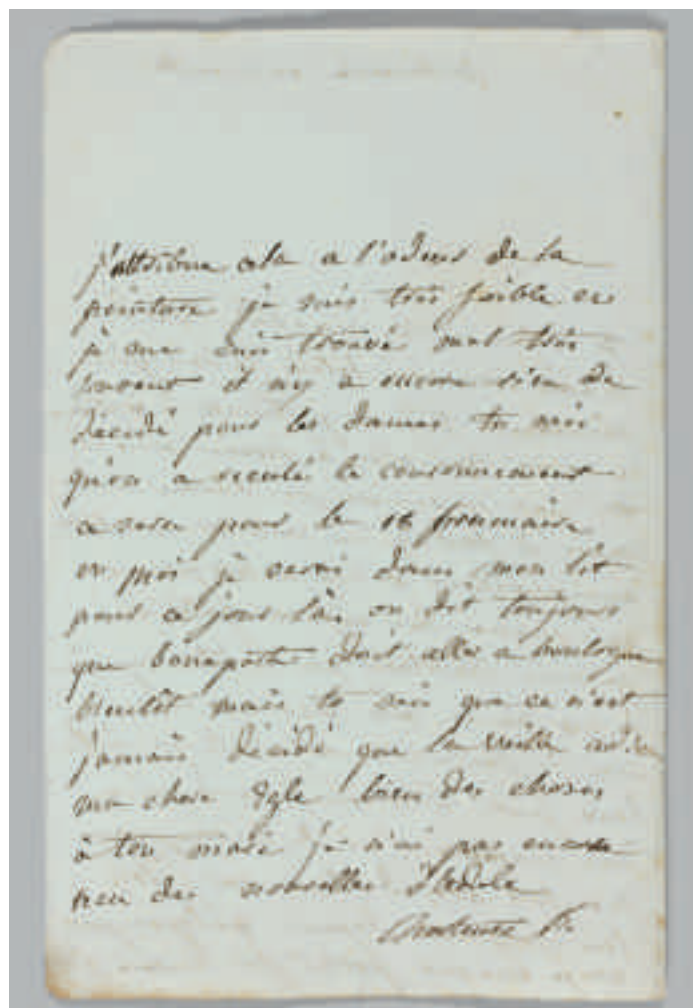
*Voir la reproduction.*

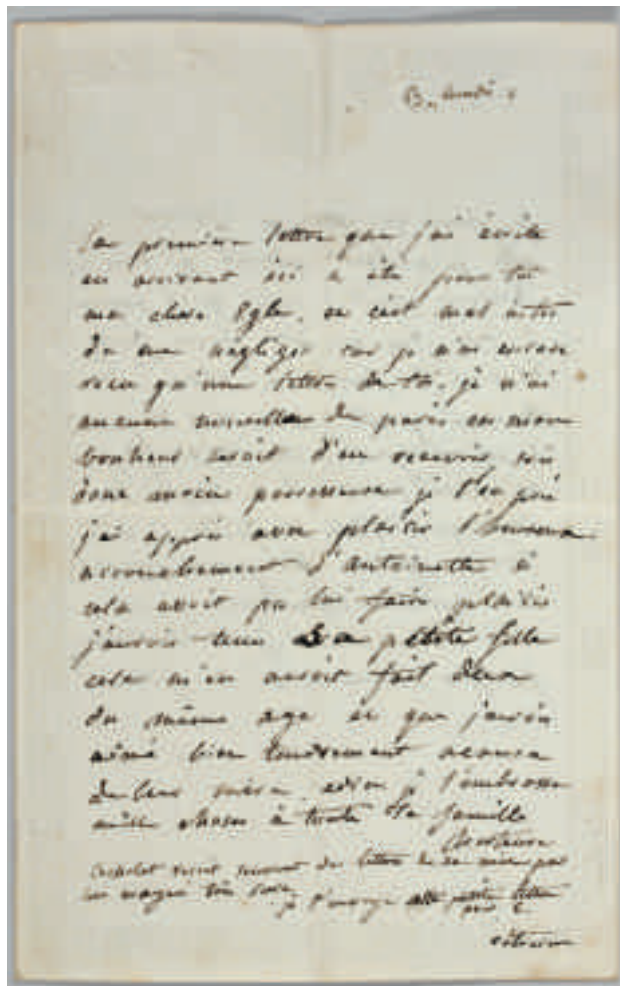
103. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense B. », dimanche [11 août ?1804], à « Madame la Maréchale Ney au camp de Montreuil à Boulogne » ; 1 page in-4, adresse avec cachet cire rouge. 400/500

« Tu iras sans doute à Boulogne ma chère Eglé pour y voir la belle fête qui doit y avoir lieu, j'avoue que je voudrais bien être en état d'y aller car on dit que ce sera superbe. Eugène part demain matin j'ai eu bien du plaisir à le voir. Tu sais combien j'ai toujours besoin d'être avec les personnes que j'aime. Je te désire aussi beaucoup ma chère Eglé, j'ai reçu des nouvelles d'Adèle, elles ont toujours un bien vilain tems ce qui n'est pas agréable pour prendre les eaux. Mon petit Napoléon se porte toujours très bien il parle tous les jours davantage et mieux ; j'espère que le tien ne se sera plus senti de ses vilaines convulsions. Adieu je t'embrasse bien tendrement. Mille choses à ton mari »... [Il s'agit de la distribution solennelle des croix de la Légion d'honneur qui a lieu à BOULOGNE le 16 août 1804. Hortense, qui est mère d'un petit Napoléon-Louis-Charles (1802-1807), est à nouveau enceinte : Napoléon-Louis naîtra le 11 octobre. Le fils aîné d'Eglé, Napoléon-Joseph (1803-1857), était né le 8 mai 1803.]

104. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense Bonaparte », 25 messidor [14 juillet 1805] ; 2 pages in-8. 300/400

« Je commence ma lettre ma chère Eglé par te gronder. Je trouve que quand on s'écrit et que l'on s'aime il n'y a plus de cérémonie ainsi laissez le vous pour nos cercles de l'hiver et écrivez-moi le langage de l'amitié. J'ai appris ta chute avec chagrin est-ce que tu serois dans un état qui auroit pu la rendre plus fâcheuse. [...] j'apprends que l'empereur est arrivé à Fontainebleau. On dit que l'impératrice y est aussi. Je pense que tu iras sans doute tout de suite à Paris ou bien que tu lui écriras pour savoir si elle a besoin de toi pour aller aux eaux. Je crois que cela seroit encore mieux. Si elle te mène avec elle adieu nos projets ». Elle attend Adèle : « tu sais que j'ai besoin d'être avec une de vous. Si tu te décidois à aller à Paris et que tu n'aille pas à Plombières tu viendrais me voir en retournant à Montreuil. Adieu ma chère Eglé je me porte beaucoup mieux mais je ne songe jamais sans chagrin que mon frère [Eugène] est loin de moi. Il m'a écrit une lettre si triste que cela a augmenté ma peine »...





108

105. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. L.A.S., [Saint-Amand] 11 fructidor [XIII : 29 août 1805] ; 2 pages in-8. 400/500

SÉJOUR AU CAMP DE BOULOGNE, ET PROJET DE MARIAGE D'ADÈLE AUGUIÉ AVEC LE GÉNÉRAL BERTRAND.

« Tu as sans doute appris à Boulogne [...] que j'y étois restée deux jours de plus. J'ai été à Ambleteuse par mer. Le jour de mon départ l'amiral batave et le maréchal Davout sont venus audevant de moi dans une chaloupe charmante, nous sommes entrés dans le port au son de la musique et au milieu de tous les généraux et colonels de l'armée, ils ont tous déjeunés avec moi sous une tente. On a chanté des couplets et des rondes. Ainsi tu vois que notre voyage a été fort gai. Avant mon départ j'ai parlé à l'empereur d'Adèle [Auguié, sœur d'Eglé] je lui ai dit qu'il falloit absolument la marier avec le général Bertrand, que j'avois dit au général Dutailly qu'elle étoit promise. Il m'a toujours fait quelques objections sur la fortune mais je crois que je l'ai emporté car il m'a dit que cet hiver il verroit cela, qu'à présent il ne falloit pas penser à se marier à cause de la guerre mais que dans le tems des bals on n'avoit que cela à faire. En arrivant de chez toi j'ai été à la tour d'ordre, notre général étoit de service, et je crois m'être aperçu qu'il fesoit beaucoup d'attention à Adèle. Au reste tout le monde en dit du bien. Savary qui est venu me voir pour me parler de sa femme m'a dit qu'il avoit eu l'idée de ce mariage et qu'il étoit sur qu'elle seroit bien heureuse avec lui, qu'ils étoient fort liés et qu'il lui parleroit quelque fois d'Adèle pour voir ce qu'il diroit. Si tu vas à Boulogne tu pourras peut-être en savoir davantage ; mais d'après tout cela j'espère beaucoup. Adieu ma bonne petite Eglé remercie bien ton mari [Ney] de la manière aimable dont il m'a reçu et [...] je t'embrasse bien tendrement »...

106. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. L.A.S. « ton Hortense », [début juin 1806] ; 1 page in-8 à bordure gaufrée. 300/400

AVANT SON DÉPART POUR LA HOLLANDE (12 juin). « Tu diras qu'Hortense est bien paresseuse n'est-ce pas ma chère Eglé mais tu la connois et tu sais que si elle n'écrit pas elle aime et elle pense bien à sa chère Eglé. Je suis toute triste de partir bientôt et surtout sans te voir. Tu sais combien cela me coûte je laisse tant de choses à Paris qui m'y attachent ! Nous avons déjà recommencé nos soirées et nous te regrettons ainsi qu'Alexandrine »...

107. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. L.A.S. « H. », [près de La Haye] ce vendredi [20 juin 1806] ; 1 page petit in-8 à bordure décorative gaufrée. 500/700

ARRIVÉE DE LA REINE HORTENSE EN HOLLANDE (le Roi et la Reine arrivèrent au palais du Bois, près de La Haye, le 18 juin, et y restèrent jusqu'à ce que fût prêt le palais de La Haye, où ils firent leur entrée solennelle le 23 juin).

« Je suis arrivée mercredi soir, ma chère Eglé. En entrant dans le Palais je ne puis te dire l'impression que j'ai éprouvée en entendant tous ces cris qui me perçoient le cœur. En recevant tout ce monde je me suis bien aperçue que ce n'étoit plus un rêve, surtout en quittant la France en passant cette colonne qui sépare la Hollande. J'ai senti que je n'avois plus de courage mon Dieu combien il m'en faut. Cependant nous sommes avec de bien bonnes gens. Ils m'ont quelquefois attendrie en me priant d'être leur mère. Je tâcherai de faire leur bonheur ; mais qui est-ce qui fera le mien. [...] Adieu je t'embrasse comme je t'aime. L'éloignement ni l'absence ne changeront jamais mon cœur, assure-en les personnes que j'aime. Si je suis en Hollande mon cœur et ma pensée ne quittent pas la France ».

108. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. L.A.S. « Hortense », [La Haye] lundi [7 juillet 1806] ; 2 pages in-8. 400/500

« La première lettre que j'ai écrite en arrivant ici a été pour toi ma chère Eglé, et c'est mal à toi de me négliger car je n'ai encore reçu qu'une lettre de toi. Je n'ai aucune nouvelle de Paris et mon bonheur seroit d'en recevoir. Sois donc moins paresseuse je t'en prie. J'ai appris avec plaisir l'heureux accouchement d'Antoinette [sœur aînée d'Eglé]. Si cela avoit pu lui faire plaisir j'aurois tenu sa petite fille. Cela m'en auroit fait deux du même âge et que j'aurois aimé bien tendrement à cause de leur mère »... Elle reçoit sa lettre, et ajoute : « Je suis heureuse quand je crois qu'on pense à moi. J'en ai plus besoin que tu ne peux le penser. Mr Broc est nommé grand maréchal du palais. Il est toujours bien triste. Je lui ai parlé raison. Il a appris le mariage d'Adèle à Paris. Je suis fâchée qu'on en parle tant mais j'espère cependant qu'il aura lieu. [...] Je ferai écrire à M de Talleyrand ». [Le général de Broc (1772-1810), qui est nommé grand maréchal du palais du roi de Hollande, épousera finalement Adèle Auguié, la jeune sœur d'Eglé le 11 avril 1807.]

Voir la reproduction.

109. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. L.A.S. « Hortense B », [Mayence] ce samedi [18 octobre] 1806, à « Madame la Maréchale Ney » à Paris ; 1 page in-8, adresse. 400/500

BATAILLE D'IÉNA (14 octobre). « Ma chère Eglé je ne t'aime pas moins si je t'écris rarement. C'est qu'à présent je compte sur Adèle pour te donner des nouvelles et d'ailleurs je suis depuis quelque tems toujours courant. Ton mari [Ney] se porte bien il y a eu une victoire complete sur les Prussiens. Toutes nos connoissances se porte bien 25 mille prisonniers 100 pièces de canon plusieurs généraux prussiens blessés, la reine et le roi ont manqué être pris. Enfin j'espère que tout cela nous donneront la paix »... Elle charge Eglé de donner de ses nouvelles à Mme de Souza (mère de son amant Charles de Flahaut).





110. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « H. », 1807 ; 1 page et demie in-8 à bordure gaufrée, et 1 page in-8. 600/800

DIFFICULTÉS CONJUGALES, ET PROJET DE MARIAGE D'ADÈLE AUGUIÉ AVEC LE GÉNÉRAL DE BROC (11 avril 1807).

*Ce dimanche [Wiesbaden début 1807 ?].* « Adèle t'aura instruite ma chère Eglé de ce que nous allons devenir. C'est un peu plus gai que ce que nous redoutions, cependant j'ai un petit chagrin c'est de me séparer de mon petit Louis il faut absolument qu'il retourne près du roi, qui sera peut-être fâché de le voir arriver seul. Je pense que nous ne resterons pas longtemps à Berlin Enfin je serai aux ordres de mon mari s'il consent au voyage, et je ferai ce qu'il voudra. Je n'ose pas penser à bien du bonheur près de lui. [...] Je n'en reviens pas de la manière aimable dont Caroline [Murat] parle de ce qu'elle aime [Charles de Flahaut] c'est vraiment bien tendre. Je t'avoue que je méprise ces manières là. [...] Depuis longtemps je voulais te parler d'Adèle – tu sais que tout le monde désire Mr Broc. Je crois que ce sera un mariage avantageux mais je n'ose rien dire parce que je ne veux pas être égoïste et quoiqu'elle doive venir toujours avec moi en France, cela la fixe loin de sa famille. C'est donc à vous décider et non à moi. [...] Je pense souvent à Mme Campan et mon voyage de Berlin fixera j'espère toutes ces incertitudes ».

*[La Haye] 5 avril [1807].* « J'ai reçu ta lettre ma chère Eglé par Madame de Villeneuve, je la fais bavarder depuis son arrivée et toutes les plus petites choses m'intéressent. J'ai lu votre comédie et je sais comment tout le monde a joué. Cette pauvre Adèle c'est donc pour cette semaine ce n'est pas une plaisanterie. Mon Dieu pourvu qu'elle soit heureuse. Ne sois pas inquiète de ma santé, je me porte mieux, j'ai attrapé un fort coup d'air qui est venu un peu rhumatismal mais cela se passera. J'ai cependant encore un peu de frisson mais ce n'est pas étonnant dans ce pays. Dis à Mme Campan que je la remercie de son intérêt, que je me porte mieux et que je lui écrirai bientôt. Adieu ma bonne Eglé écris moi souvent, ta lettre m'a fait plaisir. Je crois que tu as bien fait de te retirer de la comédie cela n'en est guère, il me semble, le tems ».

111. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S., [Paris juillet] 1808 ; 3 pages in-8. 500/700

APRÈS LA NAISSANCE DU FUTUR NAPOLEON III, Charles-Louis-Napoléon, le 20 avril 1808.

... « Je viens d'être encore bien tourmentée. Mon pauvre petit garçon a été bien mal. Ce pauvre petit mourroit de faim, sa nourrice n'avait plus de lait et elle ne le disoit pas. Heureusement j'étois ici, car si j'avais été aux eaux comme on me le conseille depuis longtemps, les médecins n'auraient peut-être pas voulu changer de nourrice. Mais je n'ai pas balancé un instant et malgré cette phrase qui m'a tant fait de mal, *qu'il ne fallait rien hasarder sur un enfant aussi précieux*, j'ai la satisfaction de voir que depuis que mon petit garçon a changé de nourrice [Mme Bure] et qu'il prend de la bouillie il vient très bien ; mais tu juges le tourment que tout cela a dû me donner, j'en ai eu la fièvre ; mais à présent j'espère que j'irai mieux, quoique je ne le quitterai certainement pas. L'impératrice m'avait écrit ainsi que l'E. pour aller aux eaux des Pyrénées, mais tu vois que je suis nécessaire ici ; cela m'aueroit cependant fait bien du bien d'aller où tu es ; mais je ne le puis. Pour me distraire un peu et pour remettre un peu mes nerfs, je me promène beaucoup, ne pouvant pas encore aller demeurer à St Leu à cause de mon fils. J'y vais quelques fois passer la journée et je reviens le soir. Je sens que je suis nécessaire à mes enfants et cela me donne du courage pour faire ce qui est nécessaire à ma santé. Je ne vais pas encore au spectacle parce que je crois que cela m'ennuyeroit. Je rentre chez moi le soir, je fais un peu de musique. Quelquefois la Grassinie vient ou bien Garat. Je vois aussi le général Sebastiani Mr de Ségur et Lavalette. J'ai aussi un nouvel assidu. Tu te souviens de Mr de Laborde qui étoit à Plombière avant mon mariage, il me fait des romances et je les mets en musique mais il m'ennuye parce qu'il m'admire trop. Nous sommes inconcevables nous autres femmes je vois qu'on ne peut jamais nous contenter. Quand à moi, je vois bien que je ne serai jamais contente car il me suffiroit d'être aimée comme je sais aimer et c'est une chose dont il faut prendre son parti, car c'est impossible »... Elle parle ensuite de la « pauvre Mélanie qui vient de perdre son frère ». Elle attend Adèle le lendemain. « Pour Antoinette elle ne m'écrit pas cependant je compte sur elle pour les descriptions des montagnes »...

112. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « Hortense », [Saint-Leu vers 1808-1810 ?] ; 1 page et demie et 1 page in-8, bordures gaufrées. 500/600

*Ce dimanche 14.* « Je veux t'écrire un petit mot ma chère Eglé car je ne veux pas que tu croyes qu'il y ait des raisons qui fassent que je ne t'écris plus aussi souvent. D'abord je veux te gronder de ce que ma phrase de musique n'a pas été bien comprise par toi. C'étoit simplement de l'esprit que je voulais faire ; mais je vois que cela me réussit mal. Je ne t'écirai plus beaucoup car je parts ce soir pour Paris. On annonce l'arrivée de l'empereur et tu penses que je vais être un peu en l'air. Hier Alexandrine est venue dîner ici avec sa mère, nous avons beaucoup parlé de toi et cela nous fesoit plaisir »...

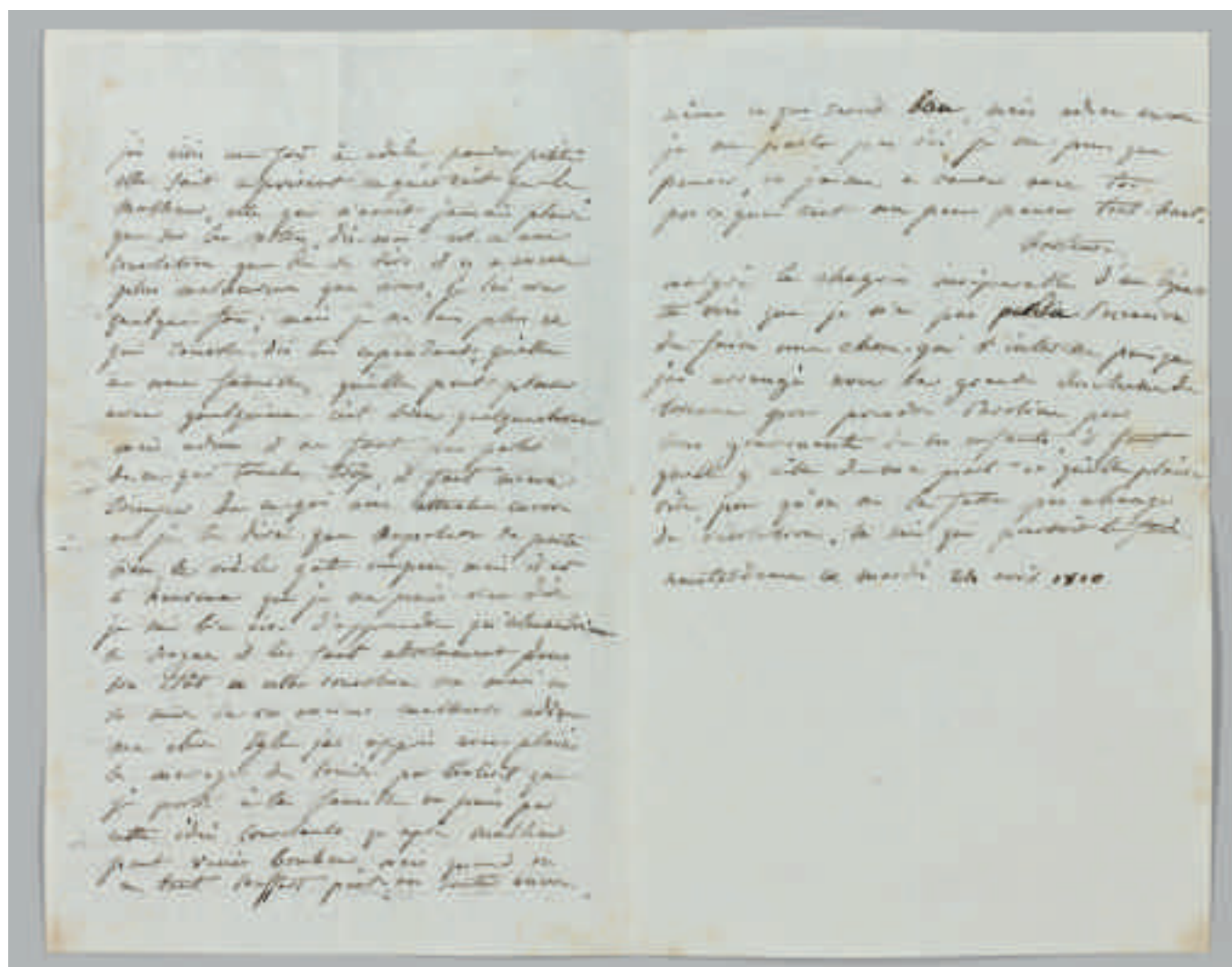
*Ce 19.* « Je veux t'écrire deux mots, ma chère Eglé pour te prouver que je pense à toi quoique j'espère bien que tu en sois persuadée. J'écris rarement parce que cela me fatigue. J'étois à merveille il y a quelques jours. Aujourd'hui je souffre de la poitrine mais c'est sans doute la chaleur qui me donne de l'irritation. J'espère que cela ne durera pas. Je sais que tu es tranquille à la campagne et je sens pour moi qu'on redoute de rentrer dans le monde et de quitter ce calme qui est presque le bonheur, aussi y retournerai-je le plus tard possible »...

113. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Amsterdam 24 avril 1810 ; 3 pages in-8 à bordure gaufrée. 400/500

« Je te remercie des nouvelles que tu me donnes ma chère Eglé. J'ai besoin de ne pas me savoir seule sur la terre car sans cela je n'auerois pas la force d'y rester ; mais l'amitié que tu me montres et l'intérêt que mes amies prennent à ma santé, en me forçant de la soigner, me consolera de l'avoir si mauvaise. Je suis toujours bien foible et une petite fièvre des nerfs que j'ai souvent me change extrêmement. Cependant j'ai reçu aujourd'hui beaucoup de monde, aussi suis-je assez fatiguée. Je passe ordinairement mes matinées seule à lire ; mais voilà le beau tems et j'irai voir les environs d'Amsterdam. Notre vie sera bientôt plus bruyante à Paris, mais ce n'est heureux que pour certaine personne, on porte son bonheur avec soi et quand une fois on ne porte plus rien ce n'est pas dans une fête qu'on retrouve quelque chose de bon ; je ne te souhaite donc pas beaucoup de plaisir, tout au plus de la distraction, on est encore heureux quand on peut en prendre. J'espère que ton mari sera mieux pour toi ». Elle a écrit à Adèle (qui a perdu son mari le général de Broc le 11 mars) :







113

« Pauvre petite, elle sait à présent ce que c'est que le malheur, elle qui n'avoit jamais pleuré que sur les nôtres. [...] je ne sais plus ce qui console. Dis-lui cependant qu'elle a une famille, qu'elle peut pleurer avec quelqu'un c'est bien quelque chose. Mais adieu il ne faut pas parler de ce qui touche trop, il faut mieux s'occuper de ce qui nous attache encore, et je te dirai que Napoléon [son fils aîné] se porte bien, le roi [Louis, son mari] le gâte un peu, mais il est si heureux que je ne puis rien dire ». Elle parle encore d'Alexandrine, du mariage de Louise et « cette idée consolante qu'après malheur peut venir bonheur. Mais quand on a tant souffert peut-on sentir encore même ce qui seroit bon »... Elle a tout arrangé pour que la Grande Duchesse de Toscane [Élisa Bonaparte] prenne Caroline « pour sous-gouvernante de ses enfants »...

Voir la reproduction.

114. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. 2 L.A.S. « Hortense » et 1 L.A., Aix[-les-Bains] août 1810 et s.d. ; 1 page in-8 à bordure gaufrée, 1 page et quart in-8, et 1 page in-8 à bordure gaufrée. 600/800

CURE AUX EAUX D'AIX.

13 août. Elle est « bien aise de savoir Adèle mieux. Vous devez être tranquille à la campagne et je sens que c'est un bon tems que celui du calme qu'on y passe. Je prends exactement les eaux d'Aix et je sens qu'elles m'étoient nécessaires. Ma poitrine étoit si faible qu'il faut absolument la fortifier. Je suis un peu mieux mais je ne suis pas encore à l'abri d'un orage. Cela me donne presque la fièvre tant je suis faible. J'espère retourner après ma saison ; mais il faut que je profite autant que possible du beau tems, car il faut pouvoir passer l'hiver et il me faut des forces pour cela »...

29 août. « Tu es vraiment bien *nigau* de croire que je ne te réponds pas parce que je suis fâchée d'un conseil que tu me donnes pour ma santé. En vérité cela ne ressemble ni à toi ni à moi, j'ai été tout simplement malade des maux de tête comme à Paris et encore du quinquina. Enfin, j'ai du malheur pour souffrir car les eaux me fesoient beaucoup de bien ; mais j'ai une résignation qui m'étonne encore plus que la souffrance, et je dirois du bien de moi, si cela étoit déçement permis. Mais je sais que l'amitié en pense autant et peut-être trop. Aussi je me livre à toi en te priant cependant une autre fois de ne pas me croire de si royale manière, que de ne pas répondre parce qu'un conseil me déplait. Rien ne peut déplaire, quand on sait que tout vient des sentimens qu'on inspire. Adieu je te gronde en t'embrassant »...



« Les eaux me font du bien et quoique la vie que nous menons soit un peu triste je me sens beaucoup mieux. La réunion de femmes est assez bien ; mais comme partout il n'y a pas d'hommes. Ainsi on ne pourroit nous envier que Mr de Semonville qui du moins sait causer. La dame que j'ai vue et avec qui tu étois un peu brouillée m'a parlé de toi [...] Elle m'a dit avoir eu tort ce qui lui donnoit beaucoup d'embarras »...

115. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A. et L.A.S. « H. », [1811-1812 ?] ; demi-page in-8 avec adresse « A Madame la duchesse d'Elchingen », et demi-page in-8. 400/500

3 heures. « On n'a pas le sens commun dans la montagne mais comme il y a là une autorité masculine il faut dire *ainsi soit-il*. J'ai mes enfants aujourd'hui qui se fesoient une fête d'aller à âne et je vous prie de croire qu'on ne craint pas les orages chez moi, et demain je serai seule. Ainsi pour le portrait ce sera donc pour demain. Viens-tu toujours dîner aujourd'hui ? Je pense que non puisque tu attends le beau tems, ah qu'on a de peine à s'entendre même quand on est à une demie lieue »...

4 heures. « Je ne demande pas mieux d'aller te voir entre deux eaux, je ne crains plus rien depuis les bains de mer. Mais je n'ai rien de couvert, ainsi viens avec ta charmante voiture, ou envoie la moi. Je suis seule et des plus seules, la belle Morenbert est dans son lit. Je vais dîner solitairement. Adieu donc à ce soir si le ciel le permet »...

116. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [Saint-Leu] ce 24 [septembre 1812] ; 1 page in-8. 500/700

BATAILLE DE LA MOSKOWA (7 septembre 1812). « Ma Chère Eglé, les détails de la grande bataille arrivent. Heureusement ce qui nous est le plus cher se porte bien ; mais que c'est triste de penser aux pertes que l'on a fait. Ce pauvre Auguste Caulaincourt que je regrette bien vivement et que je puis bien dire que je pleure, le petit Canonville, les généraux Montbrun, Plauzonne, et plusieurs autres que nous ne connoissons pas. Ton mari se porte bien, nos connoissances aussi. Je m'empresse de t'écrire tout cela, pensant que je te fais plaisir et je t'embrasse comme je t'aime »... Elle ajoute : « La garde n'a pas donné. Le p. d'Ecmul [Davout], Nansouty et Rapp blessés mais légèrement ».

117. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Aix[-les-Bains] 15 juin [1813] ; 1 page et demie in-8 à bordure gaufrée (lég. rouss.). 500/700

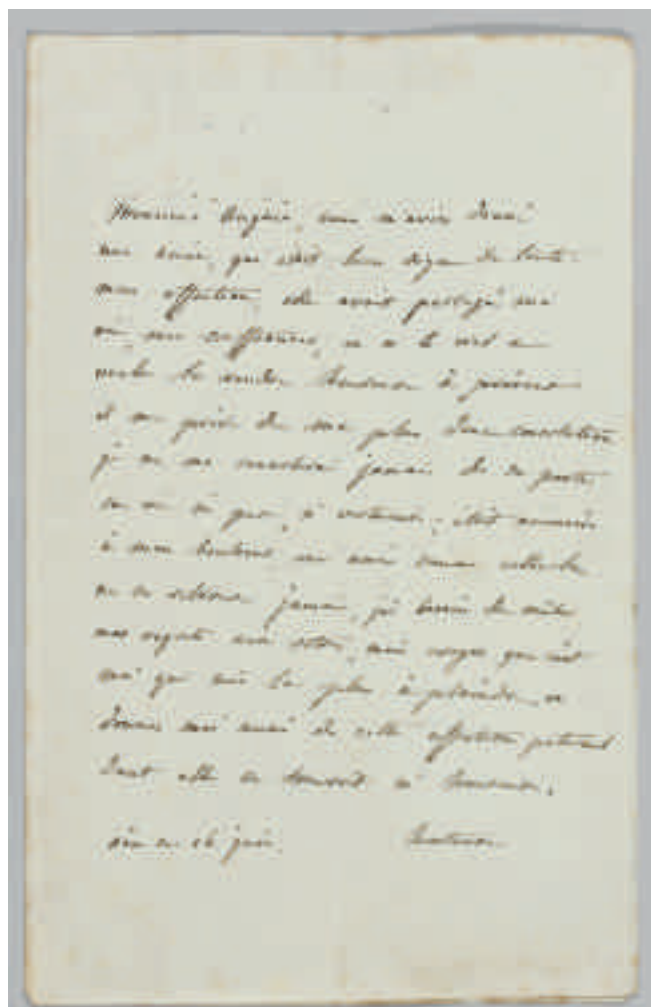
MORT D'ADÈLE DE BROC (le 10 juin, Adèle, la sœur d'Eglé, est morte noyée sous les yeux de la Reine Hortense, qu'elle accompagnait dans une excursion à la cascade de Grésy).

« Ma chère Eglé, j'ai besoin de pleurer avec toi. Nous venons d'éprouver un malheur affreux, et je sens que rien ne pourra jamais me consoler de la perte d'une si tendre amie. Dis-moi savoit-elle à quel point je l'aimois, je sais si peu le dire mais le besoin que j'avois d'elle se sentira tout le tems de ma vie, elle me connoissoit si bien, aucune de mes impressions ne lui étoient cachées, la perte d'une telle amie est un malheur affreux. Elle doit être heureuse à présent mais c'est moi qui vais me trouver bien seule dans la vie, elle étoit si pure si vertueuse, je me reposois sur elle de tout le bien que je pouvois faire et avec elle je ne devois jamais craindre de faire trop mal. Mais le ciel me la retire. Plains moi ma chère Eglé autant que je pense à toi. Notre commun malheur doit encore resserrer notre amitié et c'est en pensant que tous les liens ne causent que des chagrins que j'ai encore besoin de me reposer sur toi de cette perte affreuse. Tu connois mon cœur aussi, le tien m'entendra toujours malgré les devoirs qui nous séparent, il faut penser à ces devoirs qui nous sont imposés, à nos enfants qui ont tant besoin d'une mère, pour supporter cette vie que le ciel nous a faite si triste. Mais c'est en la remplissant le mieux possible jusqu'à la fin, que nous serons digne de rejoindre celle qui nous a quitté. Je ne te parlerai pas de tout ce que j'ai éprouvé, de ma santé, tu devineras tout ; mais crois que j'ai besoin de toi et en pensant à ton amitié je ne croirai pas avoir tout perdu »...

118. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Aix[-les-Bains] 16 juin [1813], à Pierre-César Auguié ; 1 page in-8 à bordure gaufrée. 400/500

ÉMOUVANTE LETTRE AU PÈRE D'ADÈLE DE BROC. « Monsieur Auguié, vous m'aviez donné une amie, qui étoit bien digne de toute mon affection, elle avoit partagé ma vie, mes souffrances, et si le ciel a voulu la rendre heureuse à présent il me prive de ma plus douce consolation. Je ne me consolerais jamais de sa perte. Sa vie si pure, si vertueuse, étoit nécessaire à mon bonheur, une amie comme celle-là ne se retrouve jamais, j'ai besoin de mêler mes regrets aux vôtres ; mais croyez que c'est moi qui suis la plus à plaindre, et donnez moi aussi de cette affection paternel dont elle se trouvoit si heureuse »...

Voir la reproduction.



118



119. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Aix[-les-Bains] 4 juillet [1813] ; 2 pages et demie in-8 à bordure dorée.

400/600

BELLE ET LONGUE LETTRE APRÈS LA MORT D'ADÈLE. Elle fera tout ce qu'on lui demande. « Rien ne peut remplacer ce que j'ai perdu ; mais au moins quelqu'un qui l'aimoit tendrement, me sera toujours agréable. Cette vie est bien triste ma chère Eglé ne pleurons que sur nous qui sommes obligées d'y rester, ceux qui la quittent jeune évitent bien des maux. Nous vieillirons ensemble puisque le ciel le veut et loin de redouter de te voir, je sens qu'en comptant sur ton amitié ce sera une douce consolation, tu me connois comme celle que je regrette et il n'y a que toi qui puisse la remplacer ». Églé ne paraît pas heureuse : « mais nous sommes nés pour souffrir, c'est ce qu'il faut bien penser. Il faut donc se résigner, être content de soi, pour cela remplir ses devoirs, trouver de la force et du courage dont l'amitié nous offre les secours, voilà tout ce qu'une femme peut prétendre, c'est avec toi maintenant que toutes mes idées se développeront. Le sort nous éloigne un peu mais ton cœur saura toujours entendre le mien, la persuasion où je suis que l'autre vie est meilleure adoucit mon chagrin. Elle est heureuse celle que nous aimions et en voulant la marier nous lui préparions peut-être encore des chagrins. Je veux te donner du courage et j'en prends en même tems, je n'ai connu que le chagrin au moment où je croyois trouver de la tranquillité. C'est celui d'un malheur affreux, je m'efforce d'être résignée, et je sens que je redoute encore tous les maux, il me semble qu'il ne doit y avoir que cela pour moi dans le monde et loin de me détacher de tout, je sens que j'y tiens encore plus fortement, mes enfants ont tant besoin de moi que sans oser en jouir, sans certitude pour l'avenir, je sens qu'il faut que je vive, et j'appelle tous les courages à mon secours pour supporter encore tous les maux que je redoute »... Elle lui recommande de bien se soigner : « Ton mari sentira tout ce que tu veux puisqu'un moment te rapproche son cœur occupe-toi de le conserver, j'ai besoin de m'occuper de toi et je serois bien aise que tu puisses acheter cette campagne qui te convenoit ta pauvre sœur seroit heureuse d'y avoir contribué ce qui te revient d'elle pourroit être mis là »...

120. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [Aix-les-Bains] 30 juillet [1813] ; 3 pages in-8 à bordure gaufrée. 400/600

BELLE ET LONGUE LETTRE APRÈS LA MORT D'ADÈLE. « Ma chère Eglé, tu me fais de la peine. Tu ne veux donc pas te résigner au malheur, l'on souffre de même, rien n'échappe à un cœur qui sent bien. Mais tu prends plaisir à t'affliger davantage, tu ne soignes pas ta santé, et quand tes pauvres enfants auront besoin de toi, tu ne pourras plus leur être utile dans un monde où ils ont tant besoin de leur mère. Tu souffres surment mais crois-tu que je ne sois pas plus à plaindre que toi dans cette perte affreuse. Je suis obligée de renfermer dans mon cœur les impressions que journellement je trouvois le besoin de lui communiquer. Souvenirs du passé, projet pour l'avenir, elle étoit de moitié dans tout. Elle me manque donc de sentiment, d'habitude. Je n'ose penser à remonter dans une voiture, cependant il faut que je retourne, il faut que je rentre dans ma maison, il faut que je me trouve seule enfin quand toujours avec elle je trouvois du plaisir à penser tout haut. Sais-tu pourquoi je trouve du courage c'est que je suis résignée au malheur, je crois que la vie d'une femme n'est composée que de souffrance. Ses seules jouissances sont le bonheur qu'elle peut procurer aux autres, [...] c'est souvent ayant le cœur déchiré qu'il faut sourire à ceux qui nous aiment. Je puis dire que dans ma vie mon impression douloureuse n'est jamais échappée à mon cœur, dans la solitude comme dans une fête. Mais moi seule je l'ai senti. Personne n'en a souffert, parce qu'il est pénible avec sa souffrance de l'augmenter par celle qu'on doit donner. Tu as ton père, toute ta famille dont tu es, je puis dire, le soutien et tu ne peux pas répéter je souffre »... Elle évoque sa « vie triste et calme [...] J'ai les yeux si foibles que je ne puis guère m'occuper, je suis seule toute la journée et l'on me lit. Le soir les personnes qui m'ont marqué beaucoup d'intérêt viennent un instant »... Elle a reçu une lettre de Mme Campan : « elle me dit que tu es raisonnable et cela me fait du bien »...

*Voir la reproduction.*

121. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Aix[-les-Bains] 19 août [1813] ; 1 page in-8.

300/400

« Ma chère Eglé, je ne veux t'écrire qu'un mot, car malgré tout mon courage, j'ai le cœur bien ulcéré. Changer de place, quitter ce lieu, la vie est une continuelle souffrance et comme tu le dis, Dieu seul peut nous donner le courage de la supporter. Je n'ai pu me guérir ici de ma fièvre de nerfs. Je vais essayer encore d'un remède, les bains de mer. Je serai à St Leu à la fin du mois. J'irai te voir au Val. Je te ferai dire le jour pour qu'Antoinette et ton père y soit. Je ne crains pas les impressions tristes et je serai heureuse au moins de vous retrouver toutes deux, j'avois engagé Antoinette à venir aux bains de mer cela pourroit peut-être lui faire du bien [...] Pour moi je n'ose guère en espérer ; mais mes enfants ne pourront pas me reprocher de ne pas soigner pour eux une vie où j'ai reçu des coups bien cruels »...

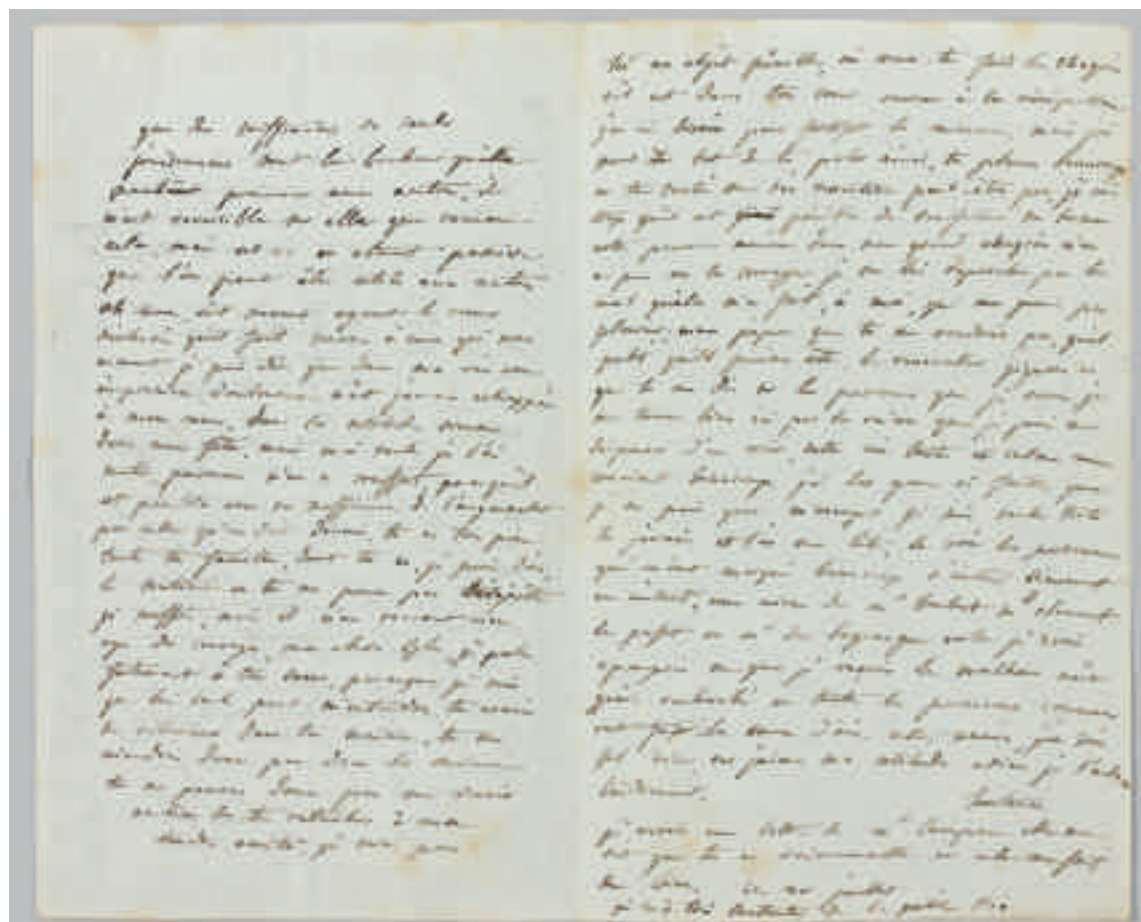
122. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 3 L.A.S. « Hortense », Saint-Leu [fin août-début septembre 1813] ; 1 page in-8 chaque (2 avec bordure dorée).

600/800

*Mercredi.* « Je ne sais pourquoi, ma chère Eglé, mais je compte que tu viendras passer vendredi ou samedi avec moi, c'est sans doute le désir que j'en ai depuis que vous êtes venues me voir. Je n'entends plus parler d'Antoinette ni de toi, tu es forcée d'aller dans le monde, mais elle n'a rien à faire, et elle n'a pas besoin de s'occuper de moi, cependant mon cœur s'habituerait bien à vous retrouver pour consolation de celle que nous avons perdue »... – *Jeudi.* « Je suis bien aise que tu te reposes un peu et quand tu pourras venir ici cela me fera plaisir. C'est un tems bien triste que celui-ci, l'on a besoin de se réunir quand on sent de même. J'attends que l'impératrice me fasse dire quelque chose car le tems n'est plus très bon pour les courses de campagne. Mais il est encore agréable pour le triste calme que l'on cherche dans la vie »... – « Ma chère Eglé, je parts dans l'instant pour aller dans ce grand monde dont j'attends si peu de bienveillance et que je dois lui pardonner, par la peine que j'éprouve de m'y retrouver. J'en ai le cœur bien triste. À mon retour ici je t'enverrai l'écritoire et tout ce qui vient de notre pauvre Adèle. Je n'ai voulu garder pour moi que ses deux livres de dessins et ses livres de prières. Quand à son secrétaire, puisqu'il est chez toi, tu n'as besoin de personne pour l'ouvrir et tu me remettras mes lettres quand je te verrai »...

*Voir la reproduction.*





120

123. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Plombières] 29 juillet 1814 ; 2 pages in-8, bordure gaufrée. 400/500

AUX EAUX À PLOMBIÈRES APRÈS LA CHUTE DE L'EMPIRE.

« Je suis arrivée à Plombières, ma chère Eglé, bien ennuyée d'être toujours forcée de soigner ma pauvre santé, tandis que je me trouvais si bien près de mes petits enfants et de quelques amis. Mais cette tranquillité que je désirois depuis si longtemps ne m'a pas encore rendu la santé et je vais essayer dans les bains et les douches de Plombières à retrouver un peu de force pour jouir sans mélange du calme que j'espère avoir. Mon frère [Eugène] et ma sœur doivent venir passer quelques jours avec moi et j'aurai bien besoin de cette distraction car l'ennuye du pays me prend déjà, St Leu étoit si beau, et ici il faut lever la tête pour voir le beau tems, qui, comme tu le sais, est rare dans ce pays. [...] Je vais me dépêcher de prendre vite ma saison pour aller encore comme l'année dernière, prendre 5 à 6 bains de mer »... Elle a vu le duc et la duchesse de Bassano [Hugues Maret] : « je doute qu'ils s'habituent à ce grand isolement pour qui étoit à la tête des affaires. C'est un grand changement, quoiqu'il dise cependant qu'il avoit besoin de repos pour sa santé »...



122



124. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense », Saint-Leu 16 octobre [1814] ; 1 page in-8 (petit deuil). 500/600

SUR SON ENTREVUE AVEC LOUIS XVIII (l'audience eut lieu le 3 octobre aux Tuileries).

« Ma chère Eglé, je t'attends avec impatience à la fin du mois, et j'espère que tu viendras passer quelques jours avec moi. Je suis toujours tranquillement à la campagne j'y resterai tant que le mauvais tems ne me chassera pas. Tu sais que j'ai obtenu une audience du roi. J'en ai été bien contente. Il a été très bon pour moi, et je lui ai bien dit que je pensais que mon bonheur était de vivre tranquille et de mettre mes enfants sous sa protection. [...] Adieu je t'embrasse comme je t'aime et tu sais que c'est bien tendrement. Je te plains de te séparer de tous tes enfants mais je crois que cela leur fera du bien, il n'y a que moi, avec *ma sévérité* qui puisse élever des garçons. Je t'avouerai cependant que quand il y a des pénitences, j'ai envie de pleurer comme eux ; mais je m'en vais et je laisse l'abbé maître absolu. Sans cela, il faut faire comme toi s'en séparer »...

125. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A., [Aix-les-Bains] 25 novembre 1815 ; 1 page in-8. 400/500

PENDANT LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY, alors qu'Hortense, très surveillée, se prépare à quitter Aix pour Constance (Églé a aussi perdu son père en septembre).

« J'espère que tu connois assez mon cœur pour savoir combien je partage tout ce que tu dois souffrir, les peines dans cette vie sont bonnes pour nous amener à l'autre, cette idée seule me donne du courage et doit seule te faire supporter les malheurs que tu éprouves. L'amitié véritable pourroit les adoucir, mais peut-on même jouir de ce sentiment, Dieu nous veut entièrement à lui, il faut donc se résigner et ne pas rejeter ce qu'il nous offre. [...] Parle de moi à Antoinette, fortifiez-vous toutes deux dans cette résignation dont nous avons tant besoin et en pensant à moi que ce soit avec l'assurance d'avoir toujours une véritable amie et dont rien ne peut changer les sentimens. J'espère qu'il viendra des tems plus tranquilles où nous pourrons continuer une correspondance qui me sera toujours chère ; mais c'est dans la crainte de nuire à ceux que j'aime que je dois me faire oublier dans ce moment ».

126. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Constance] 2 décembre [1816] ; 3 pages in-8. 500/700

LONGUE LETTRE DE LA REINE ERRANTE ET CALOMNIÉE.

« J'ai reçu tous les détails que tu me donnes sur ta position, ma chère Eglé, et je les ai lus avec bien de l'intérêt. Mais qui est-ce qui est heureux dans cette vie. Je crois que le ciel frappe exprès les cœurs les plus tendres, pour les ramener à lui seul. Obéissons-lui en nous résignant à tous ses décrets. Je comprends bien l'isolement dans lequel tu te trouves, personne pour vous entendre, pour vous aimer comme dans les tems de bonheur. C'est ce que je sens bien vivement aussi, et j'ai de plus de devoir inspirer peu d'intérêt par les couleurs si fausses et si vilaines sous lesquelles on s'est plu à me peindre ; mais je suis contente de moi et cela me soutient plus que tout. Je n'ai de fortune aussi que mes diamants, si on veut bien me les acheter je serai satisfaite. S'il faut les donner, mes enfants seront fort



126





à plaindre. Quant à la protection dont tu me parles, tu as du éprouver qu'il ne falloit pas trop y compter en général. Je puis savoir qui est mal pour moi, mais pour connoître qui est bien, cela me seroit trop difficile à deviner. Mon frère [Eugène] est venu me voir, [...] sa position est heureuse, il n'en désire pas d'autre ; mais il a peu le pouvoir d'être utile à ceux qu'il aime. Je désirerois beaucoup me rapprocher de lui, ce seroit au moins un soutien et un intérêt dans ma vie ; mais le pourrai-je ? Je serai bien aise que tu voyes mon fils si tu vas à Rome. Son père sera sans doute bien pour toi, il a été bien mal pour moi et cela m'a fait de la peine pour lui car pour nos affaires d'intérêt il est impossible de s'être plus mal conduit ; mais je lui ai pardonné de tout mon cœur »... Elle parle de leur amie Alexandrine [Pannelier, baronne Lambert (1787-1856)], puis de sa santé : « Je souffre beaucoup de la poitrine. Je crois qu'elle commence à s'attaquer sérieusement. Le climat chaud me seroit bien nécessaire, mais passer à présent les montagnes, c'est impossible ». Elle prie Églé de se renseigner sur les eaux de Lucques et Pise, et elle serait heureuse de l'y retrouver : « nous nous comprendrions, nous nous connaissons depuis assez longtemps, nous savons que nous n'avons jamais mis notre bonheur dans ces grandeurs qu'on nous reproche tant à présent ». Elle pense que le Grand-Duc sera bon pour elle, mais « cette triste politique oblige à bien des choses dont le cœur doit souffrir. Pour moi, si j'allois prendre les eaux dans ses états, je ne demanderois même pas à le voir pour ne lui attirer aucun désagrément. J'habite dans ce moment un bien beau pays mais je le trouve trop près de notre belle patrie et je crains à cause de cela que la malveillance ne m'y laisse pas tranquille. Je cherche à faire l'échange de mes diamants pour une terre en Bavière, mais cette affaire va bien lentement. [...] Depuis que je suis dans ma retraite j'ai fait au moins trente romances je t'en enverrai »...

Voir la reproduction.

127. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », 16 décembre [1816 ?] ; 2 pages in-12 à bordure gaufrée. 200/300

« Le roi de Bavière a été très bien pour moi il a exigé qu'on me délivrât mes passeports en se passant du visat de la France, puisque le ministre qui est ici manquoit assez d'égard pour me faire attendre si longtemps. Je parts demain ». Elle charge Églé d'en prévenir Mme Desbassins. « Je ne lui écris pas moi-même de crainte que trop de lettres de moi ne puissent lui nuire. [...] Il fait un froid terrible. Je ne suis pas au bout de mes peines car les montagnes deviennent dangereuses à passer et j'ai ma grosse voiture. Enfin pour les petites comme pour les grandes choses à la grace de Dieu »...

128. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A., [Augsbourg] 27 mai 1817 ; 3 pages in-8. 500/600

DÉPART DE CONSTANCE ET INSTALLATION À AUGSBOURG (17 mai 1817). « Depuis que j'ai quitté mon pays ma vie a été des plus uniformes, tourmentée quelques fois par des gouvernemens soupçonneux bien injustement. Mais que tout cela est loin de toucher le cœur, tu l'as bien deviné. Ce ne sont jamais ces grandes catastrophes dans les positions qui vous rendent à plaindre. Le monde vous accorde alors de la pitié ; tandis qu'il vous envioit dans le tems où vous souffriez le plus. Les amis seuls connoissent les peines qui touchent, et c'est pourquoi il est si doux d'en avoir, des amis, et si triste de les perdre. J'ai quitté Constance parce que le gouvernement trop foible ne pouvoit m'y soutenir. Je me suis rapprochée du seul intérêt qui me reste, mon frère [Eugène]. Je viens de passer huit jours avec lui, son beau-père [Maximilien I<sup>er</sup> de Bavière] a été parfait pour moi, me voici de retour à Augsbourg où je fixe ma résidence, ma vie est sans intérêt, sans distraction, mais après avoir beaucoup souffert c'est un espèce de bonheur. Mon mari me promet pour cette été mon fils, pendant quelques mois. *La bonne* chaleur de l'Italie l'incommode et moi j'en aurois bien besoin, mais je ne puis quitter un pays au moment où je viens m'y établir pour tout à fait, je verrai comment ma foible santé pourra supporter l'hiver ici et je pourrai toujours faire des voyages pour ce triste motif. Mais j'ai du penser avant tout à l'avenir de mes enfants, et j'espère que dans ce bon pays ils trouveront toujours tranquillité et protection ». Elle évoque le prochain mariage d'Alexandrine... « On dit que ta pauvre tante Campan s'affoiblit beaucoup, il faudra donc petit à petit voir finir tout ce qui nous a connu et aimé. C'est ce tems de l'enfance que nous avons passé auprès d'elle que je prends plaisir à me rappeler le plus. Mais il faudroit s'arrêter là car la peine et les malheurs viennent tout de suite après et n'ont jamais cessé ; c'est pénible de n'oser penser au passé, de ne rien désirer pour l'avenir, et quant au présent je ne sais qu'en dire, je me lève le matin, sans mobile, sans intérêt, et sans mes enfants, je me dirois, à quoi sert ma vie ; quand le soir vient, malgré les petites occupations dont je cherche à remplir la journée, je puis dire encore, rien ne s'intéresse à moi et je ne suis utile à personne. Ah que j'envie le sort de toute femme qui possède une routine dans cette vie, heureuse dans son intérieur. [...] Tu sais mieux que personne qu'il n'a pas tenu à moi de ne pas trouver mon bonheur ou il est seul permis de l'espérer. Dieu m'est témoin que j'ai tout fait et c'est encore une consolation qu'on ne peut m'ôter, c'est d'avoir usé toutes mes facultés à tacher de rendre heureux l'homme auquel le sort m'avait uni [Louis Bonaparte]. Dieu veuille qu'il le trouve, ce bonheur, dans la religion ; mais pour moi je n'ai rien à me reprocher, tu sais tout ce que j'ai souffert pour cela. Comme il est à la mode de s'amuser à mes dépends, tu sais sans doute qu'il a paru un libelle horrible où l'on renouvelle ces propos qui m'ont fait tant de mal autrefois. On veut absolument me faire l'honneur de me citer parmi les conquêtes de l'Empereur Napoléon, le pauvre homme il faut au moins lui rendre justice. Je ne puis même avoir eu le mérite de la résistance, car il n'y a jamais pensé. Mais conçoit-on comme les choses méchantes, et qui n'ont aucune probabilité, se propagent facilement. J'ai été à l'abbaye d'Einsilden et le bon prêtre que j'y ai vu, me disoit, les larmes aux yeux après avoir entendu le récit de toute ma vie : *permettez-moi de répéter à tout le monde combien vous avez été calomniée*. Il étoit tout étonné lui-même qu'il n'y eut aucune apparence à ce que tout le monde s'était plu à affirmer. Heureusement j'ai gagné beaucoup d'indifférence sur l'opinion du monde, il est si léger [...] Je tiens à l'opinion de mes amis et pour cela je n'ai rien à redouter »... Son fils Louis [le futur Napoléon III] « est gentil ; mais toujours foible pour son âge »...

129. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A., [Augsbourg] 19 décembre 1817 ; 2 pages in-8. 400/500

Elle s'inquiète d'être sans nouvelles... « Si tu restes encore en Italie peut-être pourrions-nous nous voir l'année prochaine car j'ai promis à mon mari de lui mener son fils, et je pourrai aller aux eaux et envoyer mon fils à Rome pendant ce tems. Je supporte assez bien ce climat froid et c'est une grande grace. Mais après un hiver long, j'aurai bien besoin de me remettre un peu, et si je trouve de l'intérêt près de toi c'est un bon moyen pour me faire du bien. Je passe la plus grande partie de la journée à dessiner puisque Garneray est ici. Je veux en profiter. Je pourrais à présent essayer ton portrait sans te faire trop laide. Tu vois que j'ai fait des progrès. Le soir je m'amuse





à faire des chaînes. Je profiterai d'une occasion pour t'en envoyer une ainsi qu'une plus petite pour l'ami Jules de Résigny [1788-1857, qu'Églé va épouser en secondes noces]. Je dis l'ami car je l'aime beaucoup et il le mérite. La sienne sera pour porter sa croix. Le sort de mon frère [Eugène] est enfin fixé. Je pense que tu l'apprendras avec plaisir, c'est un grand bonheur pour ses enfants. [...] Garnerai a fait un portrait de cette pauvre Adèle qui est charmant. J'ai le grand dans mon cabinet »...

130. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A. (la fin manque), [1817] ; 4 pages in-8.

300/400

ACQUISITION D'ARENENBERG. « C'est une douce consolation pour nous, qui nous connaissons si bien, de nous parler un peu à cœur ouvert, et il eût été pénible d'y renoncer. Je ne redoute même pas la curiosité que peut inspirer notre correspondance, qui peut-elle intéresser ! car je n'ai jamais eu à craindre que ma plus secrète pensée ne soit connue. Une peine de cœur ne peut être entendue que par une amie. Le langage de l'affection ne peut être compris par ces politiques qui jugent tout d'après eux aussi. Tombée de bien haut, je suis incompréhensible pour bien des gens »... Après un long développement sur l'amitié, elle parle de son frère [Eugène] : « j'espère qu'il va enfin obtenir une petite résidence, c'est là où les bonnes gens devraient se réunir, nous pourrions y faire une petite colonie en mettant tes enfants dans une bonne université d'Allemagne. Tu serois près d'eux et de nous. Je compte aller dans quelque tems près de lui, mais j'ai désiré conserver un petit hermitage en Suisse et j'ai échangé Prégny [château de Joséphine en Suisse] contre une petite campagne sur le lac de Constance. Le site est beau ; mais ce n'est pas ce beau ciel d'Italie ni ses spirituels habitants. Je sens bien que j'aurois besoin d'un séjour dans ce pays là, comme tu le dis. La joie des autres fait du bien »... Puis elle parle de ses romances : « Puisque tu t'es remis à la musique je vais t'envoyer quelques-unes de mes romances, j'ai bien de la peine à les faire bien écrire ici, car il y a peu de ressources ; mais je tache à présent de me passer des autres. J'ai fait aussi quelques paroles, mais cela me coûte davantage que la musique. Quand j'ai trouvé une bonne idée je suis souvent contrariée d'y renoncer parce qu'il faut s'astreindre à des pieds et des rimes, aussi je n'ai pas la patience de devenir jamais un grand poète »... Elle parle aussi de leur amie Alexandrine [Pannetier, baronne Lambert] avec qui elle est en correspondance : « je lui parle des consolations que j'ai trouvées dans la religion, et je lui conseille d'adopter ces principes qui donnent un si grand soutien à la vertu, car il est bien rare quand on a négligé de la pratiquer de pouvoir se dire : je n'ai trompé personne, c'est alors pour son contentement personnel que l'on fait bien »... Etc.

131. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A., [Augsbourg] 26 avril 1818 ; 1 page et quart in-8.

400/500

« Je viens d'être bien malade, ma chère Eglé, ce qui me décidera à aller aux eaux avant que mes tristes affaires d'intérêts soient terminées ; mais la santé avant tout ». Elle espère qu'elles pourront se retrouver. Puis elle évoque son mari : « Quand au raccomodement dont tu me parles je ne t'en veux pas ; mais je pourrais te soupçonner d'avoir peu de mémoire, tu oublies donc tout ce que j'ai souffert, et que le seul bien que j'ambitionne à présent, c'est au moins la liberté de respirer à mon aise, ma vie seroit compromise si cela ne m'étoit plus possible, je ne pense plus depuis longtemps au bonheur ; mais ne plus être entourée de malveillance de soupçons est nécessaire à mon existence. N'en parlons donc plus. Ne sois pas inquiète pour l'université où tu dois mettre tes enfants j'ai arrangé tout cela avec mon frère »...

132. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Augsbourg] 20 octobre [1818 ?] ; 2 pages et demie petit in-4 (le bas du feuillet d'adresse a été coupé).

400/500

« Ma chère Eglé, je ne te dirai pas combien je te regrette car il est bien doux de retrouver une ancienne amie et triste d'en être séparée ». Elle n'a pu lui écrire pendant son voyage, « car tu sais que j'avois à me servir moi-même ce qui prenoit tout mon tems, [...] j'ai eu beau tems et mon médecin en arrivant m'a trouvé, malgré ma maladie, mieux qu'à mon départ. Mais le froid arrivé subitement vient de me saisir et je me lève aujourd'hui pour la première fois. J'ai passé trois jours à transpirer et à souffrir de la poitrine. J'espère cependant que je retrouverai assez de force pour bien passer l'hiver. J'ai trouvé ma maison superbe, il n'y a rien de telle que d'être un peu mal pour jouir de ce qu'on n'apprécioit pas avant. Je regrette cependant notre petite solitude, nos bavardages avec le républicain car je lui préfère ce titre à celui de cosaque. [...] Je pense avec plaisir que je t'ai laissé calme, tranquille et aussi heureuse que tu peux l'être après tant de chagrins. [...] Mon frère [Eugène] vient demain, il attendoit le prince Royal chez lui et n'a pu encore venir s'assurer de ma santé [...] Je t'assure que c'est quelque chose que d'être près des affections sur lesquelles on peut compter, quand on m'engageoit d'aller à Rome, on auroit eu de la peine à me rendre ce que je possède ici. Aussi malgré ma santé délicate ce ne pouvoit être un bien pour moi »...

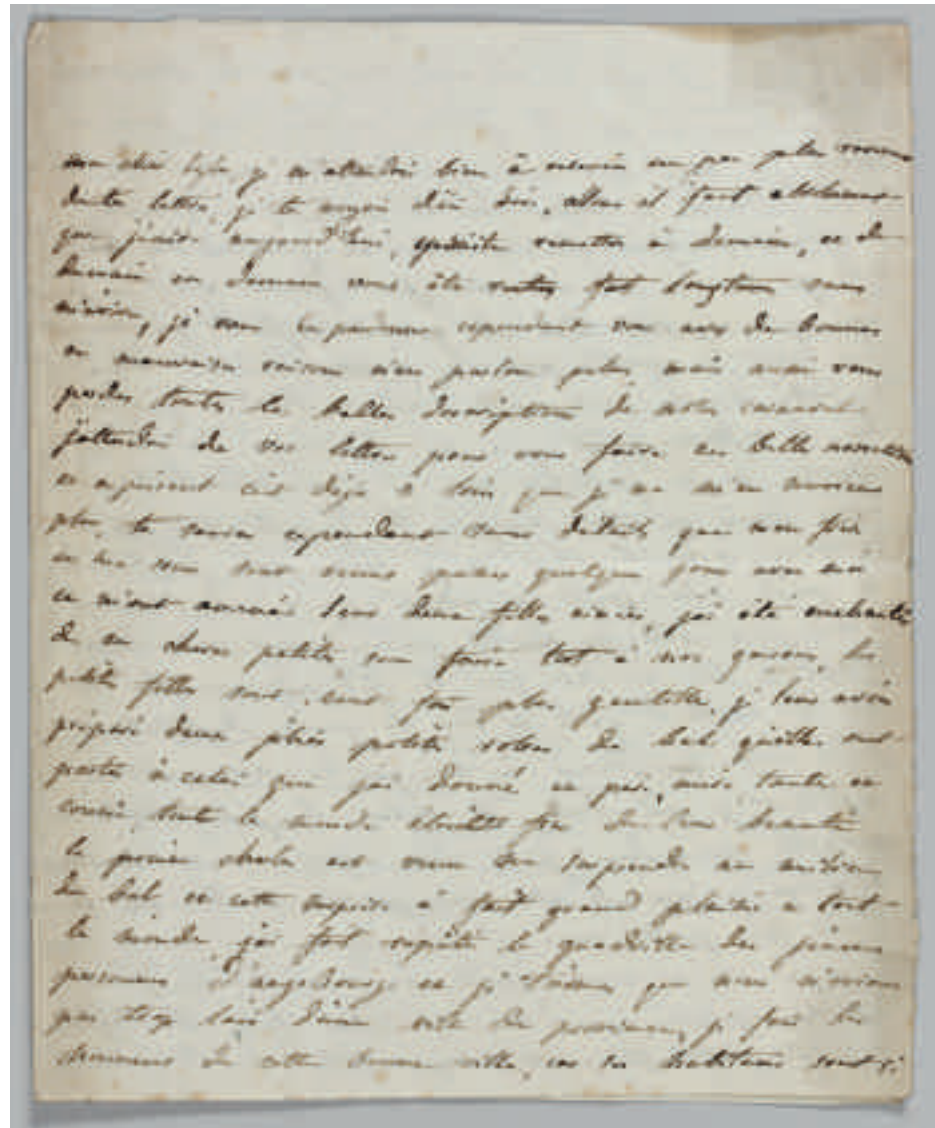
133. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A., [Augsbourg] 1<sup>er</sup> décembre 1818 ; 3 pages et demie in-8.

600/800

SUR SA FAMEUSE ROMANCE DU *BEAU DUNOIS* ET LE FÊTES D'AUGSBOURG EN SON HONNEUR.

Elle se chagrine de savoir Églé tourmentée : « Je conçois que tu tiennes à vivre dans un aussi beau pays que l'Italie ; mais quand on fait tant de cas de la tranquillité je t'assure que l'Allemagne a bien son mérite. [...] Pour moi on me gâte un peu ici, et je ne puis m'empêcher d'être touchée du plaisir qu'on a montré à me revoir, le pays où l'on peut être aimé est aussi votre pays. [...] Le jour de ma fête a été ici un véritable jour de fête. La veille le gouverneur m'a donné un bal et avant on a représenté des tableaux de tous les couplets de ma romance *du beau Dunois*, une dame la chantait pendant que la toille étoit levée, c'étoit vraiment une idée charmante et exécutée à merveille. Le lendemain chez moi on a dansé un quadrille charmant, les costumes étoient en villageois et villageoises de mon pays, il y avoit des guirlandes à mon chiffre, et des vases et une jolie corbeille offert au nom de toute la société. Tout cela étoient des surprises qu'on me réservoir [...] Il y avoit longtemps que cette ville n'avoit été si en mouvement, et moi qui en étois la cause, je sentois vivement ce qu'on fesoit pour me plaire ; mais j'éprouvois en même tems cette crainte d'une personne, à qui l'on reproche toujours l'intérêt qu'elle inspire, et qui craint l'éclat, parce que la malveillance est toute prête [...] il y a eu aussi une comédie jouée par ma maison ; mais il a fallu la remettre à huit jours car le jour de la fête avait été cédé aux étrangers, tu vois qu'après notre grande retraite de Montenegro où la grande affaire étoit de monter ou descendre la montagne à âne, je suis arrivée au brillant d'un carnaval ». Elle a repris son « habitude occupée et calme » ; le soir on lit les *Considérations sur la Révolution française* de Mme de Staël : « Cela me met tout à fait au courant de la révolution française que je ne savais qu'imparfaitement et avec la belle réputation qu'on m'a donné de politique, il étoit ridicule de ne pas connoître même l'histoire de son tems ; mais pauvres femmes que nous sommes notre roman particulier a assez occupé notre vie, pour que, passé cela tout nous devint indifférent. Mais les hommes nous veulent autrement ? et bien, apprenons donc ce qui croye nous avoir tant occupé et prouvons que nous sommes dignes d'être à la hauteur, où l'on veut bien nous mettre. Ce que je vois de bien clair dans tout cela c'est qu'il y a eu des malheureux dans tous les tems et que le bonheur est pour ceux qui vivent inconnus, et loin des regards des hommes »... Son fils Louis [le futur Napoléon III] « est bien et les leçons vont sans interruption »...





134

## 134. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A., [Augsbourg] 13 mars 1819 ; 5 pages petit in-4.

500/700

LONGUE LETTRE. « Ma chère Eglé, je m'attendois bien à recevoir un peu plus rarement de tes lettres, [...] vous êtes restée fort longtemps sans m'écrire, je vous le pardonne cependant [...] vous perdez toutes les belles descriptions de notre carnaval. J'attendois de vos lettres pour vous faire ces belles narrations, et à présent c'est déjà si loin que je ne m'en souviens plus. [...] mon frère et ma sœur sont venus passer quelques jours avec moi et m'ont amené leurs deux filles aînées. J'ai été enchanté de ces chères petites. Sans faire tort à nos garçons les petites filles sont cent fois plus gentilles. Je leur avois préparé deux jolies petites robes de bal qu'elles ont portées à celui que j'ai donné et père, mère, tante et cousin, tout le monde étoit fier de leur beauté. Le prince Charles est venu me surprendre au milieu du bal et cette surprise a fait grand plaisir à tout le monde, j'ai fait répété le quadrille des jeunes personnes d'Augsbourg et je t'assure que nous n'avions pas trop l'air d'une ville de province. Je fais les honneurs de cette bonne ville, car ces habitants sont si bien pour moi que je me crois un peu en droit de les protéger, et de les faire valoir, mais pour en revenir à mon bal c'est que le feu a pris dans la salle de danse pendant le souper on l'a éteint et ce petit accident n'a fait qu'augmenter le plaisir du bal. Moi je jouissois en maman, car j'avois mal au pied mais je regrettois bien le grand enfant qui auroit bien fait sa partie avec ses petits cousins. Louis a sauté de son mieux et l'accort étoit si parfait dans les enfants qu'il y a eu beaucoup de larmes répandues en se quittant »... Elle a retrouvé le calme et repris ses occupations habituelles, « mais je me repose des invitations à souper et je veux faire un peu carême pour me faire plaisir »... Elle évoque le souvenir de sa chère Adèle : « les avis de cet ange que nous avons perdu sont venus enfin me faire sentir que le bonheur parfait n'existe pas sur cette terre. Supportons avec résignation les maux qui nous sont envoyés, mais jouissons aussi des consolations que le ciel nous envoie. Si ta famille te tourmente, songe aux amis qui te donnent des preuves de dévouement. Si le monde est sévère pour toi, pense que tu ne le mérites pas, en menant une vie pure, réglée, en élevant bien tes enfants et en supportant ton malheur avec courage. [...] Il est tout simple que ta famille te désire en France. Il est vrai que c'est là, où tes enfants trouveront toujours des amis, des protecteurs, et la marche que l'on suit prouve qu'on finira par y honorer la mémoire de ceux qui ont donné tant de gloire à leur pays et que le malheur des circonstances avoit fait oublier »... Elle veut retarder son voyage à Rome : « Tu dois penser que ce séjour *maritale* ne me convient guère. J'ai toujours peur qu'on ne me garde mon fils cadet. Il n'y auroit donc que pour voir l'aîné que je me déciderois encore à aller de ce côté et comme Louis [le futur Napoléon III] fera sa première communion avant ici je veux encore me reposer une année où je suis ». Elle aimerait qu'Eglé vienne avec Antoinette, « pour occuper un certain jeune homme de ma connaissance »...

Voir la reproduction.







135. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Arenenberg] 13 juillet 1819 ; 1 page in-8.

200/300

... « tu seras contente d'avoir une romance que je viens de faire et qui a assez de succès, tu vois que je deviens foible car tu m'as assez reproché mon avarice pour mes compositions ; enfin je me laisse aller, et crois que je trouverai du plaisir si je puis t'en faire un peu. [...] Je viens de recevoir le portrait de ta tante Campan qui est frappant et qui me fait grand plaisir ». Elle part « après demain pour quelques tems chez mon frère »...

136. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A., [Arenenberg] 8 novembre 1819 ; 3 pages in-8 à bordure gaufrée au Cupidon.

400/500

« Ma chère Eglé, je te vois bien établie à Paris, dans un endroit retiré, suivant l'éducation de tes enfants, jouissant d'être entourée de ta famille, de quelques amis. Que faut-il de plus dans cette vie ? et bien fou qui chercheroit un autre bonheur, aussi tu me pardonneras d'envier ton sort, et rien que ton sort. Il m'est doux d'apprendre par toi que quelques personnes veulent bien se rappeler encore de moi. Tout ce qui me vient de mon pays m'est cher, même le plus foible des souvenirs. Ceux qui me trouvent bonne ne savent pas à quel point je l'ai été, et je ne m'en repentirai jamais ». Elle fait une mise au point au sujet de « mon raccommodement avec mon mari » dont aurait parlé Mme Lacroix : « ma femme de chambre a un grand empire sur ma toilette car tu sais que je m'en occupe peu mais ce n'est pas à elle que je parle de mes projets, ni de rien de ce qui me touche, [...] ceux qui questionnent ces personnes-là courent risque souvent de ne pas savoir toute la vérité ». Elle n'est pas dévote, mais « de grandes injustices, de grands désapointements, m'ont prouvé qu'il devait exister une autre vie où l'on recueille davantage ce que l'on sème. Si cette idée consolante m'a fait du bien en me faisant pardonner plus facilement à tous ceux qui ont tant froissé mon cœur, je dois en remercier la providence et comme la véritable religion n'est qu'amour, je prie cette providence, de fortifier en moi ces douces impressions qui me font aimer vivement mes amis et oublier tout le mal que m'ont fait mes ennemis. [...] je suis loin de cette rigidité que l'on appelle dévotion ». Elle aimerait qu'Eglé vienne la voir dans son isolement : « ce sera un tems de bonheur. Je m'occupe beaucoup. Je viens de finir mon portrait pour toi. [...] Eliza [de Courtin] lit très bien, enfin le tems passe et même assez vite. Les jours où je vois du monde on me montre tant de plaisir de venir chez moi que j'y suis sensible. Le jour de ma fête toute la société est venue faire un salon de Curcius en costumes différents qui représentaient des sujets d'histoire. C'était fort joli, et l'intention est toujours sûre de me toucher. La belle Sophie va revenir bientôt elle est au fond bonne personne et son talent pour la musique est d'une grande ressource »...

137. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Augsbourg ?] 28 janvier 1820 ; 1 page et quart in-8.

400/500

SES ROMANCES. « Tu parois regretter dans notre belle capitale ce beau ciel de l'Italie. Tu dois penser que je dois sentir autrement. Si je suis forcé, comme je le pense, d'aller encore en Italie, ce sont toujours des tourments qui m'y attendent, même dans une autre ville que celle habitée par ma famille, je dois m'attendre à ne pas y être tranquille et je regretterai bien que tu ne sois plus là pour consoler mes petits tourments ». Elle reçoit les joujoux : « Louis est en admiration du jeu de carte et tout le choix est fort de notre goût, sans compter l'intention qui est la mieux sentie. [...] Pour ton rhume, l'air de ma petite campagne seroit excellent. Je veux faire un joli recueil de mes romances et tu auras le premier. Je pense que tu as reçu mon portrait »...

138. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Arenenberg] 30 mai 1820 ; 2 pages in-8.

500/600

INSTALLATION À ARENENBERG ET RÉDACTION DE SES MÉMOIRES.

« Me voilà dans mon petit hermitage au bord de mon lac, je voudrais bien t'y voir, tu ne regretterois pas l'Italie je t'assure car la nature n'est pas si belle que cela ». Elle parle de son ancienne lectrice Louise Cochelet (renvoyée car trop intrigante) dans « son castel » [de Sandegg] : « Nous nous sommes revues comme si de rien n'étoit. Je ne voulois pas non plus me brouiller avec elle ; mais je ne la désirois plus attachée à ma personne et j'ai été bien aise de choisir le moment où elle agissoit tout comme si elle n'étoit plus rien près de moi et dans ma belle position cela l'auroit perdue ce que j'étois loin de vouloir, car je voulois toujours la marier et je crois qu'elle finira par rester fille. Au reste la pauvre fille est bien triste ». Elle évoque ses nouvelles lectrices : « Je suis contente d'Elisa [de Courtin]. Elle a très bonne tenue et tout ce qu'on disoit d'elle est faux. Mlle de Mollenbeck a toujours son beau talent et son originalité ordinaire ; elle t'adore c'est le mot, car chez elle tout est exagéré mais au fond c'est une bonne fille. Je m'amuse à écrire mes souvenirs. C'est pénible de se rappeler de bons moments dans l'enfance et de si tristes dans la jeunesse. Enfin c'est une occupation nécessaire et que je veux faire de suite ici ». Elle évoque son départ d'Augsbourg : « c'étoit un chagrin universel. Ils croyent toujours que je parts et que je ne veux plus revenir. Mon voyage d'Italie pour cet hiver les effrayent et moi encore plus ; mais il faut bien le faire. Je viens d'arrêter un gouverneur [Philippe Le Bas] dont on dit grand bien. Cela m'était bien nécessaire car notre pauvre abbé est trop vieux et je ne veux pas que mon fils soit quitté d'un instant. [...] J'espère que mon mari ne viendra pas gâter tout cela »...

139. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A., [Arenenberg] 22 novembre 1820 ; 4 pages in-8 à bordure gaufrée.

500/700

LONGUE LETTRE SUR SON ANCIENNE LECTRICE LOUISE COCHELET. Elle parle d'abord parlé robes... « Veux-tu connoître ma passion dominante ? C'est ma petite campagne : c'est une véritable jouissance de se trouver seule, sans société qui p laise, d'ouvrir sa fenêtre et de se croire un peu dans le ciel. Il n'y a pas de jour que je ne répète, *ah que c'est beau* et cependant je n'ai qu'une petite chaumière ; mais c'est encore ce qui me convient on doit donc se trouver heureux dans un lieu qui plait, avec contentement de soi, douces occupations, et voilà de ces bonheurs que personne ne peut vous ôter, ni envier peut-être ». La Grande Duchesse [Stéphanie de Bade] « est venue me voir cette année. J'ai été enchantée d'elle, esprit, agrément, solidité, sensibilité, elle réunit tout, il ne lui manquoit qu'un peu de malheur pour être parfaite. Aussi ne lui manque-t-il plus rien. Pour ma voisine de Sandeck [Louise Cochelet] je ne t'en ai jamais parlé parce que je n'aime pas à donner mauvaise opinion de ceux qui ont été si longtemps placés près de moi, mais le fait est qu'au milieu de beaucoup de défauts je croyois à beaucoup d'attachement et de *vérité*, j'ai pu douter de l'un et de l'autre et je conçois qu'un tel caractère ait pu me faire grand tort. Je voyois bien le ridicule de vouloir passer pour mon amie et d'en faire tous les embarras, parce qu'elle ne l'étoit pas, mais on passe les ridicules lorsqu'on ne voit que cela et qu'on reconnoit des qualités. À présent j'ai vu beaucoup de choses, que je garde pour moi, je ne veux pas nuire mais j'ai dû éloigner de moi le plus possible, cependant comme je ne veux pas de brouille







j'ai eu de la peine, on se rapproche tant qu'on peut. [...] j'aurai encore de petits caquets c'est naturel, mais l'essentiel c'est qu'on ne fasse plus partie de ma maison. Quand on se plaindra de moi, de mon ingratitude, d'abandonner après 18 ans des personnes attachées à moi, je répondrai qu'on vienne voir Sandeck dont ma campagne n'aura jamais la prétention d'approcher, et j'espère qu'alors on ne me jugera plus si sévèrement ; mais pour être mon amie il faut avant tout avoir de l'élévation et de la noblesse, quant à être protégée par moi je le ferai toujours avec plaisir tant que je pourrai ». Sa santé est bonne : « je ne suis ni engraisée ni maigre ». Elle évoque un projet de mariage de Clémence Gamot (nièce d'Églé, fille de sa sœur Antoinette), « mais les hommes aiment le célibat, au reste son éloge court encore parmi de bons jeunes gens ; mais le millionnaire que j'avais annoncé veut rester garçon ». Elle parle de sa chienne Amine, malade de la gale. Puis elle cite longuement (sans mentionner le nom) un passage d'une lettre de Charles de Flahaut parlant de sa fille et de l'être qui aurait dû lui « montrer la source du vrai bonheur »... Elle en a été « touchée aux larmes »...

140. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A., Bade 13 juillet 1821 ; 2 pages in-8.

400/500

CURE À BADEN AVEC MADAME CAMPAN. Elle remercie pour les bonbons, « arrivés fort à propos pour me faire prendre une mauvaise drogue qui m'étoit ordonnée, et les lithographies sont charmantes, tous ces petits souvenirs m'ont fait grand plaisir, et tu dois penser de celui que j'ai eu à les recevoir de la main de celle qui les a apportés [Mme Campan]. Je trouverai ma vie très agréable si tous les ans je puis avoir une pareille visite, et tu sais combien la tienne me rendra heureuse. Ces eaux sont bonnes ; ta tante s'en trouve très bien, moi aussi ; mais je ne voudrais pas les prendre trop longtemps, elles sont fondantes et finiroient par affaiblir. Mais c'est le séjour de ma petite campagne qui est excellent. L'année prochaine, je serai riche en chambre et tes garçons ne me gêneront nullement. Je ferai un dortoir, entre amis on s'arrange toujours et si Antoinette veut venir aussi nous tiendrons tous dans mon Ermitage. Il sera charmant, la vue est magnifique, et je m'y trouverai bien heureuse avec vous. Nous prenons ici les eaux le matin, nous nous promenons quand il ne pleut pas, et le soir nous faisons la conversation entre nous, car il n'y a pas un chat à voir. [...] je compte aussi prendre quelques bains froids dans mon lac en retournant, et je crois que cela vaut mieux pour fortifier que les eaux chaudes. Ces deux remèdes l'un après l'autre peuvent être bons, surtout pour Antoinette qui en a tant besoin. Tu vois que je te fais un cours de médecine. Tes chers enfants travaillent beaucoup à ce qu'on dit, mon petit Louis en fait autant, il va venir me rejoindre au mois d'août. C'est surtout pour nos enfants que les bains du lac seront excellents car il ne faut pas les rendre savant au dépend de leur santé »...

141. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « H. », Crémone 8 octobre [1821], à « la princesse de la Moskowa » à Paris ; 1 page et demie petit in-4, adresse avec cachets postaux.

300/400

Elle écrit d'une auberge à propos « de la dame que tu dois m'envoyer, j'ai peur qu'elle ne soit pas forte sur le piano et on m'en parle d'une qui réunit encore mieux que toutes les autres tout ce que je puis désirer c'est une demoiselle de Lostange agréable ni jolie ni laide et forte comme un maître chantant bien ». Elle a été affligée de quitter sa lectrice Élisabeth de Courtin « après tant de temps, je m'en étois chargée malgré son caractère et sa volonté je me ferois l'effet de l'abandonner au hasard du sort, d'autant plus que j'ai vu au dernier moment qu'elle n'avoit rien d'arrêté et qu'elle croyoit peut-être que cela s'arrangerait et qu'elle resteroit. Au reste elle a beaucoup pleuré et moi j'en ai été aussi excessivement affligée. J'aurois résolu la donner à un mari et j'aurois été satisfaite »...

142. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A., [Arenenberg] 11 mai et 19 juillet 1822 ; 1 page et 1 page et demie in-8.

400/500

11 mai. « Tu sais que je me suis engagée, si nous avions le malheur de perdre Antoinette [Gamot, sœur aînée d'Églé], de servir de mère à ses enfants. Alors je ne pourrais plus avoir Angélique. Elle a tant tardé à se décider qu'on peut lui faire un autre engagement [...] elle peut venir près de moi tout de suite ou menée par toi, et je la garde jusqu'à son mariage. Mais si les enfants d'Antoinette devoient venir près de moi ne pourrais-tu pas reprendre Angélique »...

19 juillet, au sujet d'Antoinette : « si sa maladie n'étoit que morale, un voyage lui auroit peut-être fait grand bien je pense qu'il ne faut plus la porter pour monter l'escalier voilà le seul inconvénient chez moi car mon escalier est encore très petit. Fais lui donc mettre sur l'estomac une emplâtre qui ne cause en dehors qu'une petite irritation et force à manger », dont Mme de Souza a la recette. « Pourquoi ne viendrais-tu pas avec tous les enfants passer seulement les vacances, les distractions d'ici ne sont pas très grandes, le voyage ne peut pas être très cher. [...] On ne fait pas de toilette, tous les jours en toile ou en percale et pour des extraordinaires apporte une robe de taffetas voilà tout ce qu'il faut »...

143. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « H », [Arenenberg] 27 octobre 1822 ; 2 pages et demie in-8.

300/400

Après le départ d'Églé et de ses enfants, elle a repris sa vie solitaire... « Je ne puis me plaindre cette année j'ai revu de mes anciens amis et mon ambition ne va pas au-delà. Je ne demande plus à la France que cette jouissance. Je vais planter bientôt ma cour, j'ai fait un percé près de la tour et cela fait un effet admirable, voilà les plaisirs des champs [...] je suis si peu difficile que j'ai beaucoup à apprendre pour tenir ma maison, mais j'aime que cela soit bien. Si je n'exige pas trop c'est parce que j'ai autour de moi plus de maîtres que de domestiques et qu'ayant beaucoup de choses à faire je les laisse un peu jouir de leur liberté dans les moments où l'on peut s'en passer, l'inconvénient du cuisinier que tu me proposes c'est qu'il est marié, au reste je vais voir si avec un peu plus de sévérité le mien sera meilleur ». Quant à son homme d'affaires Devaux, elle ne veut « qu'un homme calme qui ne se mêle nullement de politique »... Elle craignait « d'après les journaux d'être bientôt en deuil de ma belle-mère [Letizia] ; mais je n'ai reçu aucune nouvelle, ce qui me prouve que la nouvelle est fautive ». Elle charge Églé de diverses commissions à expédier par « la diligence de Basle », et attend cette caisse « avec impatience car il commence à faire froid et les chapeaux d'été sont bien légers »...

144. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « H. », 17 février et 19 juin 1823 ; 3/4 page et 1 page et demie in-8 (lég. effrang.).

500/700

17 février. Elle s'inquiète pour Églé en apprenant « que le receveur de Paris venoit de faire banqueroute. J'espère encore que c'est une fautive nouvelle mais sans cela est-ce que tu aurois encore là ta pauvre petite fortune. Mes avis étoient bien que les rentes d'Etat vallent





mieux que tous ces placements chez des particuliers. [...] Si tu n'as pas commandé mon piano j'y renonce pour cette année ».

[Arenenberg] 19 juin. Elle évoque le sort des enfants d'Églé et du maréchal Ney : « Je conçois que ce soit affligeant qu'on ne puisse espérer les placer dans leur patrie c'est là le bonheur. Moi-même n'avois-je pas tout fait pour conserver aux miens ce bien précieux ; mais la méchanceté, le sort en a décidé autrement ; il n'y faut plus penser. Les tiens portent un nom qui les fera repousser du gouvernement, tu le penses et tu désires les envoyer ailleurs ! réfléchis bien à ce que tu vas faire, rien ne se passe dans le monde comme on le désire ». Églé pense à la Suède, mais Hortense lui expose longuement les servitudes d'une carrière militaire au service de l'étranger : « mais quel est le souverain qui donnera une place chez lui, qui en frustrera ses propres sujets, pour *faire apprendre l'état militaire à un étranger*. Voici ce que tu veux pour tes enfants et ceci est inadmissible. [...] Si tes enfants ne veulent qu'apprendre le métier de militaire, il est dit-on peu difficile et fort ennuyeux en tems de paix, surtout loin des siens, s'ils veulent entrer au service d'une puissance. [...] Si par hasard la Suède étoit en guerre, c'est différent, on va avec l'autorisation de son gouvernement faire une campagne et l'on revient après ; mais je te le répète pour prendre du service dans un pays, il faut malheureusement renoncer au sien et se faire sujet d'un nouveau roi ce qui est bien triste »... Elle continue ses « arrangements champêtres [...] Notre solitude est complète. J'attends cependant bientôt mes enfants. Mon mari veut décidément voir son fils cette année et je partirai cet automne pour ramener l'un et conduire l'autre en Italie. Je ne crains plus les tourments de raccomodement, il me semble que tout a prouvé qu'il falloit y renoncer. Ma voisine de Sandegg [Louise Cochelet] est de retour tu sais que je ne fais pas grand cas du voisinage. J'aime avant tout ma tranquillité et les caquets et les gens remuants me fatiguent »...

145. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. 2 L.A.S. « H. », septembre-octobre 1823 ; 1 page et 2 pages et demie in-8.

600/700

11 septembre. « Je n'ai pas perdu dans les faillites mais j'ai toujours besoin de beaucoup d'ordres car on m'a fait vendre mes rentes et racheter bien cher, ce qui est une perte réelle. Aussi sans mon voyage je prolongerois beaucoup mon séjour à ma campagne où je dépense très peu ». Elle conseille « de placer sur les gouvernements et jamais chez les particuliers ». Elle fait avec sa cousine « un charmant voyage à cheval à pied en bateau, j'étois un peu fatiguée comme la plus faible de la troupe mais au total je suis bien »...

Augsbourg 16 octobre. Elle n'a pas eu le temps d'écrire : « J'avois chez moi ma cousine [Stéphanie] nous ne nous quittons pas, Thomas, nous dessinons pour profiter de ses conseils, mon fils aîné dont je fais l'éducation morale, et quand je bavarde je ne puis pas écrire. Ensuite mon frère, ma sœur arrivent un jour chez moi, un jour chez eux nous passons la journée »... Elle prépare son grand voyage à Rome : « J'amène un chambellan du roi de Bavière qu'il m'a donné pour m'accompagner c'est le baron de Madrousse [...] la figure n'est pas belle ; mais cela me convient assez. Quoique je ne sois plus jeune il faut encore penser à ceux qui veulent bien ne pas me trouver encore trop vieille ». Elle a peur des dépenses du voyage, « car n'ayant pu vendre encore mon collier mes finances ne sont réellement pas brillantes ». Elle parle de son fils Napoléon-Louis (1804-1831) : « Je suis toujours bien contente de mon cher enfant. Je le ramène à son père, et de le voir plus longtemps me consolera des petites tracasseries auxquelles je dois m'attendre. Car tu sais bien qu'il est certaine famille [Bonaparte] au milieu de laquelle je vais me trouver et avec laquelle il est difficile de bien vivre. C'est pourquoi je ne suis pas aussi enthousiasmée que toi par ce beau voyage d'Italie. Le beau pays est où l'on se trouve bien tranquille et entourée de ceux qu'on aime. J'ai été bien heureuse cette automne : mon frère, ma sœur, mes enfants, la Grande Duchesse enfin ce qui reste de ma propre famille et qui en vaut bien une autre nous avons passés un tems bien agréable et bien doux. C'est ce qui rend si désirable le sol de la patrie on naît ensemble, on doit vivre et mourir ensemble ; mais le ciel a voulu que nous fussions tous jettés sur des terres étrangères, éparpillés pour toujours. Enfin le malheur nous rassemble un peu et quoique ce ne soit plus dans cette belle France au moins ne faut-il plus tant se plaindre puisque la destinée permet qu'on se retrouve encore. [...] Toute la bonne ville d'Augsbourg veut bien pleurer mon départ je ne puis qu'être très reconnaissante des regrets qu'on me montre »...

146. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Rome] 25-27 décembre 1823 ; 3 pages in-8.

500/700

SÉJOUR À ROME AVEC LA FAMILLE BONAPARTE ET SON MARI. Elle évoque d'abord le sort des fils d'Églé, la conseillant dans ses démarches, et protestant de son dévouement à faire ses « commissions avec le zèle de l'amitié ». Elle est très occupée à « voir toutes les curiosités de Rome ensuite les visites de famille ma belle-mère [Letizia] qui est toujours bien foible et qui est parfaite pour moi. Je suis toute surprise, on ne me tourmente pas comme je le craignois au contraire chacun se ressent du triste caractère de mon mari. Chacun a l'air de me rendre justice car c'est à moi qu'on vient se plaindre. Aussi loin de me parler de raccomodement on me dit, il est impossible de vivre avec lui. Tu vois que mon voyage sera plus calme que je ne l'espérois, aussi j'espère que ma santé s'en ressentira [...] Il pleut quelques jours ici mais ensuite le tems est admirable pour la saison. La profusion d'antiques que je vois est incalculable tout est colonne de marbre ici et quand je transporte dans mon imagination un endroit qu'on pourroit orner avec goût et qui seroit délicieux à habiter c'est toujours mon plan d'une petite maison dans cette belle rue du Fbg St Honoré de ma patrie. Tu sais qu'au lieu de palais c'étoit toujours mon ambition que d'avoir là un petit hotel. Tu vois que même dans la belle ville de Rome je pense encore à ce cher Paris. Mais puisque le sort n'a pas voulu que je vive et que je meure là je chasse toujours ces idées comme de mauvaises pensées. Ce qui me manque ici dans la ville, c'est le soleil, on ne bâtit les maisons que pour s'en garantir. Et moi j'ai une sorte d'adoration pour ses doux rayons, j'attends le printemps ». Elle va quelquefois chez la Princesse Pauline Borghese (qui mourra le 9 juin 1825) : « elle n'est plus reconnaissable, et se récrie continuellement sur ma graisse et ma fraîcheur. Elle veut savoir mon remède. C'est le calme, la vie sans peine et sans bonheur. Se feroit-elle à mon régime ? Je ne le crois pas ? et je serois bien malheureuse de suivre le sien. Le fait est, qu'elle est mourante et qu'elle veut encore jouir du monde, des concerts, des fêtes, des toilettes, voilà toute son occupation. Elle me dit d'un air douloureux : je n'ai plus d'adorateurs c'est fini je ne fais plus de toilette. Je la crois sur parole pour le premier article mais le second je n'ai pas encore porté un chiffon qu'il faut le lendemain qu'elle en ait un pareil. La toque blanche que tu m'as envoyée, le chapeau rose, tout cela est déjà copié, et je suis enchantée de lui procurer cette petite distraction. Sa pauvre mère [Letizia] est peu heureuse par ses enfants, croirois-tu que c'est à moi qu'elle conte ses peines, moi qu'on regardoit comme une étrangère. Il est vrai que les tems sont changés et qu'on est touché du plus petit soin. Je les prodigue comme tu le penses bien et cela ne me coûte pas. Il m'est doux de rendre le bien pour le mal, et d'ailleurs une vieille femme en proie à la douleur intéresse si vivement, qui ne seroit pas heureux de la distraire un instant »...





147. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense », Rome 8 avril 1824 ; 2 pages et demie petit in-8 (deuil).

600/800

MORT DE SON FRÈRE EUGÈNE (à Munich le 21 février). « Chère Eglé, encore un affreux malheur ! Et il faut le supporter avec résignation. Que mon cœur est déchiré ! Hélas, j'ai tout perdu ! Et sans mes enfants je crois que je dirois, c'est trop longtemps vivre, pour voir mourir tout ce qu'on aime et avant la vieillesse se trouver dans un isolement complet, ce coup a été bien rude, et j'étois si loin de lui, que je n'ai pu le soigner, quand moi seule j'aurais deviné sa maladie ! Ah ma chère Eglé, que de douleur dans la vie. Cependant j'ai du courage, je me répète que la volonté de Dieu soit faite il m'a mise à de terribles épreuves. Je m'y sou mets mais quand je pense que je ne reverrai plus l'ami de mon enfance, ce frère si tendre et si parfait, mon cœur se serre, et si je pouvois pleurer, alors je serois peut-être soulagée. Ma santé est bonne, ne sois pas inquiète de moi, ma tête seulement me fait quelquefois souffrir, mais c'est une ancienne habitude. Ici je trouve les seuls moyens de distraire de la douleur. Il y a des églises toujours ouvertes, où les malheureux vont, il y règne un grand recueillement, cela s'appelle les prières des 40 heures. C'est là où je vais souvent, on ne se voit entourée que de ceux qui souffrent et qui espèrent une meilleure vie, cela fait du bien, le seul bien qu'on puisse attendre, celui d'élever son âme au-dessus de ses propres souffrances. Ensuite je pense à mes enfants : je ne veux pas trop attrister leur jeunesse et je prends beaucoup sur moi ». Elle repartira en mai, et ira voir sa « pauvre sœur [Auguste, la veuve d'Eugène], si je n'y allais pas à présent, je n'aurais peut-être pas la force d'y retourner jamais car c'est là où j'aurai la conviction de mon malheur. Je reviendrai ensuite dans ce pays, toujours comme voyage. Mon fils aîné est dans un âge où mes conseils et ma tendresse doivent lui être nécessaire, je ne m'en éloigne ici donc jamais si longtemps »...

148. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Arenenberg] 1<sup>er</sup> août 1824 ; 2 pages et demie in-8.

400/500

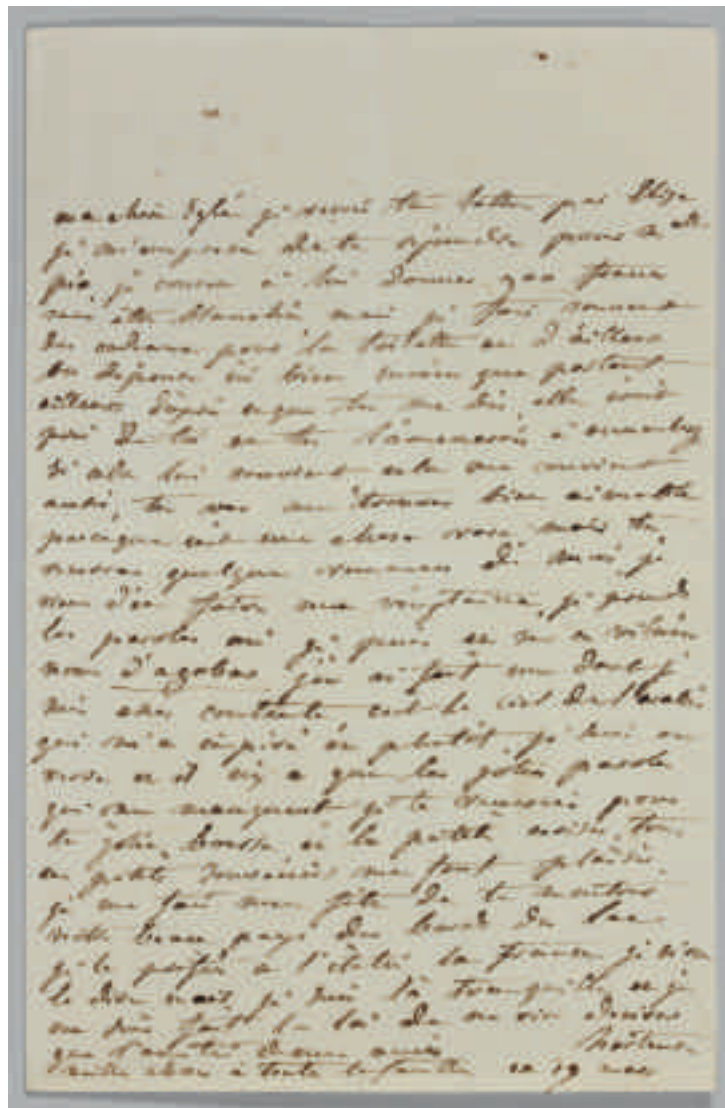
Il ne faut pas s'inquiéter de ses « embarras de fortune [...] j'ai si peu connu la valeur de l'argent que par habitude j'en ai toujours donné trop, et je dirai que par habitude aussi on ne cesse jamais de m'en demander. Enfin pour ne pas toujours manger sur le fond et payer des frais extraordinaires, tels que mon voyage et le mausolée de ma mère, il faut que je reste à la campagne, [...] dans un an ou 18 mois comme je mets enfin ma galerie en loterie, tout sera dans l'ordre ». Elle ne craint pas l'hiver avec des poêles : « quelques mois sont bientôt passés. Louis n'est pas dérangé ni son gouverneur ce qui est essentiel. Nous sommes comme au collège, toutes les heures sont employées »... Elle espère que son homme d'affaires Devaux va en finir avec Ouvrard et « cette affaire qui est réellement désagréable depuis que j'ai quitté la France. Conçoit-on que ce millionnaire ne veuille pas me payer la terre qu'il m'a achetée. Aussi je vais envoyer quelqu'un pour lui faire un procès malgré les temporisations de Mr Devaux »... Elle parle des enfants d'Eglé, et espère ne pas recevoir une visite : « je n'aime pas les fats et il m'est revenu quelque chose qui prouveroit qu'il en est dans ce monde, tant que les ennemis ont parlé j'y ai fait peu d'attention ; mais j'aime assez à découvrir les caractères et s'il y a de la médiocrité je me détourne. L'esprit dans un salon me plait comme à tout le monde, cela fait du bruit et distrait ; dans les temps de douleur on n'a besoin que de ses amis et ne l'est pas qui veut [...] Je ne tiens qu'à l'amitié, à l'estime de mes vieux amis et j'espère l'avoir. J'ai perdu le plus ancien, le plus nécessaire, je ne saurai plus à qui confier mes moindres pensées, et pourtant il faut se résigner à cet isolement complet ». Elle espère voir bientôt la Grande Duchesse (Stéphanie de Bade) : « Son caractère s'est bien formé, nous nous entendons très bien et quoiqu'éloignées souvent, au moins on se retrouve ». Elle voudrait « faire faire la vie de mon frère, ce sera une grande occupation, et c'est celui qui devait s'en charger qui ne me convient plus beaucoup, à cause des prétentions dont je t'ai parlé, mais dans ce pays-ci les talents sont rares et le mien ne suffiroit pas ».

149. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense », [Arenenberg] 15 janvier 1825 ; 3 pages in-8.

500/700

AU SUJET D'UN LIBELLE : « j'ai toujours tenu à connaître tout ce qui étoit contre moi, et je suis habituée à me mettre au-dessus de ces injures et de ces indignités. Jeune je suis entrée dans le monde le cœur rempli de l'amour de mes semblables. Déjà le sort m'avoit placée dans la position de leur être utile. J'en fesois un devoir, tandis que c'étoit un besoin. J'attendois en retour de l'affection, de la justice. La première fois que je me suis aperçue que je m'étois trompée, quel désappointement ! Je me souviens encore m'être écriée avec douleur, à la vue de la première méchanceté écrite sur moi : *Ah je veux quitter ce vilain monde, je veux me faire ermite*. Hélas il a bien fallu depuis m'y accoutumer. Je me suis dit, les rangs élevés inspirent la jalousie, on vous en veut d'avoir besoin de vous, et l'on vous frappe encore plus fort, quand on vous a ôté les moyens d'être utile. Au contraire, accabler votre malheur est peut-être une source de fortune, on en use sans restriction, c'est dans la nature des choses humaines, il faut donc se résigner. [...] Je me souviens encore de ta pauvre tante [Mme Campan] venant me voir dans un de mes moments de découragement quoiqu'assis sur un trône. Ne vous laissez pas mourir me disait-elle. Vivez, vous avez besoin de vivre pour qu'on vous connaisse et qu'on vous rende justice. [...] Pauvre et excellente femme, elle ne se doutoit pas que je n'étois encore qu'au début des calomnies. Au reste plus elles sont monstrueuses et plus on s'élève au-dessus d'elles. Les morts seuls ont le droit d'attendre des défenseurs de ceux qui vivent. Ainsi ma mère [Joséphine] en trouvera puisque depuis quelque temps elle est devenue aussi le but de la méchanceté. Ceci m'a touchée je l'avoue, et ce ne sont pas les libelles mais celui qui a été leur source : *le mémorial* de Mr de Las Cases. Je n'ai pu encore deviner la raison de tant de faussetés sur ma mère et elles m'ont révoltée ». Elle réagit à un ouvrage sur Madame Campan [*Journal anecdotique de Madame Campan, ou Conversation recueillies dans ses entretiens*, 1825] : « Comment veut-on rendre une conversation ? Il faudroit se faire tachygraphe, et encore le ton, la physionomie donnent aux paroles souvent une expression différente. Les faits même se dénaturent par un mot. Aussi celui qui écrit donne-t-il du sien et c'est lui qu'il faut juger plutôt que celle qu'il veut représenter. Mais il ne faut pas confondre avec l'ouvrage les lettres qui sont à la fin. Elles sont charmantes. Je n'ai qu'un regret c'est qu'il n'y en ait pas davantage. [...] On critique tout mais on se classe parmi les personnes célèbres. Par cette morale si bien exprimée, cette raison si soutenue, ce cœur si tendre, toutes les mères voudroient donner de tels conseils à leur fils et si j'étois de sa famille j'aurais réuni tout ce que j'aurais pu trouver de conseils à ses élèves pour les faire connaître. Ce qui peut être utile aux autres ne peut jamais être blâmable et tant pis pour celui qui blâme ». Elle a reçu des nouvelles de Suède : « Tes enfants y ont beaucoup de succès la reine m'écrit même d'Alois tourne la tête de toutes les belles dames de la cour. Je suis heureuse de penser pour toi qu'ils sont dans une position qui leur convient »... Elle fera bien attention à ne pas mettre « le feu dans notre petit château de bois [...] Je n'habite pas ma chambre en mousseline à cause de la cheminée, ce seroit trop froid. J'ai pris celle en face, enfin je t'assure que nous sommes bien. J'étois bien autrement mal les deux hivers qui ont suivi mon départ de la France. À présent je suis chez moi, tout m'y intéresse, le pays est même beau avec la neige, mon fils travaille, est content, je n'en veux pas davantage »...





150

150. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. 2 L.A.S. « Hortense », [Arenenberg] mars-mai 1825 ; 1 page et 1 page et demie in-8. 500/600

19 mars. Pour Mlle Pia, elle consent « à lui donner 900 francs sans être blanchie, mais je fais souvent des cadeaux pour la toilette et d'ailleurs on dépense ici bien moins que partout ailleurs ». Elle lui propose de l'amener à Arenenberg. Puis elle parle de ses romances : « tu recevras quelques romances de moi. Je viens d'en faire une vingtaine. Je prends les paroles où je puis et sur ce vilain nom d'Agobar j'en ai fait une dont je suis assez contente, c'est le ciel de l'Arabie qui m'a inspiré ou plutôt, je suis en verve et il n'y a que les jolies paroles qui me manquent. Je te remercie pour ta jolie bourse et les petites cerises. Tous ces petits souvenirs me font plaisir. Je me fais une fête de te montrer notre beau pays des bords du lac, je le préfère à l'Italie, la France je n'ose le dire, mais je suis là tranquille et je me suis fait la loi de ne rien désirer que l'amitié de mes amis »...

21 mai. Elle espère avoir Églé cette année, et compte « aller passer le mois de juin aux eaux. J'en ai besoin. Quoique ma maladie soit entièrement passée, ce retour de froid m'a fait tant tousser qu'il a fallu encore me soigner mais aujourd'hui il fait le plus beau tems du monde et je jouis de mon jardin de mes fleurs et du bon air que je respire comme si je renaissais un peu à la vie ». Elle évoque la visite d'un « aimable compatriote. Ses talents, ses agréments nous ont été d'une aimable distraction »...

Voir la reproduction.

151. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. 2 L.A.S. « H. » et « Hortense », [Arenenberg] 29 août et 5 octobre 1825 ; 2 pages et quart, et 2 pages et demie in-8. 500/600

29 août. Elle a arrangé avec plaisir le petit appartement pour la venue d'Églé, qu'elle aura plaisir à voir : « Parmi les visites que j'ai eues il est une Églé qui a été charmante de tendresse pour moi. J'en ai été fort touchée. Les vieilles amies se retrouvent et l'on ne se trouve plus si seule dans cette vie ; mais elles sont rares et je t'assure que je ne regrette de la patrie que les amies, car à mon âge on n'en refait plus ». Elle évoque la visite du monsieur « un peu fat », et se méfie des caquets, qui la laissent invulnérable. « Tu trouveras ma petite campagne un peu moins laide que quand tu y es venue quoiqu'elle ne soit point encore arrivée au confortable. Je vais doucement à cause de ma fortune et d'ailleurs le soleil et la vue fait tout le charme de mon Ermitage. Il y a quelques jours que le Roi et la reine de Wurtemberg sont venus déjeuner chez moi. Il faisait superbe et Arenenberg a eu le plus grand succès, la reine m'a dit qu'elle s'était bien amusée à Paris et je le conçois, elle m'a plu beaucoup elle paroît bien bonne et bien douce »...







5 octobre. Elle regrette bien de ne pas Églé cette année : « tu sais bien que je te regarde toujours comme une de mes plus anciennes et meilleures amies. Et rien ne m'aurait fait plus de plaisir que de te posséder ici ; à présent j'y suis complètement seule et je vais me disposer à mon grand voyage. Je passerai par Munich pour voir ma sœur et le roi et la reine qui ont été si tendres pour moi à Baden ; mais je suis comme une machine usée, ou comme un corps ulcéré. Je m'engourdis en place, et si je me remue je sens rouvrir toutes mes blessures. Aussi j'allonge le tems pour me mettre en route et peut-être le mauvais tems seul me chassera d'Arenenberg. Ce n'est pas que j'y aye beaucoup de plaisir car tu connois mon entourage. Sans Angélique avec laquelle je m'occupe, je n'ai qu'une belle figure fière de ses avantages, ennuyée, dédaigneuse, sans soins, sans égards pour moi, et à laquelle je ne souhaite pour le peu de douceur qu'elle me procure que de trouver un bon mari et de la rendre un peu plus heureuse que celle qu'elle devoit regarder ». Elle a envoyé à Églé son « livre de romances. Je n'ai pas mis le portrait, il étoit trop laid ». M. de Brack aurait acheté Eugensberg : « Si c'est une spéculation il peut faire comme à Paris bâtir des chalets. Et j'espère que tu en prendrais un, car cela ne seroit sans doute pas cher et le pays te plairait, j'espère. Pour moi je me croirois un peu dans ma patrie que de t'avoir, ainsi que quelques compatriotes, pour voisins, entourée un peu par l'amitié »... Elle se réjouit du succès du livre de Mme Campan : « il n'y a pas de doute qu'après votre mort on vous rend toujours justice. Je le disois souvent à ta pauvre tante à son dernier voyage, pour la consoler du peu de justice qu'on lui rendoit, et je lui disois aussi en riant que je prenois ce précepte là pour moi tout en le lui donnant. Car j'en avois tout autant besoin qu'elle, de penser que la tombe est le refuge d'une vie pure et que les passions s'étant arrêtées, enfin, la vérité seule tôt ou tard se fait connaître ». Elle évoque enfin le projet de mariage de sa nièce Eugénie avec le prince de Hohenzollern Echingen...

152. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense », [Rome] 22 février [1826 ?] ; 1 page in-8.

400/500

MALADIE DU FUTUR NAPOLEON III. « Depuis le 6 de ce mois de février, je n'ai ni dormi ni mangé et j'ai eu les plus vives inquiétudes pour mon fils Louis qui a eu une fièvre inflammatoire. Heureusement il est tout à fait bien. Il se lève et mange d'un très bon appétit. Son père et son frère sont arrivés de Florence en toute hâte et l'ont trouvé hors de danger. Tu dois juger de mes tourments. Je ne puis encore retrouver le sommeil et je suis maigri autant que le malade ; mais grâce à Dieu je suis trop heureuse d'avoir échappé à un si grand malheur pour me plaindre, et encore quelques jours et tout ira bien. [...] Je vois le carnaval de ma fenêtre et je n'ai pas le courage d'y prendre part ».

153. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense », Rome 15 mai 1826 ; 2 pages et demie in-8.

500/700

PROJET DE MARIAGE DE SON FILS AÎNÉ. Elle n'a été « obligée de garder mon lit que deux fois depuis que je suis à Rome pour cette crise de nerfs, et l'hiver dernier à Arenenberg malgré ma maladie qui étoit assez sérieuse j'ai eu au moins 12 crises. Tu vois l'avantage du bon climat. Cependant je ne compte pas rester ici l'été, j'espère bien que nous nous verrons et que tes fils viendront te rejoindre chez moi comme c'est convenu. Les eaux de Bade en Suisse sont je crois supérieures à celles de Bade près de Strasbourg. Ces dernières ressemblent un peu à celles de Plombières. Il y a du souffre dans les autres, ainsi tu peux choisir. Les unes ensuite sont amusantes, les autres ennuyeuses voilà encore un choix ». Elle sait que les fils Ney sont « toujours très bien vus » en Suède. La vie de Rome lui plaît, elle y voit « beaucoup d'aimables compatriotes [...] rien ne vaut ce bon bavardage de la patrie, et à celles qui me disoient, est-ce que vous ne pourriez pas revenir en France, tout le monde vous rend justice à présent, je répondois : mes désirs ne vont même pas si loin, que mes amis, que mes compatriotes viennent me voir sans que cela leur nuise, voilà toute mon ambition ». Elle évoque Mme Bony de Castellane, gaie et spirituelle, et sa belle-mère : « Ils ont été charmants pour moi. Nous avons chanté de mes romances avec la jeune qui sans beaucoup de voix, y met de l'accent et de l'âme »... Puis elle évoque le projet de mariage de son fils aîné Napoléon-Louis avec sa cousine Charlotte (fille de Joseph Bonaparte, le mariage sera célébré le 23 juillet 1826) : « ma nièce est enfin partie avec sa mère pour Florence. Elle verra mon fils, ils s'expliqueront, ils se raccomoderont peut-être. Pour moi j'ai fait toutes mes représentations, elle a de grandes qualités ; mais je doute, puisqu'elle n'est pas indulgente, qu'elle puisse bien s'entendre avec un très jeune homme et je redoute du malheur pour leur avenir. Voilà pourquoi j'ai dit rompez plutôt que de vous unir si vos caractères ne s'accordent pas bien. Nous verrons ce qu'ils feront »...

154. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense », Arenenberg 23 juillet 1826 ; 2 pages in-8.

300/400

Elle a été très fatiguée de son grand voyage de retour, dont elle a du mal à se remettre : « moi qui chantais tous les soirs à Rome je n'ai plus la force de retrouver un son. J'espère que cela va revenir. Je compte sur toi comme tu me l'as annoncé et tes garçons ne peuvent me gêner car tu sais que je les mets comme des capucins en petites cellules. Je suis absolument seule depuis mon arrivée ici. La grande duchesse [Stéphanie de Bade] viendra sans doute le mois prochain, mais ne pense pas aux toilettes. Nous sommes les plus simples du monde. [...] J'aurai bien du plaisir à te revoir, [...] nous vieillissons, c'est triste que ce soit toujours loin des siens, car les années comptent double et elles passent plus lentement. Ma nièce qui vient d'épouser le prince de Hohenzollern doit venir habiter Eugensberg, je l'aime beaucoup et ce sera un doux voisinage pour moi, comme elle vient de se marier nous ne l'aurons que peu de jours son beau-père ne la laissera pas s'absenter longtemps »...

155. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense », Varèse 11 novembre 1826 ; 3 pages in-8.

500/600

TRAVERSÉE DES ALPES. « On a beau avoir de la prudence, il est impossible de ne pas courir des dangers, quand on passe les montagnes de neige dans ce tems ci ; mais malgré les aventures, car ma destinée y est consacrée, je suis arrivée hier ici très heureusement puisqu'hors la fatigue, nous sommes tous en vie. Figure toi le voyage le plus périlleux, toujours la nuit nous surprenant dans les montagnes, puisqu'à 5 heures il ne fait plus jour. Malgré huit chevaux à mes voitures, elles sont si lourdes, qu'elles arrivent toujours trop tard. Plus nous avançons, plus les dangers augmentent, la neige devient si épaisse qu'il faut démonter les voiture, et soutenues par quatre hommes, elles versent encore, il faut enfin les abandonner, se mettre dans de petits traîneaux faits comme des cercueils, la montagne devient rapide, la route n'est plus tracée, deux hommes avec des pelles la font devant nous, une tourmente affreuse survient, on voit à peine à se conduire tant la neige tombe avec force, nous avons l'air d'un convoi qu'on conduit en terre, et pourtant c'est vers le ciel





que nous nous avançons. Au sommet du mont le vent devient furieux, les uns perdant courage veulent rester sous un mauvais abri. Je dois répondre de la vie de chacun, il faut prendre un parti, je demande s'il n'y a pas un danger réel, on me dit que non, et qu'il y en aurait en restant, puisque la nuit va arriver, je me décide donc à braver toutes les tempêtes. Je n'avois eu à redouter jusqu'alors que les orages causés par les passions des hommes, je les avois cru les plus terribles, celles du ciel le sont aussi, le vent, le froid, la neige, les tourbillons, tout nous environne, le traîneau de Mlle de Courtin verse dans la neige, le cheval qui traîne le mien s'effraye un instant et s'emporte. Mon fils, qui grâce à Dieu, n'étoit pas tout de bon enseveli s'élance de son cercueil, me reçoit dans ses bras. Nous résistons à la tempête qui fait mille efforts pour nous enlever, la victoire nous reste, et le vent pour trophée se contente de la casquette de Mr Le Bas. La nuit est arrivée, et toujours de la neige et toujours du vent, et toujours des précipices, la décente semble sans fin, mon cher enfant ne me quitte plus, il soutient mon traîneau. Enfin nous touchons la terre et nous la saluons avec joie, comme le marin, après une navigation orageuse, salut le port qui devient son refuge. Voici un récit fidèle de nos dangers »...

156. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « H. », [Rome] 15 et 23 février 1827 ; 2 et 3 pages in-8. 500/700

Elle a été malade, et « voilà le carnaval, c'est le tems des folies de Rome. J'en profiterai peu, pourtant j'irai voir les masques, car j'ai l'enfantillage de les aimer beaucoup et d'ici à quelques jours mes forces seront j'espère revenues ». Elle évoque le possible remplacement d'Élisa de Courtin, et veut une musicienne : « il faut pour moi savoir tout déchiffrer à livre ouvert et puis ici tu sais qu'on tient un peu à la naissance » ; elle cite plusieurs candidates, dont la dernière fille de Sophie Gay... Elle dément les rumeurs d'un mariage d'une de ses nièces : « elle est bien jeune et ma belle-sœur ne s'engage jamais d'avance »...

Elle parle encore d'Élisa de Courtin qui « devient tous les jours plus ridicule et plus insupportable que jamais. Elle me rend la vie malheureuse, elle espère le mariage, et je l'espère aussi. Mais de toutes façons je lui donnerai encore sa pension mais elle ne peut plus rester avec moi. [...] dernièrement que j'allais au bal chez mon beau-frère, elle n'avoit pas fait faire sa robe exprès et sur mon insistance pour y venir elle m'arrive avec un chapeau noir et une robe montante de gros de Naples noir. Je lui ai dit : restez je vois que cela vous contrarie trop, je sais me passer de tout le monde et je sais bien qu'il n'y a plus ici avantage ni plaisir à accompagner une personne qui n'est plus rien. Elle m'a répondu : certainement autrefois je n'aurois jamais accepté d'être dame près de vous. Elle est restée, j'ai été avec mon fils, mais je n'ai pu que sourire de cette fierté si mal à sa place. Je le répète c'est de la médiocrité que ces gens qui veulent se faire remarquer par un caractère quelconque, et qui d'une qualité qu'ils auroient eu font un défaut par l'excès qu'ils y mettent »... Elle charge Églé de lui trouver quelqu'un ; elle ne veut pas de Mlle Gay, « à cause de la mère qui serait trop chez moi ». Quant à Hortense Allart, « mon mari la trouvoit charmante et elle lui a fait le coup qu'elle étoit mariée et que son mari étoit dans les fers de Mme Sampayon. Du reste tout le monde en parloit à Florence comme doutant de son mariage quoiqu'elle nourrit un beau garçon et qu'elle fut très intéressante, elle fait dit-on des romans »...

157. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A. et L.A.S. « H. », [Rome] 24 et 28 avril 1827 ; 2 et 4 pages in-8. 500/600

24 avril. Elle a reçu la caisse avec le turban et les gants, et va restreindre ses dépenses. Elle conte le suicide d'un « pauvre jeune garde noble » qui s'est tiré un coup de pistolet « par douleur du changement d'une dame qu'il aimoit ici, sa mort nous a beaucoup affligés ». Elle va « d'une crise à l'autre. Il faut se résigner à souffrir un peu. La pauvre duchesse de Bassano nous montre un terrible exemple et nos douleurs pourraient bien avoir la même fin, de notre siècle on a tant vécu en peu de tems qu'il compte double ; et à en juger par les hommes nous ne ferons pas de *vieux os* comme le dit le proverbe. Je loge à la Villa Pauline, c'est à la campagne, rien ne ferme et je crois que pour l'hiver ce n'étoit pas assez bien, aussi mes enfants le cèdent à leur cousin et j'ai loué un appartement dans le cours [Corso] pour les années où je viendrai à Rome. J'y serai bien et très économiquement car je ferai venir mes meubles et le loyer sans meubles n'est rien. [...] Je vais essayer de remonter à cheval. Cela me fera peut-être du bien. Pour mes engourdissements, tu sais qu'on m'a mis les sangsues, et mon sang a été trouvé si beau qu'on croit que ce j'ai vient toujours des nerfs »...

28 avril. Elle s'interroge sur le choix de la nouvelle lectrice et la proposition de Mlle Le C. [Le Camus], peut-être trop distinguée : « Je sais bien qu'élevée simplement et près d'une mère tendre, on prend l'habitude d'une vie occupée d'un côté, et des soins et des égards de l'autre, c'est dans ma position ce dont j'ai le plus besoin ; mais mon premier besoin encore est de voir heureux ceux qui sont autour de moi. Une jeune baronne allemande trouvera tout bonheur et jouissance dans ma maison. Une jeune françoise changera ses habitudes, regrettera sa famille, sa patrie, et trouvera peut-être sa dépendance lourde, j'ai beau la rendre légère c'est toujours une dépendance », certes, on se trouve dans une « position convenable et considérée », qui peut permettre de faire « un mariage avantageux »... « Je donne 1200 francs pour la toilette et trois cent pour payer la femme de chambre. Je désire que l'on prenne celle qui a toujours été aux dames, qui est la femme du valet de chambre de mon fils et qui est déjà dans la maison. Je ne parle pas des cadeaux de toilette que je fais parce que c'est selon ma fantaisie ». Elle propose de faire avec la jeune personne le voyage d'Italie avant de se décider... « Depuis qu'il est convenu qu'elle ne reste plus, Eliza est redevenue charmante, elle avoit pris sa place en horreur [...] Dis moi aussi s'il n'y a rien de ridicule ou de trop bien dans Mlle Le C. car l'un seroit fâcheux et j'ai un fils bien jeune pour que trop de beauté ne soit dangereuse »...

158. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A. (incomplète de la fin) et L.A.S. « H. », [Arenenberg juin ?] et 21 juillet [1827] ; 4 et 3 pages in-8. 500/600

CHOIX D'UNE DAME DE COMPAGNIE MUSICIENNE.

Elle va partir pour les eaux de Schintznack « seule avec mon fils, j'espère que ces eaux lui feront du bien pour ses boutons et moi j'en profiterai car j'ai eu tant de crises ce printemps que le souffre me fortifiera la peau ». Elle attend au retour diverses personnes. Elle parle de ses dames Éliza [de Courtin], Angélique, la petite Frosoni... Elle hésite à prendre Mlle Le Camus si elle ne sait pas accompagner : « j'y tiens beaucoup, tu sais toi-même que cela fait le charme de mon intérieur. Déchiffre-t-elle au moins comme toi ? Car pour jouer, tu sais que c'est un accessoire, et en voyage cela me coûte très cher d'avoir toujours des accompagnateurs. C'est donc une des premières conditions pour rendre mon salon agréable ». Quant à Sophie Gay, « on m'a tant parlé du talent merveilleux de sa fille que si elle me





la fait voir [...] je crains qu'elle ne me séduise, et la mère seule comme tu le dis à cause de sa réputation est un obstacle que je crois très grand et par lequel je ne voudrais pas passer à cause de mon amour pour la musique. [...] Mlle Le Camus sauroit-elle nous accompagner tout Rossini lorsque nous voulons chanter ? »... Puis elle parle de toilettes : « Veux-tu m'acheter une robe de cet joli lavande et brodée en pareil. Le petit fichu simple en tul brodé blanc comme tu le propose avec manches »... Elle est arrivée « le 6 au soir après avoir encore passé le Bernardin avec trente pieds de neige »... Elle en revient à Mlle Le Camus : « si je n'ai qu'une écolière qui ne saura pas occuper mon salon, faire danser mes enfants, je perds un des premiers agréments auquel je tenais [...] Ensuite si l'on est difficile si l'on a des prétentions je n'ai plus une cour ni tous les agréments qui y étoient attachés en voyage, et il faut savoir s'arranger toute seule, enfin de ne pas être difficile [...] Tu dois montrer tout cela en laid, car je sais bien qu'on peut être heureux chez moi ce qu'on n'y gagne qu'un défaut, c'est de ne pouvoir plus vivre ailleurs ; mais comme je suis peut-être trop facile et trop complaisante, je veux qu'on sache qu'on n'a droit à rien, car les prétentions et les plaintes qui viennent d'ordinaire que parce que les désirs sont insatiables et qu'on les contente toujours, je veux y mettre un terme »...

21 juillet. Elle se plaint qu'on espionne son courrier, parle d'un portrait qui « n'est pas mal hors le bandeau qui tombe sur le nez », parle du choix d'une dame, a éconduit Mme Gay et sa charmante fille... « J'ai ici ma chère nièce Eugénie qui est charmante, elle me rend heureuse. Son mari est parfait. C'est elle qui fera notre chef d'orchestre faute de mieux »...

159. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « Hortense » et L.A., [Arenenberg] septembre 1827 ; 2 et 3 pages in-8. 500/600

7 septembre. Instructions pour le voyage à Rome de la future lectrice, qu'elle attendra le 20 octobre à la villa Pauline... « J'ai tiré mon compliment à M. Le Bas, mon fils [Louis-Napoléon, futur Napoléon III] n'a plus besoin de lui et nous nous quittons fort bien. Je voyagerai dorénavant avec mon fils, une dame et une femme de chambre, et cela ne me ruinera plus ni ne m'ennuyera plus. Eliza va aussi à Paris soigner sa santé. Je doute qu'elle se marie [elle épousera Casimir Delavigne], ce seroit folie, sans fortune des deux côtés. Enfin il faut pour tous ces arrangements que je trouve de l'argent pour arranger chacun en leur donnant ce qui leur faut ». Elle espère donc finir l'affaire de son domaine de la Chaussée...

24 septembre. Elle connaît de réputation Mlle Rabié, mais craint « qu'elle ne soit pas assez forte musicienne, car tu sais si j'y tiens [...] Je n'offre que 1200 fr, on fera tout soi-même, une femme à moi aidera, et je ne veux plus de dame difficile près de moi ». Elle avait pensé à une dame de Saint-Denis, « excellente de caractère et de talents hors la laideur »... « Si je donne la préférence à ta protégée, je ne veux m'engager que pour un an et que son talent soit des plus distingués. Dans cette affaire tu dois penser à moi avant de penser à elle, car j'ai été assez malheureuse pour tout cela et je ne veux plus l'être, je veux me faire un cœur de roche ». Si Mlle Rabié « est dans le genre femme de chambre à se plaindre, ce n'est pas mon fait et je préfère la laide douce, et bonne qui n'a été que dans sa famille et qu'on dit un ange »... Elle part dans huit jours, et veut que la dame soit à Rome à la fin d'octobre... « Hier j'avois ici à déjeuner le prince et la princesse Furchtenberg, la grande duchesse et sa fille, la princesse de Hohenzollern et le prince et la princesse de Salm et les deux Landamman. Ma table tenoit juste et le hasard a fait cette grande réunion de princes qui sont venus me rendre une visite. La moitié seule étoit invitée ».

160. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Rome] 9 novembre 1827 ; 4 pages in-8. 500/600

Elle regrette le départ pour Rome de Mlle Rabié, dont on lui avait dit le talent médiocre. « Mlle Le Camus n'étoit aussi qu'une écolière et elle avoit des avantages ; mais c'est en pesant les uns et les autres qu'on arrive à trouver ce qui convient. En Allemagne on m'en proposoit deux, une surtout Baronne possédant le chant la harpe le piano mais jolie ! jolie ! j'ai trouvé que c'étoit trop de biens réunis. Et je penchois pour une françoise ». Pour Mlle Rabié, « j'aurai encore plus peur qu'elle, que son talent ne soit médiocre car c'est un des agréments de ma vie. Si elle peut faire des progrès, arriver à m'écrire mes romances, alors nous nous arrangerons. [...] une bonne conduite, une bonne tenue et des talents voilà tout ce qu'on doit ambitionner dans ceux qu'on prend près de soi ». Elle l'attend donc « avec impatience, tu sais que tout en voulant être difficile je ne le suis pas, je sais m'arranger de tout, depuis quelques années. Je puis dire que je me suis passée de dame, car la belle Eliza ne se gênoit guère ; mais j'avois recours à des artistes pour la musique, cela me revenoit fort cher, et souvent je n'en trouvois pas. J'espère que Mlle Rabié me remplacera tout cela ou du moins qu'elle y arrivera puisqu'elle sait que j'y tiens beaucoup... Elle espère se loger en ville, « car je suis bien seule à ma campagne et le froid arrive. Pour moi je m'arrange de la vie la plus monotone mais pour mon fils [Louis-Napoléon, futur Napoléon III] je crains qu'il ne s'ennuie et le seul moyen, après une morale constante pour que nos garçons ne fassent pas de sottises, c'est de les amuser. Quand je serai en ville, je prierai quelques personnes le soir, et s'il danse au son du piano la soirée se passera bien ; depuis que je suis ici nous sommes tous les deux tête à tête, et le cher enfant, malgré tous mes frais, sent souvent le sommeil le surprendre. Au reste tous les deux nous préférons notre solitude à l'humeur, à l'ennuye de ceux qui nous ont quittés cette année. Les françois les anglois viennent de remporter une belle victoire [Navarin]. Cela m'a enchanté j'ai bien senti que j'étois françoise en apprenant que notre escadre s'était si bien conduite. Le cœur m'a palpité comme autrefois en face de nos rivaux je me suis sentie toute fière – et tout en sentant l'avantage qu'il y avoit pour la cause intéressante qu'on défendoit j'ai joui aussi d'un petit orgueil national »...

ON JOINT une L.A.S. « Hortense », [Rome fin 1827] ; 2 pages et demie in-8 (le bas du dernier feuillet a été coupé sous la signature). Commissions diverses ; reproches au cordonnier au sujet de ses bottines... « La bonne chaleur que j'ai retrouvé ici m'a rétablie j'engraisse beaucoup, et bientôt il faudra refaire mes corsets ; mon mal de gorge est mieux quand je ne chante pas ni quand je ne parle pas »... Elle est contente de Mlle Rabié : « c'est une excellente personne, je crois qu'elle m'est attachée et qu'elle se plaint avec moi je la forme un peu pour sa tenue et son ton et cela viendra »... Elle aimerait pouvoir vendre ses rubis...







161. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « Hortense » et « H. », [Rome] 21 janvier et 3 mars 1828 ; 2 pages et demie in-8  
chaque. 500/600

21 janvier. Elle évoque le mariage de Fortuné de Brack : « je l'avois même beaucoup engagé à faire une fin aussi honnête, il est amoureux comme un fou et trouve très raisonnable de renoncer à la fortune pour l'amour et la simplicité. Peut-être a-t-il raison, s'il sait se contenter toujours des avantages dont il fait tant de cas à présent. Rome devient tous les jours plus brillant et le soleil nous donne tous les jours une fête de printemps qui fait qu'on oublie l'hiver complètement, et c'est charmant [...] Mlle Rabié paroît si contente de tout que je lui en sais gré »... Elle évoque ses comptes avec Ferdinand Devaux, et va pousser Devaux à faire de nouvelles démarches auprès du nouveau ministère en France « pour retrouver ce qu'on me doit – réclamation que M. de Villèle avait éloignée – ce qui est juste peut à la fin se faire et je voudrais que Ferdinand apprit de son père tout ce qu'on peut faire et qu'il s'en chargeât car j'ai beaucoup plus de confiance dans sa bonne tête que dans celle de son père »...

3 mars. Elle a été un peu souffrante : « Le printemps vient, mes vieilles années commencent à s'en ressentir. J'éprouve encore le plaisir de la jeunesse à revoir les feuilles mais la santé en souffre, cependant je ne puis pas me plaindre cette année ». Il faut que Ferdinand Devaux règle toutes ses affaires : « payer mes pensions et mes objets de toilette mois par mois, [...] rembourser de suite toutes mes dettes, son père vient encore d'emprunter et c'est ce qui me fâche car je ne veux plus avoir affaire qu'au fils ». Elle lui propose un arrangement : « S'il a de l'argent à moi il m'en donne cinq pour cent, s'il m'en avance je lui donne cinq pour cent ». Elle veut mettre de l'ordre dans ses affaires. « J'ai l'espoir de vendre enfin mes tableaux »...

162. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A., [été 1828] ; 2 pages in-8. 300/400

« Le beau tems est revenu depuis deux jours et je m'en trouve bien. J'ai trouvé le petit fichu de foulard charmant. Je regrette une robe comme cela, ce sera pour une autre occasion puisqu'il n'y a plus de caisse que cet automne, car je veux mettre de l'ordre dans tout cela et j'en ai grand besoin je t'assure. [...] Je vais faire un beau *budget* de toilette que je t'envierai pour que je me rende compte de l'argent que je veux y mettre et de ce qui m'est indispensable, en laissant une petite somme pour les niaiseries dont tu disposeras ad libitum »... Elle lit « les mémoires du duc de Rovigo [Savary]. Dis à Mr Devaux que je ne veux plus de livres parce que je n'ai pas un ouvrage complet. Le libraire m'envoyoit les abonnements à sa fantaisie [...] c'étoit trop mal en ordre et sa caisse de 60 volumes qu'il vient de m'envoyer sans ordre ne me fait pas du tout plaisir. Il me parloit encore de la vie de mon frère mais l'auteur me l'a envoyé directement »...

163. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « H. » et « Hortense », [Arenenberg] 9 août et 5 octobre 1828, à « la maréchale princesse de la Moskowa » ; 3 pages in-8 et 1 page in-8 avec adresse. 500/600

9 août. Conseils pour la décoration du petit cabinet d'Églé : « la meilleure chose pour les rideaux c'est de la mousseline »... Commissions pour ses toilettes, pour ses chapeaux : « un chapeau de satin noir plutôt qu'un béret car j'en ai eu un l'hiver dernier et cela auroit l'air d'être la même chose ». Elle prie aussi de « m'envoyer les rubis par la caisse ou par une occasion »... Elle reste « au coin du feu car le tems est abominable, ce qui ne guérit guère ma gorge [...] Nous lisons, nous dessinons et nous attendons le beau tems. [...] Louis chasse, travaille à la chimie aux mathématiques, il est toujours très bon enfant ». Elle espère terminer la vente de ses tableaux : « J'en ai bien besoin ». Elle demande le livre de Maussion, élève d'Isabey : *Lettres sur la miniature*... « Dis à Ferdinand que je suis bien inquiète de la réponse de mon mari, s'il est vrai qu'il n'aye pas payé sa maison, il m'a joué un tour terrible, car il est très vrai qu'il a fait mettre dans notre acte de séparation que toutes les réclamations à venir pour les affaires de Paris seroient à ma charge, [...] je ne puis pas croire qu'il n'ait pas payé cette maison dans notre tems de fortune c'était alors si peu de chose et c'est tout à présent ».

5 octobre. Si son mal de gorge ne s'arrange pas, elle ira aux eaux d'Aix. Puis elle parle d'une « petite négresse de ma mère il faut que je m'en charge puisqu'elle est malheureuse. Vois avec Ferdinand ce qu'il faut faire pour me l'envoyer, le meilleur moyen et le moins cher. Je vais m'embarquer dans la neige et il me tarde d'être déjà de l'autre côté des Alpes »...

164. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « H. », [Bade] 29 septembre [1828 ?] ; 4 pages in-8. 500/700

Elle est chez la Grande-Duchesse [STÉPHANIE DE BADE], qu'elle a « trouvée bien, malgré un œil où elle voit à peine, elle seule s'en aperçoit et elle a paru si contente de me voir que sa tristesse a disparu, aussi je reste le plus longtemps que je peux ; mais ces vilaines montagnes à passer me forceront pourtant à repartir bientôt. D'ailleurs ce pays quoique bien beau est un peu humide et la grande duchesse ne feroit pas bien d'y rester trop longtemps, ses filles sont charmantes et moi qui suis toujours si isolée cela me fait du bien de me trouver un peu en famille, du moins dans la mienne, car celle d'Italie n'est pas tout à fait la mienne ». Puis elle évoque son cordonnier qui lui fait payer trop cher les bottines. Elle a envoyé à Églé « une robe à faire teindre et des plumes », par l'intermédiaire d'un jeune homme [Fortuné de Brack] qui « s'est amouraché du pays et je crois encore du bon marché de Sandeck [le château de Louise Cochelet], et il l'acheté en faisant supporter la moitié à son compagnon de voyage qui demeure au bout du monde mais qui est si riche qu'il n'a pas refusé la moitié de ce pied à terre. Ils espèrent s'amuser beaucoup là ; mais j'en doute à moins qu'ils n'y amènent tous les plaisirs ». Elle voulait faire acheter à Nieves [veuve de Duroc] le vieux château de Solchtein, on l'auroit pour 8 mille francs mais pour l'arranger en gothique il faudroit au moins 30 mille cela l'a effrayée avec raison et elle y a renoncé ». Puis sur la mode et ses robes : « Ta robe mandarine m'a effrayé en la voyant et il a fallu se dire c'est la mode, pour ne pas croire que c'est une vieille tenture de grand-mère. Aussi faut-il vite se dépêcher de la porter et comme on s'habitue vite à ce qui est à la mode, je la trouverai jolie parce que la couleur est jolie, pour moi c'est le principal. Aussi par la suite change moi les étoffes tant que tu voudras ; mais pas les couleurs. C'est le cas de dire qu'on ne peut se disputer, car si le vert te va, moi il me va mal. Aussi ferai-je une robe de soir de celle que tu m'as envoyée avec du grège et des manches blanches ce sera mieux. Et pour le matin je veux ou du rose ou des couleurs très sombres pour ne pas être éclatantes. Ce qui me fait mettre toujours du rose c'est le besoin que j'ai d'être toujours très couverte. Le rose seul permet d'être entortillée jusqu'au col sans paroître trop déshabillée. Ici où il fait humide je vois tout le monde avec des manches longues, une petite gaze blanche, le bras est tout nu. Si j'étois ainsi j'aurois mon mal de gorge à l'instant et je n'ai pas quitté depuis mon arrivée un spenser ouaté que je cache sous du rose, et comme cela j'affronte le tems comme tout le monde et je ne suis pas malade ». En voyant les montagnes des Vosges : « c'est la France, à cette pensée malgré moi le cœur se serre et je me dis pour calmer cette douloureuse impression là aussi j'ai été bien malheureuse aussi je ne veux rien regretter »...





165. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Rome 11 novembre 1828 ; 2 pages in-8. 300/400  
Elle est arrivée « très bien portante à Rome et très engraisée de mon séjour à la campagne, malgré le mauvais tems. Et au petit mal de gorge près, il y a longtemps que je n'ai été aussi bien ; à présent je vais craindre de devenir trop grasse. [...] j'avois devancé le tems, tant de douleurs et de souffrances vieillissent avant l'âge et je crois qu'avec le calme de ces dernières années, le climat de l'Italie, je ne me suis replacée qu'où je devois être ». Elle a fait de la musique avec M. de Rigné : « on me défend pourtant de chanter et je sens qu'il faut que je ménage ma voix. Je ne suis pas trop disposée à dessiner beaucoup non plus car toute la matinée se trouve prise. Nous faisons des lectures avec mon fils. Je vais soigner ma belle-mère [Letizia] qui est si seule et qui paroît si heureuse de me voir, que j'ai peu de moments libres. Au reste c'est une vie bien employée que celle qui est encore utile aux autres, et quand des petites dames avec légèreté ou pédanterie ne verront en moi que *ma jeunesse* à louer, et si parce que je les reçois avec gaieté elle me suppose plus frivole que courageuse, je leur ferai mon compliment sur leur perspicacité et je jugerai que dans le choix d'éloges qu'elles ont voulu faire de moi, elles pouvoient en choisir de meilleurs »...
166. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « Hortense » et « H. », [Rome] 22 mars et 28 avril 1829 ; 2 pages et demie et 1 page et demie in-8. 500/600  
22 mars. Au sujet de ses rubis : « si tu peux bien les vendre, fais-le ; cela servira à payer ce que je dois ». Elle parle des enfants d'Églé, « le voyageur » et Aloïs, qu'elle espère avoir avec leur mère. Puis sur ses comptes : « Je t'ai fait un petit budget à part, pour ma toilette j'espère ne plus le passer à l'avenir, tu me préviendras pour cela. Je te prie de m'avoir trois douzaines de mouchoirs de batiste, une plus belle et les autres plus simples, mais toujours avec un grand ourlet sous broderie tout autour ». Elle veut faire le point sur les souscriptions de livres : « Ils sont tous dépareillés. C'est pourquoi je veux savoir ceux que je suis obligée de conserver et j'abandonnerai les autres et je ferai appareiller ceux qui me plaisent »...  
28 avril, au sujet de commissions, de livres, de ses comptes... « Tu me choisiras une petite robe à ton goût. Je veux aussi deux jolies ceintures de fantaisie comme ta bleue ». Elle a demandé directement ses chapeaux à Herbeau...
167. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [Arenenberg] 21 [juin ? 1829] ; 4 pages in-8. 500/700  
SUR SON MARI. Elle est impatiente de voir Églé, et aussi Jules : « Il me doit bien une visite, il est par trop parisien ». Elle remercie de toutes les commissions, et veut payer des acomptes sur les gros mémoires. « L'affaire de mes livres était si mal ordonnée que je n'ai pas un ouvrage entier et j'y mettais 1900 par an. Il faudra même que tu voyes avec mon libraire s'il veut me reconstituer quelques ouvrages précieux, tel que celui d'Égypte où il manque quelques volumes [...] Je veux bien que tu vendes les poires de rubis mais sans te presser car je préfère les garder à les mal vendre ». Elle a vu son mari à Rome : « il a désiré me parler de nos enfants. Il m'a trouvé si bien conservée que par retour de tendresse sans doute il ne cesse de me causer depuis ce tems des petits tourments. Je voudrais bien pour chasser l'ennuye et l'occuper qu'il se remît à écrire quelque petit roman. Son fils et sa belle-fille en serait aussi plus tranquilles car en vieillissant on ne change pas. J'ai encore une grande lettre à lui répondre qui me fatigue d'avance. Il veut que je m'établisse à Florence sans *nous voir* dit-il toujours mais le séjour d'Arenenberg lui déplaît. On croirait que je viens ici pour me rapprocher de la France, que je veux me mêler de politique, je lui ai déjà répondu que ce n'étoit plus la mode de tourmenter et que la France heureuse étoit loin de s'inquiéter de moi et qu'ensuite je n'étois pas assez riche pour faire de nouveaux établissements [...] mais malgré mes réponses il revient à la charge, il m'envoie un homme d'affaires qui me tient deux heures à Florence pour me répéter la même chose, il écrit au milieu de la nuit, à ses enfants, dit qu'on me réveille aussi pour ne pas varier aucune de ses demandes, auxquelles je réponds toujours de même, il ne payera rien de la maison de Paris. [...] Au contraire il veut que j'assure dès à présent ma fortune à mes enfants, qu'il faut marier Louis &c &c c'est à n'en plus finir et mes enfants voyent bien que cela devient une manie de tourmenter, ils sont assez grand pour devenir juges et je sais bien que je ne puis y perdre »...
168. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « Hortense », [Arenenberg] 17 juillet et 24 septembre 1829 ; 3 pages et 1 page et demie in-8 (piq. à la 2<sup>e</sup> lettre). 500/600  
17 juillet. Elle est déçue de ne pas voir Églé. Elle parle du prochain mariage de sa nièce [Amélie de Leuchtenberg avec l'empereur du Brésil Pedro I<sup>er</sup>] : « C'est aller bien loin chercher des grandeurs. Enfin si mes enfants se trouvent mal en Europe, ils pourront aller se placer près de leur cousine ». Puis elle rage contre le « menteur » Bourrienne « qui ose avancer que je lui donnois des lettres »... Arenenberg est charmant. Elle raconte la visite *incognito* d'un monsieur qui se présente comme « une de mes anciennes connaissances » et lui dit : « mon cousin et moi nous avions tant de reconnaissance pour vos bontés et pour celles de l'impératrice que j'ai eu besoin de venir vous en remercier pour moi et pour celui qui n'existe plus » ; c'était le Grand-Duc de Mecklenbourg-Strelitz. « Il a passé la matinée avec moi et nous avons été fort contents de nous retrouver après tant de tems. Il arrivoit de Berlin où il avoit assisté au mariage de son neveu le fils du roi de Prusse. Ma petite campagne l'a charmé et il s'est en allé en me disant qu'il avait un poids de moins sur le cœur en me voyant dans un lieu si agréable et avec l'apparence d'être aussi heureuse que possible »...  
24 septembre. Elle a été contente du séjour de Léon : « Il t'aura dit combien je lui ai parlé raison et si je ne l'ai pas trop ennuyé cela prouve qu'il est déjà à moitié sage. Au reste il m'a plu beaucoup, j'ai trouvé qu'il avait gagné sur bien des points [...] La grande duchesse est ici, elle a été si contente de son séjour de Paris, que nous en parlons souvent. Elle m'a dit que tu avais été bien aimable pour elle »... Elle la charge de trouver des leçons pour une « bonne chanteuse » qui va à Paris : « elle chantera après chez toi tant que tu voudras »...
169. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Rome 11 novembre 1829 ; 2 pages in-8. 400/500  
Elle va quitter son bottier Melnotte « s'il me prend un prix aussi énorme pour mes bottines. Je ne suis plus dans la position qu'on me fasse payer plus qu'à tout autre ». Elle va acquitter toutes ses dépenses de l'année : « après ces 3000 francs, je ne devrai plus rien, et je suis bien aise que tu saches que le total de ces deux années pour mes toilettes est cent fois moins que par le passé, et j'ai eu peut-être beaucoup plus de choses. Cela prouve le peu d'ordre qu'il y avoit avant ». Adèle la quitte et se marie : « sous ta surveillance elle pourra, puisqu'elle n'a rien à faire, s'occuper uniquement de mes chiffons. Tu pourras l'employer à tout cela d'autant plus qu'elle pourra encore me faire mes robes, car elle travaille à merveille ». Elle parle de Léon qui est « un jeune homme distingué [...] Quant aux belles-filles, ma chère Églé, il ne faut pas s'abuser. Elles se ressemblent toutes. Tant qu'on possède un mari les belles-mères ne sont rien. Il faut en prendre son parti. On reste toujours étrangère et quand le ménage va bien, il faut encore se trouver trop heureuse et ne pas avoir l'air de faire la moindre attention. C'est mon système et il me réussit très bien »...





170. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [Rome] 27 avril 1830 ; 3 pages et demie in-8. 400/500

Elle est depuis huit jours « garde malade de ma pauvre belle-mère [Letizia] qui vient de faire une chute, simplement en se promenant à la Villa Borghese. Le vieux M. Colonna lui donnoit le bras elle a fait un faux pas et s'est cassé l'os au-dessus de la cuisse *le fémur*. Elle a beaucoup souffert ; mais chose extraordinaire, malgré son grand âge elle n'a pas de fièvre et il y a tout à espérer pour sa vie. C'est pourtant bien triste si elle doit rester toute sa vie estropié et ne pouvant plus marcher. Tous ses fils sont près d'elle, mon mari arrive aujourd'hui »... Elle engage Églé à venir passer le mois de juillet avec elle, et lui donne des conseils concernant le ménage de Léon [son fils aîné Napoléon Ney] : « je t'engage à m'imiter ! les belles-mères ne sont *jamais rien*. Il faut en prendre son parti, et ne rien exiger. Sans cela l'on éloigne les enfants, et si le fils s'en aperçoit cela nuit à l'accord du ménage. Si l'on vient te voir une fois par mois il faut recevoir aussi bien que si l'on étoit venu tous les jours. Crois-moi c'est dans la nature des choses, il n'y a pas besoin d'être *extraordinaire* pour cela. Une belle-fille qui a un mari vous enlève votre fils » ...

171. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Arenenberg 30 juin 1830, à « Madame la maréchale princesse de la Moskowa » à Paris ; 1 page et demie in-8, enveloppe avec cachets postaux. 250/300

Elle avait fait le projet de venir avec « Niévès » [Maria de las Nieves de Hervas, sa condisciple chez Mme Campan, et veuve de Duroc], qui est restée avec le colonel Fabvier, malade à Rome : « je ne crois pas du tout qu'elle l'épouse. Il n'y paroît rien et la pauvre femme est loin encore de chercher une consolation à son affreux malheur. La pauvre duchesse Decrès doit être aussi désolée, c'est réellement affreux ! »...

172. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « Hortense », Arenenberg 7 et 20 août 1830 ; 2 pages et demie et 2 pages in-8. 600/800

APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

7 août. « Après bien des avanies vous devez être bien heureux à Paris. J'ai partagé les craintes, je dois partager le bonheur, ce drapeau tricolore est donc revenu, il va protéger toutes nos gloires et relever notre fierté nationale. Il est impossible de ne pas être émue d'un si beau changement et obtenu d'une manière si noble. On est fière d'être français et si le sort doit nous éloigner encore de notre belle patrie jouissons au moins de son bonheur, ne pensons pas à nous. Au reste nous avons gagné aussi puisque la justice doit régner en France. Ses enfants seront protégés partout ». Elle était inquiète, « sachant qu'on se tuoit à Paris, on disoit tous les Suisses égorgés et mon fils étoit seul au milieu d'eux ! [...] Mets moi au fait de tout ce qui te touche, ainsi que tes enfants. J'apprendrai toujours avec plaisir tout ce qui leur sera avantageux. Tous les intérêts particuliers doivent se confondre dans l'intérêt général, et j'espère que les étrangers verront dans l'union des Français qu'il seroit honteux et dangereux de les troubler et que la paix est toujours le premier besoin de l'humanité »...

20 août. « Je partage bien sincèrement tout le bonheur qui va résulter pour mes amis des derniers événements, je pense bien que pour moi, je vais y gagner aussi beaucoup ; car je ne doute pas de la bienveillance du souverain à mon égard [...] Si la France ne pense pas à réparer une grande infortune, nous devons donc y rester dans cette infortune, cela ne dit pas que je n'accepterai toutes les bontés qu'on peut avoir pour moi ; mais je ne puis aller me montrer seule quand j'ai des enfants qu'on sembleroit rejeter ». Elle va donc partir pour l'Italie en octobre... « Il me tarde que mon fils revienne, le tems devient mauvais et cela attriste encore. Il n'y a que deux choses dans la vie, la patrie ou un beau soleil »... Elle a reçu ses romances : « tu devrais m'en prendre une œuvre avec les douze dédiées aux Grecs et les faire relier de la même façon avec un A couronné et les envoyer à l'adresse de l'impératrice du Brésil par l'ambassade qui est à Paris. Tu mettras sur l'adresse de la part de la duchesse de St Leu. Elle m'a prié de lui envoyer mes romances pour l'Empereur qui chante bien ».

ON JOINT une petite L.A.S. « Hortense », 10 octobre 1830 (1 page in-8), avant son départ pour l'Italie : « j'espère ne pas aller encore courir les aventures et revenir au printemps et j'espère qu'alors tu viendras me voir »...

173. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », Rome 19 janvier 1831 ; 3 pages et demie in-8. 500/700

LONGUE LETTRE SUR SES DÉMARCHES POUR RENTRER EN FRANCE, ET LES TROUBLES INSURRECTIONNELS EN ITALIE AUXQUELS PRENNENT PART SES FILS.

Elle a été troublée par le départ de son fils : « je déteste tant tout ce qui est troubles et révolutions que j'étois moi-même bien inquiète de ce qui se passoit ici, et j'étois bien aise malgré mon chagrin de voir mon fils éloigné d'un endroit où l'on me peignoit des dangers. Il étoit certainement fort innocent de tout cela mais son nom, ces couleurs tricolores qu'il avoit été si content de revoir, et qu'il portoit, pas de protection, puisque tous les rois vous repoussent et par contradiction les peuples peuvent vous accueillir, toutes ces raisons, moi qui n'aspire qu'à la paix, m'ont fait trouver très bon qu'on l'éloignât. Mais quand je vois dans les journaux qu'on le met à la tête d'une conspiration, je regrette de n'avoir pas résisté à un ordre émané de la peur et qu'aucune raison ne justifie. [...] mais la malveillance prend toujours le dessus quand il s'agit de personnes sans protection. [...] J'ignore quelles sont les démarches faites pour nous. Nous ne pouvons approuver que celles qui sont toutes claires et sans détour. Quant à moi à qui le roi a fait dire qu'il s'occupoit de moi je me serois fait un scrupule de rien demander, et mon rôle étoit d'attendre avec patience, d'autant plus que mes désirs sont très bornés. Je ne demande pas à retourner en France si tout n'est pas tranquille. Je ne veux pas que mon nom ou celui de mes enfants serve de prétexte à la moindre intrigue. Tout ce que je puis désirer c'est d'être protégée par la France puisque je suis française et de retrouver ce qu'on me doit ». C'est ce « pauvre duc de Rovigo » [Savary] qui a osé parler à Louis-Philippe « pour les réclamations que la famille Bonaparte a tant besoin de voir réaliser », et le roi a nommé « une commission pour reconnoître nos droits » ; elle a donc « envoyé au duc la note de ce que j'avais droit de réclamer. [...] comme le seul bonheur auquel j'aspire est d'être dans la position de fortune de pouvoir marier Louis à mon gré, d'avoir des petits-enfants à gâter, alors je ne désirerois plus rien dans le monde, tout ce qui me porte vers ce but est pour moi une douce chose et des intérêts de cœur de ce genre deviennent toute mon ambition »...







174. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** Lettre en partie a.s. et L.A.S. « H », mai-août 1831, à « la Maréchale princesse de la Moskowa » à Paris ; 3 et 2 pages in-8, adresses avec cachets postaux. 500/700

APRÈS LA MORT DE SON FILS AÎNÉ (17 MARS), ET SA FUITE HORS D'ITALIE AVEC LE FUTUR NAPOLEON III.

*Londres 21 mai.* La lettre est d'abord écrite par Valérie Masuyer, pour annoncer l'arrivée à Londres de la duchesse de Saint-Leu, « après des traversés, des épreuves de tous les genres et le voyage le plus long, le plus pénible et le plus fatigant qu'il soit possible de faire. Sa santé pourtant n'en a pas souffert autant que ses amis pouvaient le craindre et ils doivent peut-être aux soucis sans cesse renaissants que lui donne celle de son fils l'espèce d'agitation qui l'a soutenue jusqu'à présent. Depuis deux mois que nous sommes en route le prince a eu successivement la rougeole, une inflammation d'estomac et de gorge, et en ce moment la jaunisse »... Hortense ajoute : « j'étais bien sûre que tu penserais à moi et que tu partagerais toute ma douleur ; mais il me faut encore du courage et je ne puis penser à moi. Je suis toujours dans des inquiétudes pour mon fils et vraiment la force est souvent prête à m'abandonner ! »...

*Arenenberg 27 août.* Elle est enfin arrivée chez elle, « et c'est pour me retrouver, et sentir davantage toute ma douleur. Les tourments, les inquiétudes sont peut-être un bien pour forcer à se distraire d'un si grand malheur. Ici je le sens plus que jamais ; mais c'est pour la vie, le tems n'y fait rien, et si aux yeux des autres on peut paraître comme avant, votre cœur seul vous apprend tout ce que vous avez souffert »...

175. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « H. », [Arenenberg] 17 mai 1833, à « Madame la Maréchale princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages in-8, adresse avec cachets postaux. 400/500

Elle attend la visite d'Églé : « j'espère que le bon air de nos montagnes et mes soins te feront du bien, je serai bien aise aussi de connaître ta belle-fille qu'on dit charmante. Nieves [la veuve de Duroc] s'annonce aussi et je crois qu'elle viendra la première. De voir mes amies ainsi me fera oublier ma triste solitude de l'hiver ; tu trouveras ma campagne bien embellie puisque je ne compte plus en sortir. Il a fallu m'y arranger surtout pour l'hiver, et rien n'y étoit chaud. À présent petit à petit j'arrive au confortable. J'attends mon fils, il a été bien malade à Londres de la grippe ; mais il est en route ». Elle reproche à Devaux de l'avoir volée « d'une manière affreuse, un collier de diamant dont il a reçu le paiement qu'il devait m'envoyer en Italie, ma terre de la Chaussée qu'il étoit sensé vendre à un ami et qu'il fesait démolir sans m'en prévenir et sans me la payer. [...] Je compte avoir perdu par sa mauvaise foi (car tout ce qu'il avait à moi devait être regardé comme dépôt) près de 4 ou 5 cent mille francs. Enfin il est dit que dans ma vie je serai toujours trompée. Aussi je me résigne et pourvu que je meure avant ceux que j'aime je ne demande pas autre chose »...

176. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A. et 2 L.A.S. « H. », [Arenenberg] janvier-mai 1834, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » ; 2 pages à son chiffre, 1 page et demie et 1 page et demie in-8, adresses. 600/800

*3 janvier.* Elle veut savoir ce qu'elle doit retrancher des lettres de Mme Campan dans ses *Mémoires*, mais l'éditeur est le maître, et a rétabli « le mot *avare* qui me choquoit lorsqu'il s'agissoit de la reine Marie-Antoinette ; malgré les raisonnements qu'on m'a fait que je lui fesois du tort puisqu'elle a été condamnée comme prodigue, et que cette phrase la réhabilitoit, j'ai tenu bon, j'ai encore écrit pour l'ôter, et je le vois imprimé ce qui m'a fâchée. [...] au total cela l'a fait connoître avantageusement. C'est l'opinion de tous ceux qui m'en écrivent, et c'est surtout le noble caractère de Mme Campan, sa morale, son excellent cœur que cela met à découvert, et pour cela c'étoit un service que j'aimois à lui rendre. Car les libelles l'avoient assez défigurée pour qu'il soit enfin tems à elle comme à d'autres de lui faire rendre justice »... Son fils Louis « patine avec grand plaisir ou glisse sur la glace du haut de la montagne et moi je regarde »...

*28 février.* « J'ai été passé quelques jours à Sigmaringen avec mon fils, je deviens si paresseuse que c'est une affaire pour moi que de me déranger ; mais je suis reçue là avec tant de plaisir que j'y vais sans effort. Nous devenons aussi une distraction à leur vie habituelle, qui est très uniforme mais encore moins isolée que la nôtre. Cependant notre hiver s'est passé très bien ; mon fils travaille, il ne s'ennuie pas, et pour moi ma tranquillité me vaut tous les bonheurs du monde ». Dans son livre, elle a voulu être vraie : « je n'ai contesté la puissance et les droits de personne ; mais j'ai du me défendre d'intrigues imaginaires dont on m'accusoit. [...] mais pourquoi après cela venir dire à tout le monde que je conspire, tandis que ma conduite avoit été si franche. Voilà ce qui m'a irrité. Et comme j'ai bien pris mon parti de ne plus souffrir qu'on répande des erreurs sur moi sans y répondre, je ne serai plus mouton comme je l'ai toujours été. Et j'irai à la postérité avec mon caractère et non pas avec celui qu'on s'est plu à me faire depuis vingt ans »...

*20 mai.* Elle envoie de l'argent pour payer des fournitures. « Ici il fait un tems superbe et je m'en trouve bien. Je regrette que tu ne puisses venir voir ma campagne. Dans ce moment c'est un petit ermitage vraiment joli à présent et quand il fait chaud, je m'y trouve à merveille ; mais quand il fait du vent on ne peut s'en garantir, il faut se résigner à en souffrir. J'attends dans quelques jours mon neveu Auguste et sa sœur Eugénie, qui reviennent d'Italie. Il y a bien longtemps que je ne les ai vus. Tu sais peut-être que la fille de la grande duchesse de Bade épouse le prince héréditaire de Hohenzollern. Ils se sont vus chez moi l'année dernière et tout est arrangé à présent, ils se conviennent ». Elle a lu le nouveau livre de l'abbé de Lamennais : « c'est un livre très remarquable et qui donne sujet à bien des discussions »...

177. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 3 L.A.S. « H. », Arenenberg novembre-décembre 1834, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » ; 1 page et demie, 2 pages et quart avec adresse, et 1 page in-8. 500/700

*14 novembre.* Elle a été très « heureuse de nous être revues après si longtemps, et que ta santé ne se sera pas trouvée trop mal des inconvénients des longs voyages et du séjour dans un petit château aérien. Ta bonne société va nous manquer beaucoup. Mais pour nous il faut savoir nous résigner à la solitude et à toutes les privations. Mon fils est encore plus raisonnable sur ce point que je ne l'espérois car bientôt il sera absolument seul et cela n'altère pas l'égalité de son caractère ». On a déplacé dans la cour un grand peuplier. « Le soir nous lisons les mémoires de ton mari [Ney] et j'espère qu'ils seront écoutés beaucoup mieux que ces pauvres romans qui ont si peu de succès ici. [...] Parle de moi à tous ceux qui se souviennent que je suis encore de ce monde »...





4 décembre. « La foire de Constance nous a apporté quelques mauvais petits peignes. Mme Salvage n'ose te les acheter de peur qu'on ne les trouve affreux à Paris. [...] Mme Salvage en femme économe pour ta bourse ne veut pas acheter ce qu'elle trouve horrible et ce qu'elle dit courir les boulevards de Paris ». Elle est allée à Constance pour la noce de Mlle Macaire, et elle va y voir ce soir deux vaudevilles. « Demain le ménage Wurtemberg me donnera une soirée. J'ai donné un dîner de noce. [...] J'ai fait le portrait de la Comtesse, je fais celui du Comte. Tous les deux m'ont beaucoup parlé de toi je te dirai même en passant que la femme m'a dit que son mari vanitoit beaucoup trop tes beaux yeux. [...] Ils m'ont pris en grande tendresse et viennent très souvent me voir. C'est un aimable ménage »... Elle raconte la représentation des vaudevilles : « On s'apprêtait à rire et chacun s'est amusé »...

29 décembre. Vœux de bonne année. « Nous lisons tes petites pièces tous les soirs et cela nous cause un grand plaisir on écoute avec le plus grand intérêt et voilà enfin ce qui a eu du succès ici »...

178. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [Arenenberg] 17 janvier 1835 ; 6 pages in-8 à son chiffre. 600/800

LONGUE LETTRE SUR SES MÉMOIRES ET SUR MADAME CAMPAN.

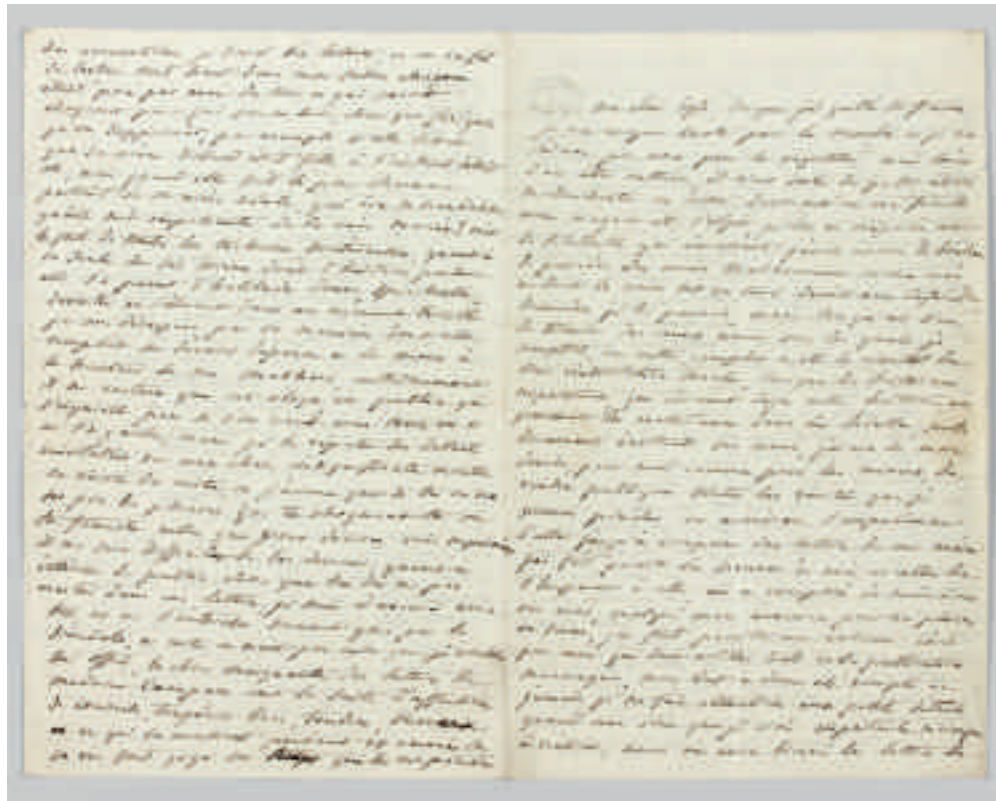
« Lorsque j'ai quitté la France je me croyais morte pour le monde [...] mais loin d'en être oubliée, il n'est sorte de publications malveillantes ou sottises dont moi et ma famille nous n'ayons été l'objet, je les ai méprisés c'étoit des libellistes qui écrivoient. J'avois encore le bonheur de posséder des amis malheureux comme moi et dont la voix tôt ou tard devoit nous défendre, du moins je le pensais, mais lorsqu'au lieu de trouver des cœurs amis sur lesquels je comptois, un oubli complet a été le résultat de leur réhabilitation sociale, lorsque les historiens impartiaux qui écrivent déjà notre histoire en puisant les matériaux dans les libelles, seuls documents existants sur nous, j'ai cru de mon devoir, pour moi comme pour les miens, de rendre publiques toutes les vérités que je pouvois posséder. On avoit eu l'impudence d'aller jusqu'à composer des lettres de ma mère, j'ai fait paraître les siennes à moi et celles de l'Empereur à elle, on a composé des mémoires sur moi, malgré mon aversion pour me placer en scène, j'ai fait paraître un volume écrit par moi qui doit arrêter toute autre publication mensongère, mon but a donc été rempli, et jamais je ne fais attention aux petits détails quand une idée que je crois importante m'occupe à réaliser, ainsi on aura trouvé les lettres de l'Empereur insignifiantes, l'homme qui se montre sensible et bon importoit peu à bien des gens, on y cherchoit de la politique et l'attente aura été déçue. Mon livre aura été critiqué par tous les partis. Je le sais, je m'y attendois, peu m'importe, on n'en composera plus sur moi et l'histoire me prendra comme je suis, comme je me montre et non comme des passions ennemies me fesoient. Madame Campan s'est trouvée absolument dans la même position que moi. Elle étoit essentiellement attaquée pour avoir trahi Marie-Antoinette. Ses mémoires en avoient fait justice ; mais on l'attaquoit encore pour son peu de moralité, pour n'élever que des femmes frivoles, sans principes, sans religion et je laisserai même aux libellistes d'ajouter qu'elle les élevoit pour la cour d'un Sultan. Mme Campan a par ses diverses positions été utile à bien du monde, elle a fait sans doute bien des ingrats car elle si occupée du bonheur des autres, depuis sa mort, pas une seule voix ne s'est élevée pour la défendre de tant d'indignes accusations. [...] Je possédois dans les lettres de Mme Campan la meilleure défense qu'elle put avoir, je les ai fait paraître, qu'importe pour elle si les conseils qu'elle donnoit n'ont pas été suivis, si les unions qu'elle prédisoit heureuses ont été malheureuses et que cela fasse sourire quelques agréables de salon, qu'importe si elle avoit des parents dans l'infortune, nous l'étions tous alors, et sans l'Empereur beaucoup de nous le seroit encore. [...] il reste dans l'opinion de chaque être impartial, justement en voyant tous ces détails insignifiants de famille, que ces lettres sont vraies, que la morale, les purs sentimens, la religion qui s'y trouvent prêchés sont ceux de l'auteur et tant pis pour celles qui n'ont pas suivis ses préceptes, ils n'en sont pas moins les siens. Chaque fois que je voyois Mme Campan attaquée, je voulois faire paraître ses lettres, la seule raison qui me retenoit, c'étoit l'affection trop flatteuse qu'elle me montrait, et pour qu'on ne dise pas qu'elle me gâtait trop, je devenois craintive à la défendre ». C'est le littérateur Buchon qui a réussi à la persuader à publier ces lettres en réponse aux détracteurs de Mme Campan. Hortense a cependant supprimé des lettres les détails choquants. Quant à Églé, « la seule de ses nièces dont l'histoire parlera, elle l'a peint d'habitude douce, spirituelle, sensible et s'élevant dans un moment terrible par son désespoir, par la manière dont elle remplit ses devoirs d'épouse et de mère à la hauteur de son malheur, certainement il ne restera que cet éloge au public qui s'inquiète peu si l'on vend une terre ou si on l'a gardé ; mais je le répète les détails inévitables sur une chose insignifiante montre la vérité du reste ». Elle n'a pas cherché le scandale. « La chose marquante des lettres de Madame Campan, c'est la suite d'affection, de conseils, toujours bons, tendres, moraux, et qui la montrant pendant 25 années de sa vie font juger du temps qui les ont précédés »... Elle ne voulait pas que le public pût penser qu'on lui cachait des choses scandaleuses : « j'étois bien tenté de faire disparaître les éloges qu'elle me donne ; mais on m'a fait sentir que la tendresse maternelle qui les dicte se comprend si bien ; et comme, au moment du malheur, ils sont sans restriction, ils lui font trop d'honneur pour que j'aye pu l'exiger ». Elle aurait cependant voulu supprimer « l'explication d'avarice donnée à la reine Marie-Antoinette », mais Buchon a refusé cette suppression... Les quelques petits détails de famille n'enlèvent rien « à l'effet avantageux que cette publication a déjà produite en faveur de Mme Campan »...

*Voir la reproduction.*

179. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A., [Arenenberg] février-mars 1835, à « ma Maréchale Ney princesse de la Moskowa » ; 3 pages in-8 chaque, adresses avec cachets postaux. 400/600

12 février. Le baron de Wessenberg, « homme fort distingué et dont l'opinion en Allemagne a grand un poids », a été très content des lettres de Mme Campan. Elle ne renonce pas à son petit voyage, mais l'a retardé à cause du « mal de gorge que Louis a attrapé en revenant le soir dans mon char à beus après avoir dansé chez M. de Rudi, au lieu de se soigner il est toujours sorti au froid, il s'est échauffé en patinant, enfin c'étoit devenu comme un mal chronique et les médecins ont dit que cela deviendroit dangereux s'il ne se guérissait à l'instant, il est donc établi dans notre couvent de femmes, ne prend pas l'air et se soigne. Enfin cela va déjà mieux, mais nous ne pourrions voyager que vers la fin du mois »... Elle recommande à Églé de traiter son mal de dents avec « de l'éther et du quinquina pour que la douleur ne revienne pas, j'ai guéri Mlle Masuyer et le bijoutier qui malgré leurs dents arrachées souffroient le lendemain d'une autre côté le fait est qu'ils n'ont plus de douleur ; et moi qui n'ai pas dans ce moment une seule dent gâtée, quand je suis revenu de ma course à Sigmaringen j'avois à la joue, à la tempe des douleurs si vives que mon quinquina a seul entièrement ôté [...] C'est moi qui fais la lecture le soir pendant une heure, on m'écoute très bien, ainsi c'est beaucoup et mes yeux n'en sont pas trop fatigués jusqu'à présent »... Puis à propos d'une lettre insérée dans les journaux et controversée : « ce n'est pas moi qu'on trompe sur





178

ces choses-là, hélas dans ce tems, on ne t'auroit pas si bien traitée, nous étions des pestiférées et ceux que l'histoire reconnoîtra comme des héros s'appelloient alors brigants, je ne jurerois pas que ce tems là ne fut bien près de revenir »...

10 mars. « Ma chère Eglé, ta lettre me fait beaucoup de peine. Qu'est-ce que j'ai pu t'écrire qui ait rapport à toi ? Si je t'ai peint ma tristesse, mon isolement, si je t'ai parlé des amis qui me laisse dans mon malheur, ce n'est pas dire que cela ne me touche pas, au contraire, il est tout simple que dans la patrie au milieu de ses intérêts les absents s'effacent, c'est dans la nature des choses, et si moi qui ne change jamais, qui n'ai jamais été plus malheureuse, puisque hors mon fils, il ne me reste plus rien dans ce monde, il est tout simple que je sois même injuste envers ceux qui m'oublient parce que je n'en eus jamais plus besoin. Mais toi douter de mon affection, cela n'est pas possible. Les affections de l'enfance ne s'effacent jamais »... Suit une longue explication sur le « petit reproche pour petite bonne »... « Au reste, pour ce qui me regarde, si je me suis affligée de t'avoir cru un instant oublieuse de notre ancienne amitié tu dois penser que c'est loin de l'indifférence et ta lettre me prouve aussi que je ne dois pas en trouver dans ton cœur pour moi »...

180. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. L.A.S. « Hortense », Genève 18 avril 1835, à « la Maréchale princesse de la Moskowa » à Paris ; 1 page in-8, adresse avec cachets postaux (petit deuil). 400/500

MORT DE SON NEVEU AUGUSTE DE BEAUHARNAIS, DUC DE LEUCHTENBERG (1810-1835), prince consort du Portugal, fils aîné d'Eugène de Beauharnais (Lisbonne, 28 mars 1835).

« Je te remercie de toute la part que tu prends à mon chagrin, je n'en doute pas. Tu devines toutes les impressions douloureuses qu'une telle perte a dû me faire éprouver. Ce cher Auguste, ce digne fils de mon frère, ce seul ami, peut-être, de mon fils, il faut encore avoir à le pleurer, si jeune, si rempli de vie et d'avenir ! Ah le sort est bien sévère envers nous ! Je ne puis penser à tous ceux qui l'aiment, c'était une adoration dans sa famille et j'attends de leurs nouvelles avec anxiété. Tout le monde ici m'a montré beaucoup d'intérêt mais je serai toujours bien aise de me retrouver chez moi »...

181. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. L.A.S. « H. », [Genève] 31 mai 1835, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages petit in-4, adresse avec cachets postaux. 600/800

AU SUJET DE LA VENTE À ANATOLE DEMIDOFF DU COLLIER PORTÉ PAR JOSÉPHINE AU SACRE.

Elle est « dans la position de le vendre coûte que coûte, mais quand je pense que j'ai refusé au père de M. Demidoff ce collier il y a 10 ans pour 330 mf. ce seroit terrible de le donner à présent, ensuite je préférerois beaucoup la pension ma vie durant hypothéquée sur les biens qu'il a en Italie, car tu sais que ce sont des revenus qu'il me faut ; j'accepterois même mieux trente mille francs ma vie durant sans argent comptant ; tâche de le décider à cela et ne dis pas encore que tu as ma réponse car justement un juif doit le faire voir en Allemagne à un prince [...] mais le comptant dont tu parles est aussi bien tentant. Par exemple si on déposoit chez mon notaire en rente de Naples pour la somme de 300 m.f. cela seroit une chose finie et avantageuse [...] Je trouve qu'il est inutile de parler pour le collier à autre qu'à Demidoff, c'est le seul qui puisse le payer encore si bien et comme mon joaillier ici est son ami je prévois qu'il lui aura écrit de ne pas en offrir davantage. Tu peux dire avec vérité que le père m'en avoit offert beaucoup plus et à présent il l'aurait prix de marchand, mais je te le répète ma position me force à dire oui à la fin, aussi ne le rebute pas ». Elle a loué à Genève « pour l'hiver un appartement rien n'est gai ici ; mais la langue, le sérieux même, tout m'y convient et pour trois mois d'hiver, ce changement nous fera du bien par la distraction qu'il nous procurera »...







182

182. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « H. », [Arenenberg] 11 juin 1835, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages in-4 à grande vignette lithographiée, adresse avec cachets postaux. 600/800

BELLE LETTRE SUR LA VENTE DU COLLIER, ORNÉE D'UNE GRANDE VIGNETTE : *Pont suspendu en fil de fer à Fribourg (Suisse)*, lithographié par A. Briquet & Meyer.

Elle lui écrit « sur du beau papier que j'ai acheté sur ce fameux pont que j'ai été voir et ou j'ai passé comme tout le monde fait en voiture. Je te donne un échantillon de ce que cela est et tu jugeras que c'est merveilleux ». Elle la remercie de se charger « de l'affaire de mon collier [...] tu as fait merveille et j'accepte à l'instant même la proposition que tu me fais des 400 mille francs, si tu veux les faire déposer chez M. Noël notaire ou bien un engagement de M. Demidoff de me donner cette somme je regarde mon collier comme vendu et je le remettrai ici dans les mains de celui qui viendrait le chercher de la part de M. Demidoff avec une lettre de toi et bien entendu quand mon notaire aura à Paris mis le tout en règle. Je serai enchantée de cette fin et tu as fait merveille car je consentais à le donner pour rien. Sans doute j'y perds puisqu'il m'a été compté dans nos partages pour sept cent vingt sept mille francs, mais je gagne de m'en défaire et de plus j'en ai besoin et le prix est raisonnable je te remercie donc d'avoir traité cette affaire [...] c'est très vrai que ma mère le portait à son couronnement »...

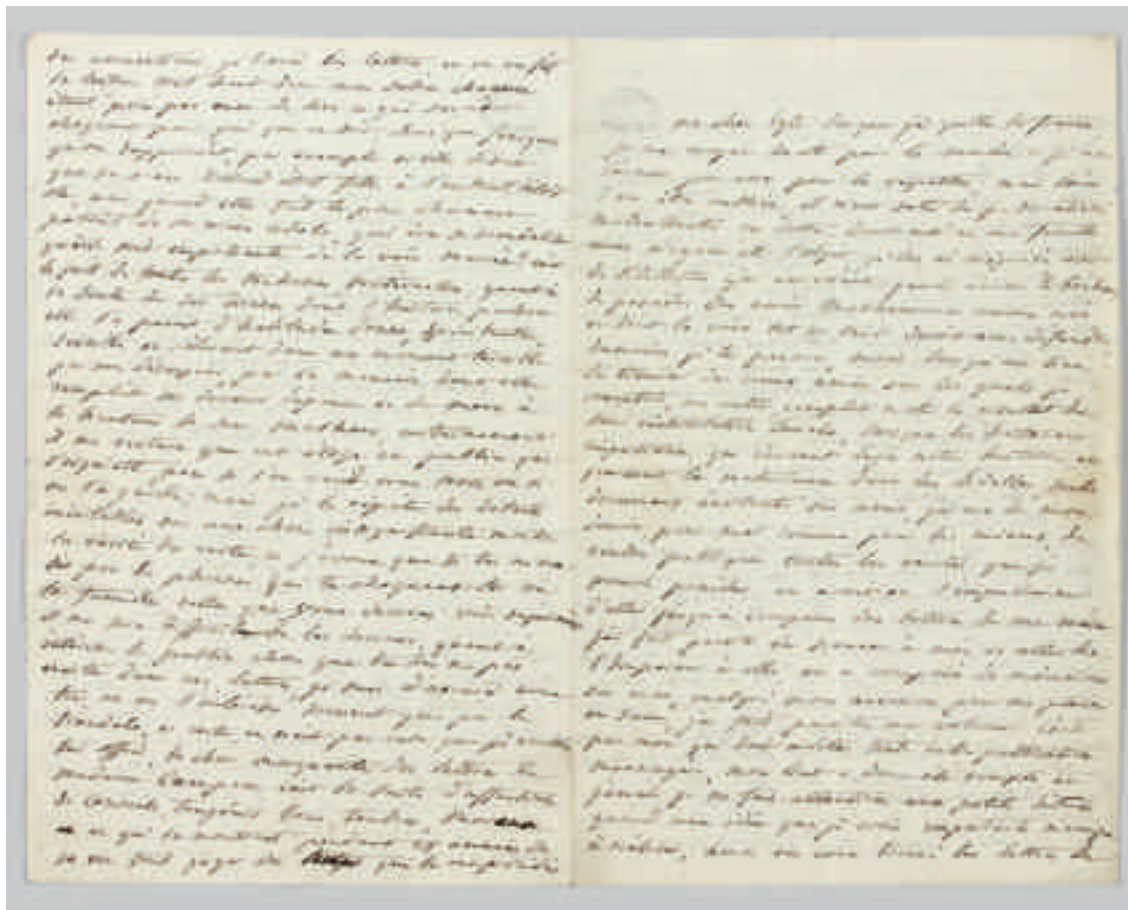
Voir la reproduction.

183. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** 2 L.A.S. « H. », [Arenenberg] août-septembre 1835, à « la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages in-8 sur papier vert d'eau, et 2 pages in-8 à son chiffre, adresses avec cachets postaux. 400/600

27 août. Sa belle-sœur [Auguste, veuve d'Eugène] « étoit venue pour passer deux jours avec moi, et elle en passera quinze [...] elle se plait ici ainsi que sa fille et cela me fait plaisir. Théodelinde (1814-1857) est bien gentille le docteur dit que sa poitrine n'est pas attaquée et qu'avec beaucoup de soins elle se remettra. J'avais chez moi la princesse de Sigmaringen. Ainsi tu peux penser comme ma maison est remplie. La grande duchesse de Bade vient dans quelques jours ; mais je pense que ma belle-sœur sera partie, car cela seroit difficile de loger tout le monde ensemble, les canapés sont employés, et l'on est déjà deux par deux. Théodelinde est spirituelle et rempli de grâce, on trouve qu'elle me ressemble pour la figure du moins à mon portrait de Gérard. Le choléra les a chassés de Livourne plutôt qu'elles ne comptoient. C'est terrible cette maladie »... Elle attend « l'annonce de la vente de mon collier avec impatience »... Puis sur le peintre Félix Cottrau : « Ta colère contre M. Cottrau serait très légitime si son originalité ne t'était connue. C'est peut-être justement parce qu'il t'avait promis un beau dessin qui n'était pas achevé qu'il n'a pas osé se présenter chez toi, car son projet était bien d'y aller et je le reconnais là. J'ai été à Rome deux mois sans le voir pour la même raison. Je lui avais commandé mes romances et au bout de ce tems il est arrivé avec la première faite, le reste est encore à faire »...

25 septembre. Elle s'attend toujours aux mauvaises affaires, « de sorte que l'annonce qu'on ne veut pas acheter mon collier ne m'a pas étonnée. Je ne compte pas non plus sur la possibilité que M. Demidoff puisse l'acheter ce serait à lui à faire une offre. Son père m'en





184

avait offert il y a dix ans 330 mil francs que j'ai été assez bête pour refuser. Je pense que 350 ce serait très raisonnable, ou bien des rentes et un peu d'argent comptant. Je te dis tout cela mais je n'y compte guère. J'ai de tems en tems de vilaine douleurs de tête, je prends du kinine cela les arrête ; mais cela revient. La grande duchesse [Stéphanie] a passé ici 10 jours elle est maintenant près de sa fille qui vient d'accoucher d'un beau garçon. Ils sont tous enchantés ». Puis elle évoque un mariage manqué de Théodelinde : « il est curieux que des parents aillent toujours chercher en mariage des gens qui ne veulent pas de nous et refusent celles qui s'en trouveraient fort heureuses »...

184. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Arenenberg] 15 novembre 1835 ; 2 pages et demie in-8.

400/500

Elle partage les tourments d'Églé pour son fils Edgar : « avec le froid qui nous arrive il faut qu'il évite une rechute et qu'il ait la raison de se soigner ». Elle a déjà « de la neige et un froid qui vient si subitement qu'on a de la peine à s'y acclimater ». Elle attend le prince Belgiojoso : « je me fais un plaisir de l'entendre chanter ». Elle explique les mésaventures du peintre Félix Cottreau, menacé de prison pour avoir manqué le service de la garde nationale : « après bien des démarches il en a été quitte, et quand il était libre d'aller te voir tu étais à la campagne, il a beaucoup travaillé dit-il pour le salon, ensuite a manqué mourir et le voilà ! »... Elle peut montrer le collier au général Allart : « son seigneur et maître de cachemire en donnerait peut-être 500, et un collier du couronnement ! C'est une idée ! vois si elle est faisable, sinon n'en parlons plus, et attendons le mariage de la princesse Olga »... Il y a eu « un tremblement de terre qui m'a prouvé que mon petit château était des plus solide, une seconde secousse a été des plus fortes, chacun s'est réveillé en sursaut avec mille pensées différentes, la véritable n'était pas la moins effrayante. [...] Louis est à Zurich dans ce moment pour faire enfin relier son livre [*Manuel d'artillerie à l'usage des officiers d'artillerie de l'armée helvétique*], il est bien content d'être au bout de ce pénible ouvrage »...

Voir la reproduction.

185. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. 2 L.A.S. « Hortense » et « H. », [Arenenberg] décembre 1835, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages in-8 à son chiffre, et 1 page in-8, adresses avec cachets postaux.

400/600

2 décembre. Un nouveau malheur frappe sa famille : sa belle-sœur la princesse de Montfort [Catherine de Wurtemberg (1783-1835), femme du Roi Jérôme] « vient de mourir à Lausanne, heureusement dans les bras de ses enfants, mais dans le malheur ! dans l'exil ! Pauvre femme. Son corps va sans doute retourner dans les palais. Son frère le roi de Wurtemberg l'enverra sans doute chercher et c'est avec tous les ennuis de la gêne dans une petite maison louée à Lausanne qu'elle a fini ses jours ! Sans doute le roi des Français regrettera de n'avoir rien fait, malgré ses réclamations si justes, pour une femme qui sans contredire est une des gloires de notre nom, et qui emporte dans la tombe l'estime de chacun. Ah le malheur a donc peu de sympathie en France ! Cela paraît fort simple à chacun de nous laisser mourir dans l'exil et l'infortune ; soit ; mais il eût été plus digne de la France, avant que la mort, qui s'en acquitte si bien, vienne frapper tous les membres de la famille de l'Empereur, il eût été plus digne qu'il leur donnât au moins une preuve de souvenir avant ». Elle l'avait invitée à « venir passer l'hiver avec moi dans mon petit château [...] Je pense qu'à présent ses enfants et son mari





accepteront ma proposition. Louis part pour les chercher. C'est réellement un événement affreux pour eux sous tous les rapports ». Elle ajoute : « Je crois avoir vendu mon collier pour une rente ma vie durant à un souverain. Je t'écirai quand cela sera terminé. C'est mal vendu ; mais enfin cela m'empêchera de renvoyer toute ma maison »...

20 décembre. Le collier est livré déjà, et elle ne veut rien regretter. L'ouvrage de Louis a du succès. « J'ai déjà donné une leçon à mon neveu [le prince Napoléon (Jérôme)] qui est un enfant charmant et très beau de figure. Le père [le roi Jérôme] et Mathilde doivent être aujourd'hui à Stuttgart »...

186. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Arenenberg] 3 janvier 1836 ; 2 pages in-8.

400/500

Elle a chez elle son beau-frère [JÉRÔME] « qui a laissé sa fille [Mathilde] à Studgard. Il me laisse son fils et va en Italie pour voir ce que sa mère peut faire pour lui, et je crois pas grand chose car malgré les bavardages des journaux la pauvre femme n'a pas grand chose non plus ; mais mon beau-frère n'a absolument rien, c'est bien triste. J'ai du guignon pour mon collier, croirais-tu que de Florence on m'en offre aujourd'hui 400, parce que c'est fini, tandis que pendant vingt ans il a été en vente, et ce qu'il y a de pis c'est que le roi de Bavière ne commence à me payer qu'au mois d'octobre prochain ! Enfin, n'en parlons plus, c'est encore un bon débarras pour moi. Je suis bien contente de la fin de cette campagne d'Alger qui me faisait tant de peur [...] Adieu je gèle c'est positif nous avons 12 à 19 degrés tout le lac est pris mais nos poêles vallent mieux que vos cheminées et nous nous en tirerons bien j'espère, et peut être mieux que si nous avions été à Genève où on gèle encore plus parce qu'il n'y a pas de poêle »...

187. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Arenenberg] 18 février 1836 ; 2 pages in-8 (petit deuil).

400/500

MORT DE LETIZIA BONAPARTE (2 février). « Tu vois que l'une après l'autre toute notre famille s'en va dans l'autre monde, quant à ma pauvre belle-mère on ne peut ni en être étonnée ni le regretter trop en pensant à toutes ses infirmités et à toutes ses douleurs ; hélas quand ce ne sont plus les jeunes qui meurent, je me sens toute résignée. Mon neveu [Napoléon (Jérôme)] donne du mouvement à notre vie uniforme. Il est fort gentil et rempli d'esprit. Tes idées pour sa sœur [Mathilde] conviendraient certainement ; mais quand de part et d'autre on n'a absolument rien à donner il est difficile de les réaliser. La mort de ma pauvre belle-mère n'enrichira pas beaucoup ses enfants malgré les millions qu'on se plaisait à lui donner. S'ils ont tous une quinzaine de mille francs de rente ce sera encore beau-coup, et mon mari infirme et aussi gêné que chacun écrit à son fils que sa position l'empêche de rien faire pour lui. Même en ayant mal vendu mon collier je suis pourtant bien contente de l'avoir fait. [...] Je ne suis pourtant pas au bout de mes déficits. Il me faut encore de quoi assurer mes pensions, et je fais la revue de mes débris pour les vendre encore, j'ai encore un beau tableau de Corège estimé 50 mille francs. Si tu trouves des amateurs, parles-en, et une tapisserie des Gobelins avec des N et des aigles, si je pouvais faire rentrer tout cela en France je crois que ce serait plus facile de vendre là qu'ailleurs »...

188. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. 2 L.A.S. « H. » et « Hortense », [Arenenberg] mai-juillet 1836, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages in-8 à son chiffre (petit deuil), et 3 pages in-8 à son chiffre, adresses avec cachets postaux.

600/800

9 mai. Elle espère qu'Églé a bien reçu le paquet confié à la princesse de Salm, tombée malade à Mulhouse. Elle aimerait avoir « deux petits bonnets de soie couleur de mes cheveux ». Elle évoque une des nièces d'Églé : « Mlle G[amot] est fort recherchée, elle a 30 à 40 mille livres de rente et veut choisir elle-même. Pour l'épouser il faut donc lui plaire, c'est le seul moyen, et il faut aller chez sa mère souvent. C'est une charmante personne sous tous les rapports, c'est l'aînée à laquelle on trouvait de la ressemblance avec notre chère Adèle mais en moins bien ». Elle a toujours chez elle le prince de Montfort [Jérôme] et ses enfants : « le prince parle de retourner bientôt en Italie, mais les enfants se plaisent ici et je ne sais qui l'emportera »...

15 août [pour juillet]. Elle fait faire « une grande toilette à ma petite maison, c'est-à-dire je mets du papier neuf dans tout le rez de chaussé. Depuis 20 ans c'était assez nécessaire mais c'est une affaire ici. Voilà trois ou quatre semaines seulement pour une chambre et si l'on ne suit pas les ouvriers ils font tout de travers et c'est à recommencer. Ma patience est quelque fois à bout. La sale de billard est devenue une garde de meuble. J'ai fait venir de Rome la tapisserie de l'Empereur, car je ne puis vendre une chose aussi précieuse et elle a de la peine à tenir dans ma petite maison, elle va pourtant prendre place dans cette sale de billard. J'ai fait une vente de tout ce que j'avais de mobilier à Rome et je ne sais où placer mes grands portraits de famille ». Puis elle parle de son désir de marier son fils Louis [futur Napoléon III] : « il ne pouvait y avoir encore rien de décidé pour des arrangements qui ne dépendent pas seuls de moi. Il est dans ce moment à Baden. Comme il a de tems en tems une petite douleur au foie, on les dit bonnes pour cela ! Il est vrai qu'il a sauvé une pauvre femme et ses enfants qui étaient emportés par un cheval. Avec son dévouement habituel, son adresse et la vitesse de son cheval il s'est jetté sur la bride et a arrêté l'animal emporté près de la porte du paradis à l'endroit où il y a des grands faussés. Le cocher, le mari étaient restés bien loin avec les brides cassées dans la main. Tu sais comme on aime Louis à Constance, toutes les dames l'ont embrassé de cette bonne action »... Elle rapporte les succès à Berlin d'Aloïs Ney, et parle de la famille Tascher qui est chez elle, où « on étouffe. La chaleur n'a jamais été plus grande, mais je me porte bien, j'engraisse encore je crois et je deviens lourde ». Elle prie Églé de donner 200 fr à Marco Saint-Hilaire « dont la mère était 1<sup>re</sup> femme chez l'Impératrice Joséphine », et qui est en prison pour dettes à Clichy : « Il a fait un bête de journal nommé Napoléon et il me l'envoie relié magnifiquement, malgré toutes les niaiseries qui s'y trouvent je suis forcée de l'accepter et de payer malgré mes faibles moyens »...

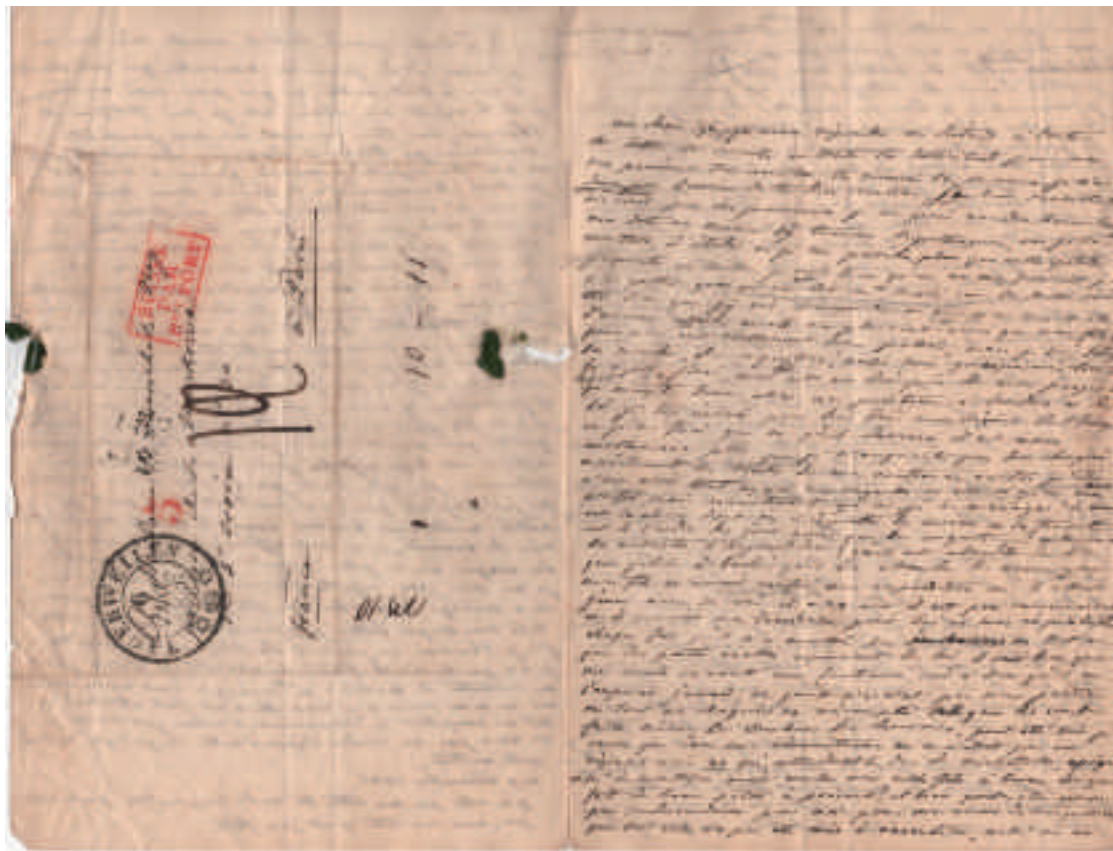
189. HORTENSE DE BEAUHARNAIS. L.A.S. « H. », [Arenenberg] 9 octobre 1836, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages et quart in-8, adresse avec cachets postaux.

400/500

« C'est un tourbillon de monde qui encombre mon petit ermitage. Je ne m'en plains pas ; mais je ne serai pas fâchée de retrouver mon calme habituel. Le prince de Montfort avec son fils, la duchesse de Raguse avec son neveu, mon oncle avec sa fille », et son neveu « Max le fils de mon frère ! Il a passé quatre jours chez moi, c'est un beau garçon, bon, gracieux, et il a plu à tout le monde, on s'est mis à jouer des proverbes dans ma serre, des proverbes on en vient à la comédie, qu'on nous donne ce soir, aussi dans ma serre, et on se remue ! Napoléon ne tient pas en place ! c'est un vacarme à n'y pas tenir ! Le prince de Montfort veut acheter un petit pied à terre ici, et il faut courir pour aller y faire ses plans, tout mon monde est en l'air pour cela, [...] je ne serai pas fâchée de les voir partir demain et de retrouver ma tranquillité ordinaire, car je ne suis plus habituée à tout ce remue-ménage surtout avec si peu de domestiques qui sont







191

tous sur les dents. Mon cher enfant [Napoléon III] seul est encore absent et n'aura vu ni ses oncles ni ses cousins, il était à ce camp de Thun qui ne fait que finir et je l'attends dans quelques jours. Je vois que la r. Caroline [Caroline Murat, reine de Naples] a beaucoup de succès à Paris et j'en suis bien aise qu'elle y ait une tenue dont elle pourrait manquer d'habitude, quand elle est livrée à elle-même. Elle y est donc bien conseillée tant mieux pour le nom qu'elle porte, car dans les tems de passions, chacun voudrait l'exploiter à son profit ce nom qui doit toujours rester pur d'intrigues comme de basses complaisances ». Elle apprend par les journaux « que la Suisse et la France cessent une harmonie qui date pourtant de bien des siècles. Je pense que cela s'arrangera à l'amiable. Je le désire, car notre position n'y serait pas agréable »...

190. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A.S. « Hortense », [Arenenberg] 25 novembre 1836, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 1 page in-8, adresse avec cachets postaux. 500/600

APRÈS LA TENTATIVE DE COUP D'ÉTAT À STRASBOURG (30 octobre) ET L'EXPULSION DU FUTUR NAPOLEON III VERS LES ÉTATS-UNIS (21 novembre), pour laquelle sa mère a multiplié les démarches.

« Ma chère Eglé, j'ai fait un voyage bien rapide pour revenir chez moi. Il me tardait de venir me reposer un peu de si fortes émotions. Je ne doute pas de ton intérêt c'est pourquoi je veux te dire que je ne suis pas aussi mal que je devrais l'être, je veux pourtant me soigner. J'avais les nerfs si tendus ! et maintenant je ne suis pas encore dans mon état naturel. [...] Ici je ne vois que des visages en larmes, et j'ai besoin d'avoir encore du courage pour tout le monde. Mon fils m'a écrit tout son chagrin si je m'exilais avec lui, je tacherai de lui persuader que je ne tiens plus à l'Europe et que tous les lieux me sont indifférents. J'attendrai de ses nouvelles. Je me contente des femmes de chambre que j'ai ici, ne te donne donc pas la peine de m'en chercher »...

191. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS.** L.A., [Arenenberg] 5 décembre 1836, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 3 pages in-8, adresse avec cachets postaux. 1.000/1.200

TRÈS LONGUE ET IMPORTANTE LETTRE SUR LA TENTATIVE DE COUP D'ÉTAT À STRASBOURG ET L'EXPULSION DE SON FILS VERS LES ÉTATS-UNIS, OÙ ELLE VEUT LE REJOINDRE.

Elle ne peut vendre Arenenberg, « car je vends ma terre d'Italie et je ne possède plus que cette petite propriété en Suisse », et elle ne pense pas qu'on la force à la quitter, « car la Suisse sait très bien que j'y vis tranquille et que je ne me mêle d'aucune affaire et ils me pleurent ici ainsi que mon fils. Pour nous c'est réellement une patrie ; mais je suis fatiguée du monde, des injustices ! [...] mon fils est au désespoir de mon projet de départ. Je compte donc aller au printemps à Londres et de là je lui écrirai pour lui dire mon dégoût de l'Europe et je ne ferai que ce qu'il désirera. Il est assez malheureux pour que je n'augmente pas son chagrin ». Elle veut se justifier, face aux médisances. Elle n'était pas à Bâle. « Qu'il est absurde de croire que mon fils m'aurait confié une expédition où il allait jouer avec sa vie, il a 28 ans, il est peu communicatif, et il connaît ma tendresse pour lui et mes inquiétudes ! Chaque fois qu'il m'a montré ses intentions et tout ce que des partis exaltés espéraient de lui, il sait bien que mes conseils suivaient mes sentiments, c'est-à-dire qu'il ne s'exposât jamais, et qu'il n'enviât pas une position où tout est chagrin et mécomptes telle que de vouloir faire même le bonheur des hommes ». Elle rappelle qu'elle aurait pu agir autrefois avec Montholon,



« dans une circonstance où ce n'était pas un régiment mais 20 qui attendaient le duc de Reichstadt », mais que son « amour de tranquillité » avait fait tout échouer : « aussi on ne devait plus me mettre dans de nouvelles confidences ». Elle voulait mettre son fils « dans la position d'avoir des obligations au gouvernement. Je connaissais si bien son caractère loyal que j'étais sûre alors qu'il repousserait tout ceux qui venaient lui peindre la France malheureuse et ayant besoin de lui. Mais au lieu de bons procédés, il n'a eu que des injustices, ainsi que moi ». Elle a alors désiré « qu'il se mariât. C'était là où se bornait toute mon ambition », mais ce projet a subi des entraves. Puis « les affaires de Suisse sont arrivées. Je le voyais dans une position si difficile en cas de guerre que je lui parlais d'aller en Angleterre. Il me dit qu'il serait bien aise d'avoir un passeport pour en profiter en cas. [...] Il est possible que mon fils ne m'ait pas dit la vérité sur ce qu'il voulait faire d'un passeport ; mais je sais qu'il a prié un monsieur d'ici de lui prêter le sien en lui disant qu'il allait à Manheim [...] ce qu'il y a de sûr c'est qu'il est entré à Strasbourg avec le passeport de Mr Ditwort. Quand à de l'argent certes il n'en avait pas et son père qui lui donnait six mille francs de rente vient de les lui ôter. Maintenant comment se plaît-on à croire et que j'étais pour quelque chose là-dedans et que j'étais à Basle, quand tout le monde m'a vu ici pleurer à la première nouvelle qui eût semblé bonne à tout autre et qui pour moi me désespérait »... Elle est « fatiguée de l'Europe, une terre nouvelle me sera peut-être meilleure. J'y trouverai du moins des indifférents et non des injustes ennemis. Quant à mon fils je suis heureuse de le savoir bien loin, tant mieux si vous êtes tranquilles en France ; mais je ne le crois pas ! Vous aurez des troubles, des désordres, peut-être encore de cruelles révolutions ! et mon fils sera loin, il n'aura plus de danger à courir, on ne viendra plus en appeler à son nom, à son courage et du moins je n'aurai plus à trembler sur le seul intérêt qui me reste dans ce monde »...

*Voir la reproduction page 49.*

192. **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**. 2 L.A.S. « Hortense », [Arenenberg] février-mars 1837, à « Madame la Maréchale Ney princesse de la Moskowa » à Paris ; 2 pages et demie, et 1 page in-8, adresses avec cachets postaux. 600/800

SUR SA SANTÉ ET LA MALADIE QUI VA L'EMPORTER (elle mourra le 5 octobre d'un cancer à la matrice).

12 février. « J'ai décidément une maladie sérieuse et c'est plutôt la faute des circonstances que le manque de soin. J'étais si fatigué de mon voyage et j'avais si peu le temps de penser à moi, que j'aurais dû être soignée à mon retour ici. J'avais à ce qu'il paraît une inflammation. Mon vieux docteur a bien dit que si j'avais des douleurs il fallait me faire poser des sangsues. [...] mais il eût fallu les mettre plutôt. La princesse de Hohenzollern inquiète m'a envoyé son 1<sup>er</sup> médecin qui parle fort bien français, il m'a entièrement rassurée. Selon lui ce n'était que de la faiblesse et je devais pour attendre le temps des eaux prendre des bains de fer et aromatiques ». À la suite du désaccord des médecins, « on a exigé de moi que je fasse venir le plus fameux docteur de l'Allemagne, celui qui a accouché la reine des Belges [...] il est venu hier. C'est la loi et les prophètes. Il est d'accord avec mon vieux docteur mais m'a dit que c'était grave, l'inflammation n'ayant pas été prise à temps. Cependant il y a encore l'espoir de guérison. J'en ai pour deux mois de soins et après des eaux en Autriche que je ne puis me dispenser d'aller prendre, s'il survient des accidents graves il veut qu'on lui écrive mon état et il reviendrait. [...] Je sais M. Conneau si désolé de me savoir malade qu'il reviendrait peut-être volontiers pour quelques mois. Tu vois donc ma chère Eglé qu'il me faut du courage et de la patience. Je serais désolée de mourir sans revoir mon fils ! et le roi de Bavière aurait fait un si bon marché avec moi que cela me dépitait. Aussi je me soigne, je n'ai que cela à faire »... Elle ajoute : « Je n'ai pas encore de lettres de mon fils ».

9 mars. « Tu me fais un bien extrême ma chère Eglé, et je veux t'en remercier, je t'avoue que j'étais vivement tourmentée pour mon fils après tous ces orages, et quand on est malheureux !! Enfin grâce à Dieu le vaisseau a été vu. Maintenant je ne veux plus m'occuper que de me soigner. Le docteur Conneau vient d'arriver [...] depuis ma dernière lettre j'ai eu une rechute, une perte de sang, et je suis d'une faiblesse extrême. Depuis trois jours on a changé le traitement et le sang est arrêté. Ce que j'ai décidément est au col de la matrice. Une partie est malade il faut le guérir sans arrêter le reste. Conneau répond de la guérison parce qu'il dit que c'est un accident produit par ce terrible voyage, que cela ne tient pas à la santé et qu'il est encore temps. Mais tu vois que ce n'est pas seulement le chagrin »...

ON JOINT une fin de L.A.S., 5 janvier 1837 (2 p. in-8), à propos de la rupture du projet de mariage [avec Mathilde] « à cause des événements de Strasbourg », des offres de services d'escrocs qui veulent lui soutirer de l'argent, etc. « tout cela augmente l'idée qui me poussait d'aller dans un autre monde oublier complètement celui-ci qui ne vaut pas grand-chose. Pourtant je ne ferai que ce qui conviendra à mon fils »...

193. **[HORTENSE DE BEAUHARNAIS]. Anne-Étiennette SALVAGE DE FAVEROLLES** (1785-1854). 2 L.A.S., Arenenberg 1835-1837, à la maréchale Ney, princesse de la Moskowa ; 4 pages in-8, et 3 pages in-8 (petit deuil) avec adresse. 400/500

LONGUES LETTRES SUR LA REINE HORTENSE, ET LE TRANSFERT À RUEIL DE SA DÉPOUILLE.

2 octobre 1835. La duchesse de Saint-Leu a appris avec résignation l'échec de la négociation (vente du collier). Elle fait des projets pour « les arrangements et embellissements qu'elle désire à son habitation pour la rendre par la suite aussi confortable et agréable que possible ». Nouvelles des visiteurs à Arenenberg : la duchesse de Leuchtenberg et sa fille la princesse Theodolinda, la princesse Eugénie avec son mari le prince Constantin ; il y a eu jusqu'à 50 personnes « toutes très bien logées dans les deux petites maisons de la Reine et du Prince ». Puis vinrent la Grande-Duchesse Stéphanie de Bade, avec une nombreuse compagnie (duchesse de Raguse, Visconti, le baron Félix del Portes, etc.). La Reine Hortense n'a pas voulu aller à Bade pour le baptême du fils de la princesse Joséphine, mais a retrouvé la Grande-Duchesse à Überlingen : excursions sur le lac et aux environs... Etc.

13 novembre 1837. Le Prince [Napoléon III] l'a chargée, avec le comte Tascher, d'« accompagner les restes mortels de sa mère jusqu'à Rueil », devoir « doublement sacré » envers « l'auguste amie que vous et moi nous pleurons. Vous comprendrez Madame tout ce que le lugubre voyage va éveiller en moi de pénibles et déchirantes impressions en repassant ainsi par tous les lieux par la même route ou je passais l'année dernière à la même époque avec elle à mes côtés dans ma même voiture qui maintenant suivra son cercueil (celle de M. le Comte Tascher marchera en avant). En allant en France alors Mme la Duchesse craignait pour la vie de son fils, à notre retour elle était rassurée à cet égard, mais elle croyait être sur le point d'aller le rejoindre dans le nouveau monde et y finir ces jours loin de l'Europe, nous ne devions plus nous quitter !... tout cela était triste mais ce n'était rien en comparaison du malheur et de la douleur qui m'accablent aujourd'hui ». En arrivant à Rueil, le comte Tascher dressera « un procès-verbal du dépôt que nous ferons du cercueil dans une chapelle de l'église où il restera provisoirement jusqu'à ce que le caveau soit prêt. Ce ne sera que lorsqu'on l'y descendra qu'un service aura lieu »...





## GRAVURES



197



200

194. Gravure sur cuivre par Petr. DREVET - d'après Hyacinthe RIGAUD.  
*Portrait de la princesse Palatine.*  
11 X 15 cm.

40/70

195. Deux gravures sur cuivre par Nicolas de LAUNAY - d'après Jean-Michel MOREAU le Jeune.  
*Allégories à la gloire du feu Roi Louis XV.*  
Après 1774.  
10,5 X 16,5 cm.

50/80

196. Gravure au pointillé par LAMBERT – d'après Charles CHASSELAT.  
*Louis Antoine Henry de Bourbon, Duc d'Enghien, Prince du Sang, né à Chantilly le 2 août 1772, mort le 21 mars 1804.*  
A vue : 15 X 10 cm.

50/80

197. Gravure allemande.  
*Silhouettes des roi et reine de France (Louis XVI et Marie-Antoinette) et des roi et reine d'Angleterre (Georges III et Sophie-Charlotte).*  
9 X 12,5 cm.

70/100

Voir la reproduction.

198. Charles Nicolas COCHIN fils.  
*Deux projets de monument funéraire, datés 1759 et 1760, pour Marie-Louise Elisabeth de France, infante d'Espagne (1727-1759), fille aînée de Louis XV et de Marie Leszczyńska.*  
A vue : 9 X 15 cm.

50/80

199. Jean-Michel MOREAU Le Jeune.  
*Projet pour un monument funéraire, dans un ovale. Probablement pour un roi de Suède.*  
Epreuve avant la lettre.  
A vue : 24 X 17 cm.

40/70

200. *Lettres de chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint Louis en faveur de Monsieur Perchain, Capitaine, le 20 avril 1824.*  
31 X 37,5 cm.

100/150

Voir la reproduction.

201. *Portrait de Marie-Thérèse de Habsburg-Este (1817-1886).*  
Lithographie avec une dédicace : *Donné à Madame la Comtesse de Mayot de Lupé, Frohsdorf le 30 novembre 1857. Marie-Thérèse.*  
Dans un cadre à écoinçons en fleur de lys.  
41,5 X 32,5 cm.

150/200

*Fille de Francesco IV de Habsburg-Este, duc de Modène, et de Marie-Béatrice de Savoie, elle épouse Henri V de Bourbon, duc de Bordeaux, futur comte de Chambord, le 16 novembre 1846.*







203

## 202. DECORATION DU LYS – CHARLES X et Général J.-J.-P.A. DESSOLLE. P.S...

*Paris, 16 décembre, 1814.*

Grand vélin pré-imprimé (50 X 40 cm) avec encadrement au décor gravé, sceau sous papier de l'état-major des Gardes Nationales en pied, décoration du lys avec ruban accroché au document ; pièce encadrée sous verre.

Brevet et récompense de la décoration du Lys délivré à André-Edme-Louis Salmon, ancien pâtissier, chasseur de la 7<sup>e</sup> légion des Gardes Nationales. La pièce est signée par le comte d'Artois futur Charles X (griffe) en qualité de colonel-général des Gardes Nationales du Royaume, contresignée par le général comte Dessolle, le duc de Montmorency, aide-major général et le secrétaire commissaire du Sceau M. de Bonneuil.

Beau document au riche décor en encadrement gravé par Adam, avec sa décoration du lys.

Ancien aide de camp du général Moreau, le général Dessolle (1767-1818) fut au retour des Bourbon, chef d'état major du comte d'Artois, colonel général des Gardes Nationales, à la tête desquelles il essaya d'enrayer la marche de Napoléon lors des Cent Jours. Pair de France, il sera président du conseil à la place du duc de Richelieu en 1819.

250/400

## 203. Gravure par Pierre AUDOUIN, d'après Henri Joseph Hesse.

*Portrait de Marie Caroline, Duchesse de Berry.**Vers 1820.*

43 X 36 cm.

*Voir la reproduction.*

100/150

## 204. Gravure à l'aquatinte par Philibert Louis DEBUCOURT, d'après ISABEY.

*Louis XVIII.*

53 X 40 cm.

Réparation.

100/150

## 205. D'après BOELLNER.

*Anne-Charlotte Françoise de Montmorency Luxembourg, Duchesse de Montmorency, 1753-1829, entourée de ses enfants.**Au dos, une annotation à l'encre : De la part du Comte Guy de Gontaut Brion, en souvenir de Paul, vicomte de Gontaut Brion, Décembre 1938.*

69 X 51 cm.

150/200

206. Pochoir aux armes des Cheval-Légers de la Reine surmonté de la devise *Seu Pacem, Seu Bella gero* ; fond rouge à fleurs de lys.*La Compagnie des Cheval-Légers de la Reine créée en 1660 pour la reine Marie-Thérèse, après son mariage avec Louis XVI.*

50/80

## 207. Nicolaus van AELST - Antoine SALAMANCA

*Naissance de la Vierge.*

Gravure datée 1540.

38 X 42 cm.

Marges coupées, petite déchirure.

150/200





## LIVRES



- 208 ALBAN-BUTLER. *Vie des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints. Versailles, J.A. Lebel, 1811 ; 13 volumes in-8 demi-veau fauve, dos lisses ornés.* 50  
Le tome XIII est consacré aux fêtes mobiles.

- 209 ALMANACH.-LES LYS. *Étrennes aux Dames. Paris, Rosa, 1815 ; in-24 veau raciné de l'époque, petite dentelle, dos orné, pièce de titres frottée, tranches dorées.* 50/100  
Avec 12 JOLIES PLANCHES DE FLEURS EXOTIQUES GRAVEES ET IMPRIMEES EN COULEURS.  
- Joint : DAVID LE SIMPLE ou Le Vritable ami. Reims, Cazin, 1784 ; 3 volumes in-veau marbré de l'époque, légèrement frottés.- Ensemble 4 volumes.

210. ALMANACH ROYAL pour l'an 1829. *Paris, Guyot et Scribe, 1829 ; fort volume gr. in 8 reliure de l'époque maroquin rouge à long grain, dentelle dorée, dos lisse très orné de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées* 30/50

211. ALMANACH DEDIE AUX DAMES. *Paris, 1812-1827 ; ensemble 12 volumes in-24, cartonnages décorés de l'éditeur, tranches dorées, étuis.* 150/200  
Réunion rare des années s. d., 1812, 1813, 1815, 1818, 1819, 1820, 1821, 1823, 1824, 1826, 1827. Nombreuses gravures hors texte.- Joint deux autres almanachs : Joconde ou les Coureurs d'aventure.- Le mérite des Demoiselles.- Ensemble 14 volumes.

212. ALMANACH DE GOTHA. *Gotha, Justus Perthes, 1817-1841 ; ensemble 11 volumes in-24, cartonnages de couleurs décorés de l'éditeur, tranches dorées.* 150/200  
Rare réunion d'années anciennes, illustrées de nombreux portraits et parfaitement conservées.  
Années 1817, 1823, 1825, 1828, 1831, 1833, 1836, 1837, 1838, 1840, 1841.

213. ANTIPHONAIRE - GRADUALE PASCALE AD HONOR. DEI BEATE MARIAE..... PROVINCIAE TRINACRIE. *Sicile, début du XVIe siècle ; très grand in-folio (505 x 380 mm) de 193 feuillets de parchemin, reliure de l'époque ais de bois (manque la partie extérieure) à demi recouvert de cuir brun, grand et gros volume placé dans une chemise plus tardive de basane fauve entièrement décorée à froid avec trois larges lanières horizontales traversant le dos et cousues sur les plats.* 1.500

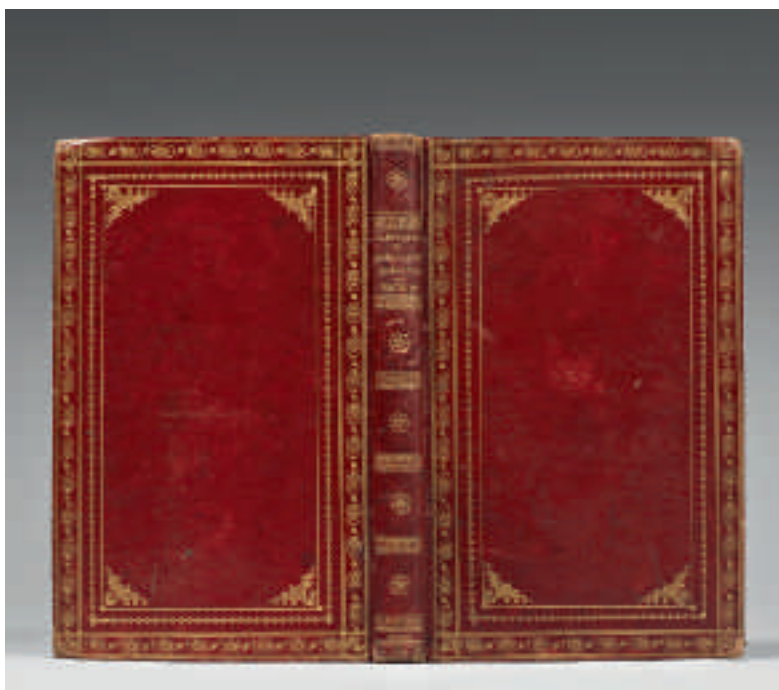


213





214



216

Important graduel ou manuscrit musical de grand format à l'usage d'un ordre sicilien (Trinacria). La musique, notée en noir sur des portées tracées en rouge, est rehaussée d'innombrables initiales calligraphiées en rouge. Le texte de la première page, encadré de rinceaux peints à la gouache en rouge, vert et bleu, commence par une très grande initiale *B* miniaturée. Mais cette page est frottée et la peinture a disparu par place. Au verso du feuillet 59 une grande lettre est plus élaborée et dans la marge inférieure sont peints trois poissons disposés en triangle.

Voir la reproduction page 53.

214. ATLAS. - Rigobert BONNE. Petit tableau de la France ou Cartes Géographiques de toutes les parties du royaume. Paris, Latré, 1764; fort volume in-16, maroquin rouge de l'époque, filets dorés, fleurette aux angles, dos lisse orné de motifs dorés, pièce noire, dentelle intérieure et tranches dorées. 500

Joli recueil comportant un frontispice colorié, un feuillet gravé d'Echelle, un feuillet de table et 28 cartes à double page gravées sur cuivre et coloriées.

Relié à la suite du même : Description géographique abrégée de la France. Paris, Butard, 1764 ; [4]ff., 213 pp.- Fraîche reliure en maroquin.

Voir la reproduction.

215. BARGHON DE FORT-RION F. Les Violettes de Parme. Paris, Furne ; Maillet- Schmitz, 1856 ; petit in-8, maroquin bleu de l'époque, double encadrement doré et armes au centre sur les plats, dos à nerfs orné de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées. 50/100

Dédicace de l'auteur « à l'auteur des Fleurs neustriennes ».

RELIURE AUX ARMES DE HENRI DE FRANCE, COMTE DE CHAMBORD, DUC DE BORDEAUX.

Joint : BELMONTET L. Les Nombres d'or, par un Croyant. Paris, Amyot, 1844 ; in-12 maroquin violet, dentelle, chiffre couronné sur les plats, dos lisse orné, tranches dorées.- Ex-dono autographe de l'auteur.

AU CHIFFRE H COURONNE DU COMTE DE CHAMBORD.

216. BERTHIER. Alexandre. Relation des campagnes du général Bonaparte en Egypte et en Syrie. Paris, P. Didot l'aîné, 1800 ; in-8 maroquin à long grain, rouge, large dentelle dorée sur les plats, dos lisse orné de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées (Bozerian). 50/100

Édition originale.- Exemplaires sur papier vélin relié par J. C. Bozerian l'aîné. Un angle et une coiffe un peu frottés.

Voir la reproduction.

217. BIBLE – TAFERELEN DER VOORNAAMSTE GESCHIEDENISSEN VAN HET OUDE EN NIEUTNE TESTAMENT. La Haye, Pieter de Hondt, 1728 ; 3 vol. gr. in-folio, reliures hollandaises de l'époque veau marbré, sur les plats décor doré de l'une double bordure avec fleuron d'angle et d'un grand losange central. Dos à nerfs ornés de motifs dorés. Très belle édition ornée d'ent-têtes, de culs de lampes et de 212 grandes compositions remarquablement gravées en taille-douce d'après G. Hoet, Ch. le Brun, A. Houbraken, Bernard Picart...

Les imposantes reliures hollandaises décorées présentent quelques défauts à plusieurs coiffes.

1.500/2.000

Voir la reproduction.







217

218. CAPEFIGUE Jean-Baptiste. Histoire de la Restauration... par un homme d'Etat. Paris, Dufey et Vezard, 1831-1833 ; 10 volumes in-8 demi-veau rouge de l'époque, dos à nerfs ornés de motifs dorés et à froid, coiffes légèrement frottées. - Édition originale. 100
219. CASSAN Jean. Le nouveau Parfait Notaire, réformé selon les nouvelles ordonnances. Paris, Théodore Le Gras, 1749 ; fort volume in-4 veau tigré de l'époque, dos à nerfs orné de motifs dorés, coiffes éliminées. 50  
Édition augmentée publiée par Jean-François de Vismes.
220. CATALOGUE RAISONNE des différents objets de curiosités ... du cabinet de M. Mariette... Par F. Basan, graveur. Paris, l'auteur ; Desprez, 1775, in-8 reliure italienne très décorée mais usagée. 1.000  
Frontispices, titre gravé et 3 planches à l'eau-forte dont une repliée.  
EXCEPTIONNEL EXEMPLAIRE DONNANT TOUS LES PRIX ET LE NOM DE TOUS LES ADJUDICATAIRES avec quelque-  
fois des commentaires.

Voir la reproduction.



220





221. CHATEAU DE FONTAINEBLEAU, Le Domaine de la Couronne. *Paris, Imprimerie Thomassin, 1837* ; fort volume grand in-4 demi-marroquin à long grain violet, dos lisse orné, pièce de titre sur un plat. 100  
Avec 61 planches gravées sur métal presque toutes à double page des plans du palais de Fontainebleau.
222. CLOUZOT Henri et Ch. FOLLOT. Histoire du papier peint en France. 150  
*Paris, Ch. Moreau, 1935* ; in-4 broché, chemise et étui.  
Nombreuses reproductions et 26 planches hors texte en couleurs.
223. COLLIN D'HARLEVILLE Jean-François. Œuvres. *Paris, Janet et Cotele, 1821* ; 4 volumes in-8, veau olive de l'époque, sur les plats dentelle et losange à froid, dos à nerfs ornés de motifs dorés et à froid (*Duplanil*). 100  
Portrait.- Jolies reliures signées de Duplanil dont les dos sont légèrement passés.
224. COUTUMES GENERALES DES PAYS ET DUCHE DE BERRY. (Nouveaux commentaires sur les). Par Me Gaspard Thaumassière. *Bourges, Jean-Jacques Cristo, 1701* ; in-folio basane fauve de l'époque réparée aux angles et aux mors. 50/100  
Edition corrigée et augmentée, contenant aussi le *Traité du Franc-Aleu de Berry*. Beau portrait gravé de la Thaumassière en tête.
225. [CRAUFURD James Gregan]. Mélanges d'histoire, de littérature, etc., tirés d'un portefeuille. *S.l., 1809* ; in-8 tiré in-4, veau blond du temps, petite dentelle, un mors fendu, manque à une coiffe, tranches dorées. 50/100  
Édition originale.
226. DESORMEAUX Joseph-Louis Ripault. Histoire de la maison de Bourbon. *Paris Imprimerie royale, 1772-1786* ; 4 vol. (sur 5) in-4 veau porphyre de l'époque, dos à nerfs ornés (frottés). 150  
Edition originale. Vignettes de titre, en-têtes et culs-de-lampe de Choffard et nombreux portraits gravés.  
Ces quatre premiers volumes s'arrêtent à 1574. Les dos portent un cerf répété qui est peut-être une pièce d'armes du blason des Trudaine.  
- Joint : Brun Frederike. *Prosaische Schriften*. Zurich, Orell, Füssli et Cie, 1799 ; 3 volumes in-8 demi-basane ancienne, accid. à une reliure.- Avec quelques jolies gravures de paysages de L. Hess.
227. DICTIONNAIRE UNIVERSEL FRANCOIS ET LATIN... Nouvelle édition...Dédiée au roy de Pologne. *Nancy, Pierre Antoine, 1740* ; 6 forts vol. in-folio veau marbré de l'époque. 100/200  
Accidents à quelques coiffes et coins.
228. DIDEROT Denis et Jean Le Rond D'ALEMBERT. Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Arts et des Métiers par une société de gens de Lettres. *Paris, Neuchâtel, 1751-1780* ; 35 vol. in-folio, veau marbré de l'époque, quelques accidents aux coins et aux coiffes. 15.000/20.000  
Édition originale de l'*Encyclopédie*.  
- Détail : TEXTE : 17 volumes.- PLANCHES : 11 volumes. À ces 28 volumes publiés par Diderot s'ajoutent : le *Supplément*, 5 volumes (dont un de planches) et les *Tables*, 2 volumes ; ces sept derniers volumes publiés de 1776 à 1780 par l'éditeur Panckoucke.  
Née d'un projet abandonné de traduction de la *Cyclopaedia* d'Ephraim Chambers (1727), l'*Encyclopédie* conduite et animée par Diderot et d'Alembert ne tarda pas à devenir une œuvre originale à part entière. Leur enthousiasme et leur inlassable activité attirèrent peu à peu deux cents collaborateurs, écrivains, savants, penseurs, économistes tels que Buffon, Condillac, Grimm, Helvétius, d'Holbach, Marmontel, Montesquieu, Quesnay, Rousseau, Turgot, Voltaire...  
L'illustration comprend 3129 planches gravées en taille-douce remarquables par leur intérêt documentaire et fort jolies pour la plupart : artisanats, commerces, premières représentations d'industries ; certaines gravures montrent les intérieurs des boutiques ou des ateliers, d'autres les outils, les instruments et les machines des ateliers.  
L'exemplaire comprend le frontispice de Charles-Nicolas Cochin qui manque souvent et qui plut à Diderot à qui on l'avait soumis. On a relié en outre, en tête du tome I, un beau portrait de Diderot et un autre de D'Alembert gravés sur cuivre à l'époque.  
Collection complète moins la planche 125 (Hermaphrodites, 1/3) du tome XII.  
Voir la reproduction page 57.



230

229. DUCLOS Charles Pinot-. Œuvres complètes. *Paris, Colnet ; Fain, 1806* ; 10 volumes in-8, demi-basane claire, dos lisses, pièces rouges.- 80/100  
Portrait.
230. GOMEZ DE LA SERNA Ramon. Le Cirque. Traduction Adolphe Falgairolle. *Paris, M. P. Trémois, 1929* ; 2 vol. gr. in-folio en feuilles, couvertures, étuis délabrés. 300/400  
Edition ornée de dessins et de 5 EAUX FORTES ORIGINALES HORS TEXTE DE MARCEL VERTES.  
Un des 33 exemplaires sur papier vélin d'Arches accompagnés d'une suite à part des 5 gravures avec remarques et de l'une d'elles rehaussées d'aquarelle et signée par Vertès.  
Voir la reproduction.





228







232

231. LA FAGE Raymond.- Jean VANDER BRUGGEN Discours sur les œuvres de La Fage. Paris, seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; grand in-folio demi-percaline ancienne. 100/150

Suite de 34 planches gravées à l'eau-forte par François Ertinger sur de très beaux dessins de La Fage dont plusieurs datés 1683. Précédée d'un feuillet de dédicace gravé à M. Bertin, Trésorier de France.

232. LA FONTAINE Jean de. Contes et nouvelles en vers. Paris, Chevalier, 1792 ; 2 volumes in-8, reliures du Second Empire, veau blond, filets dorés sur les plats, dos à nerfs ornés de motifs dorés, pièces rouges et bleues, dentelle intérieure et tranches dorées (R. Petit). 1.000

Célèbre édition dite des Fermiers généraux remise en vente ici avec un titre nouveau à partir des invendus de l'édition de 1762.

Portraits de La Fontaine et de Eisen, 59 fleurons et culs-de-lampe de Choffard et 80 figures de Charles Eisen. Les épreuves de ces dernières « peuvent être aussi bonnes que dans les exemplaires de 1762 » (Cohen, colonne 573).

Elégantes reliures de veau blond signées de R. Petit.

Voir les reproductions.

233. LA RUELLE Claude de. Discours des cérémonies, honneurs et pompe funèbre faits à l'enterrement du Très-Haut, Très-Puissant & Sérénissime Prince Charles 3<sup>e</sup> du Nom, par la grâce de Dieu Duc ... de Lorraine ... de glorieuse & perpétuelle mémoire. Cler-lieu Lez Nancy, Jean Savine, 1609 ; petit in-8 de [8]ff., 202 ff., [4]ff. le dernier blanc, vélin blanc souple à rabats, dos lisse orné, tranches d'origine. 200

Édition originale.- Beau frontispice en forme de portique avec portrait gravé en taille-douce. Inscription ancienne dans la marge et grande lettre H sur le titre.

234. LIVRES ILLUSTRES. Lot de 5 volumes in-4 brochés. 60/100

BARBEZAT Marc. Dessins par Jean Martin. Éd. de l'Arbalète, 1943.-Avec 25 planches.- Papier vélin fort.

MARCO Basil. Les Fleurs sur le Nil.- Bois gravés de C. Le Breton. Éd. Jonquières, 1925.- Bois gravés aquarellés au pochoir.

BEUVE Paul. Iconographie de A. Willette. 1861-1909. Ch. Bosse, 1909.- Reproductions et 7 planches en taille-douce coloriées.

GEFFROY Gustave. Charles Meryon. H. Floury, 1926.- Nombreuses Illustrations dont 32 hors texte.

DORAT. Les Baisers. Eryx, 1947.- Avec 20 compositions en couleurs de P.-E. Bécât.





235. LOT DE 22 VOLUMES in-12, in-8 et in-4 reliés. 50/80  
Saint-André, Mme du Barry.- Bapst, Les joyaux de la couronne.-  
Ségur, Le royaume de la rue Saint-Honoré.- Histoire de Napoléon.-  
Louis-Philippe et la Révolution française.- Barrère, La maison de  
Bourbon.- Louis XVI peint par lui-même.- La France de 1828-  
1829.- Lettres de la princesse Palatine.- Conjuración de Joseph  
d'Orléans, 2 vol.- Gavarni, Album pittoresque.- Crétineau-Joly,  
Histoire de Louis-Philippe, 2 vol.- Mme Campan, Mémoires, 3 vol.-  
Appert, Dix ans à la cour de Louis-Philippe.- Michaud, Biographie  
de Louis-Philippe.- Halt, Papiers des Tuileries.- Erlanger, Louis  
XIV.- Mémoires sur Louis XVII.

236. LOT DE 21 VOLUMES in-12, in-8 et in-4 reliés. 50/80  
Reiset, Marie-Caroline, duchesse de Berry.- Album amicorum  
(avec 4 dessins signés Thiaucourt, reliure cassée).- Correspondance  
de Marie-Antoinette, 3 volumes.- Oraisons funèbres de Louis  
XV.- Récarnier, L'Âme de l'Éxil.- Lair, Louise de la Vallière.-  
Correspondance du Cardinal Mercier.- Faïences de Rouen et de  
Nevers.- Yriarte, Les princes d'Orléans.- Soirées de S.M. Louis  
XVIII.- La Gorce, Louis-Philippe.- Recueil du duc d'Enghien.-  
Lassalle, Histoire de la famille d'Orléans.- Mirepoix, François Ier.-  
Mme la duchesse d'Orléans.- Vatout, Palais de Versailles.- Dodge,  
Napoléon, vol. III et IV.- Conjuración de Louis-Philippe-Joseph  
d'Orléans, tome I.

237. LOUIS PHILIPPE (Le roi) et les ORLEANS. Réunion de trois  
ouvrages les concernant. Paris, 1832 ; ensemble 3 volumes in-8  
demi-marquain noir. 80/100  
VIE POLITIQUE DE LOUIS-PHILIPPE D'ORLEANS-EGA-  
LITE... CONJURATION DE LOUIS-PHILIPPE –  
JOSEPH D'ORLEANS SURNOMME EGALITE.  
Seconde édition. (d'après Montjoie, 1796).  
A LOUIS-PHILIPPE, ROI, Charles-Maurice, homme de lettres. Troisième édition.



240

238. MONTAIGNE Michel de. Les Essais. Paris, Christophe Journal, 1659 ; 2 volumes in-12 veau marbré de l'époque, dos à nerfs ornés,  
coiffes élimées. 50/100  
Beau portrait-frontispice en taille-douce par Nicolas de Larmessin répété au tome II.

239. NANCY.- Réunion de 3 ouvrages in-12 basane de l'époque. 50/100  
ALMANACH DE LA COUR ROYALE pour l'année 1829 [pour l'année 1830]. Nancy, 1829, 1830 ; ensemble 2 volumes.  
CODE DE POLICE POUR LES VILLES ET LES FAUBOURGS DE NANCY, Nancy 1769. Accidents aux coiffes.

240. NATALIS Jérôme. Evangelicæ historiæ imagines. Anvers, 1593 ; in-folio de, [4]ff titre-frontispice compris, 145 planches, basane  
fauve, frottée, de la fin du XVIIème siècle, dos à nerfs orné, coiffes usées. 200  
Très belle suite de 145 (sur 153) fines gravures sur cuivre dues principalement à Bernardino Passeri mais aussi à Ch. de Mallery, Adrien  
et Jean Collaert et aux trois frères Jean, Jérôme et Antoine Wierix. Il manque les planches 19, 47, 74, 129, 133, 135-136, 138. Les  
représentations sont très denses et très parachevées : paysages, vues de villes et de belles demeures, scènes de genre, festins, cérémonie,  
supplices, costumes, etc., etc. Quelques petites taches et réparations marginales.- Graesse annonce un autre titre daté 1594 et un texte  
qui ne se trouvent pas dans cet exemplaire.

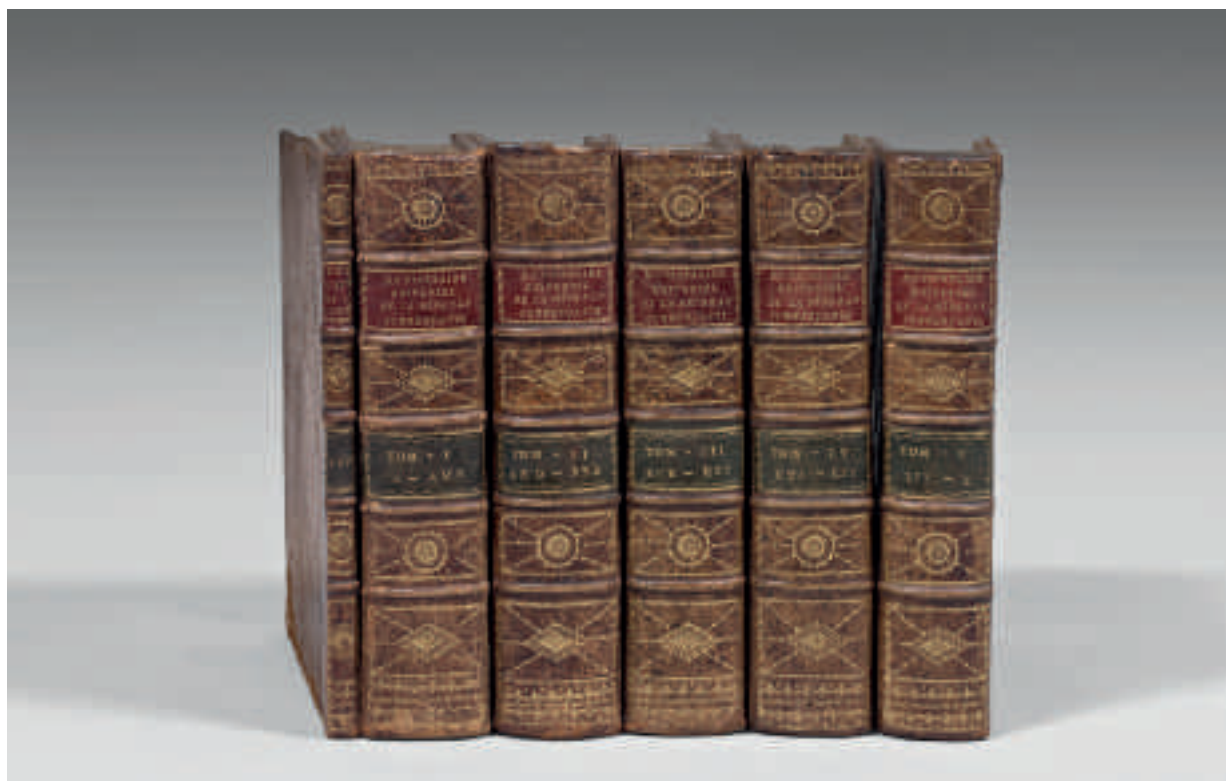
Voir la reproduction.

241. NEMOURS Duchesse de.- J.B.C. PRIOU. Guide médical des mères de famille [...] dans les maladies graves des enfants. Paris,  
Desforges ; Nantes, W. Busseuil 1846 ; petit in-8 chagrin rouge de l'époque, filets gras et doré en encadrement sur le premier plat, ins-  
cription dorée « À son Altesse royale Madame la duchesse de Nemours » sommée d'une couronne ducale. 150

242. NOUVEAU TESTAMENT (LE) de Nostre Seigneur Jésus Christ. Traduit en François avec le Grec & le Latin de la Vulgate ajoutez à  
côté. Mons, Gaspard Migeot, 1673 ; 2 volumes in-8 marquain vieux rouge de l'époque, sur les plats décor doré dit « À la Duseuil », dos  
à nerfs ornés de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées, dorure des dos un peu passée. 200/300  
Célèbre traduction dite de Port-Royal, commencée par Antoine Le Maistre, continuée par Antoine Arnauld et Louis Le Maistre de  
Sacy. En dépit du nom et du lieu figurant sur le titre cette édition est peut-être sortie des presses de Vinet à Rouen ou plus probable-  
ment de celles que Eugène H. Fricx à Bruxelles.  
Ex-libris manuscrits anciens sur les titres. Le second volume s'intitule : « Les Épîtres de S. Paul. Les Épîtres canoniques. L'Apocalypse ».







247

- 243 NORVINS. Histoire de Napoléon. Paris, 1829 ; 4 volumes in-8 demi-veau clair de l'époque, dos à nerfs ornés.- Deuxième édition.- Carte et portraits.- Rousseurs. 50
244. OFFICE DE LA SEMAINE SAINTE à l'usage de la maison du Roy (par l'abbé de Bellegarde). Paris, Collombat, 1755 ; in-12 maroquin rouge de l'époque, dentelle dorée sur les plats, dos à nerfs orné de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées. 150/200  
Avec deux jolis frontispices en taille-douce.- Très légère usure aux angles.  
- Joint : Grécourt. Œuvres diverses. Londres, 1780 ; 3 volumes in-32 maroquin rouge de l'époque, filets dorés, dos lisses très ornés de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées.- Fraîches reliures en maroquin.
245. PARIS.- F. CONTET puis Paul Jarry. Les Vieux hôtels de Paris. Paris, Ch. Moreau, 1911-1937 ; 29 vol. gr. in-folio en ff., chemises à dos de toile verte. 100/150  
Très importante et précieuse collection iconographique comportant près de 800 planches en phototypie. De nombreux hôtels parisiens ont disparus depuis cette publication.
246. PERCIER ET FONTAINE. Château de la Malmaison. Paris, Foulard, vers 1900. in-folio demi-marquain à long grain, dos à nerfs (petit manque en pied). 50  
Avec 10 planches en héliotypie reproduisant plus de 200 pièces.- Petite galerie de ver dans un angle extérieur.
247. PEUCHET Jacques. Dictionnaire universel de la géographie commerçante. Paris, Blanchon, 1799-1800 ; 5 forts volumes in-4 et un volume de table, veau raciné de l'époque, dos à nerfs très orné de motifs dorés, pièces rouges et vertes. 300/400  
Important ouvrage touchant aux sujets suivants : Commerce, agriculture, banque, pêche, mines, navigation, change, importation-exportation, colonies, Justice, etc., etc.  
Jolies reliures en dépit de petits accidents.  
*Voir la reproduction.*
248. POUILLAIN DE SAINTFOIX Germain de. Essais historiques sur Paris. Paris, vve Duchesne, 1776-1777 ; 7 volumes in-12 veau marbré de l'époque, dos lisses ornés, accid. à une coiffé. 100  
Portrait gravé en tête.  
- Joint : Essais historiques sur Paris pour faire suite aux Essais de P. de Saint-Foix par Auguste Poullain de Saintfoix. Paris, 1805 ; 2 volumes in-12 veau marbré, dos lisses ornés.- Portrait.
249. RELIURE – Mgr ASSELINE Œuvres choisies. Paris, Potey, 1823 ; 4 volumes 40 in-12, reliures de l'époque maroquin à long grain rouge, sur les plats dentelle dorée et à froid, armes dorées, dos à nerfs ornés de motifs dorés et à froid, dentelle intérieure et tranches dorées. 100/150  
Tome II-V seuls.- Reliures aux armes de Henri de France, comte de Chambord, duc de Bordeaux.







255

250. RELIURES. – J.B. BOUVET DE CRESSE. Le Trésor de la Jeunesse ou Manuel de grammaire française. *Paris, Gauthier ; Bocquet, 1827 ; in-12 maroquin à long grain rouge, dentelle dorée et à froid sur les plats, armes dorées, dos à nerfs orné de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées.* 200/500  
FRAICHE RELIURE AUX ARMES DE HENRI DE FRANCE, COMTE DE CHAMBORD, DUC DE BORDEAUX, Henri V pour ses partisans  
- Joint : Berquin. Choix de lecture pour les Enfants. *Paris, A.A. Renoouard, 1803 ; 2 volumes in-12 veau cerise, dentelle à froid et armes dorées sur les plats, dos à nerfs ornés de motifs dorés, dentelle intérieure et tranches dorées.*  
Tomes XII et XIII seuls.- Fraîches et jolies reliures aux armes peut-être de Louise d'Artois, fille du duc et de la duchesse de Berry, qui allait devenir duchesse de Parme.
251. ROUSSEAU Jean-Jacques. Lettres écrites de la Montagne. *Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1764 ; 2 tomes en un volume in-12 de [4]ff., 248 pp. ; [2]ff., 168 pp., veau fauve, dos à nerfs orné, coiffe élimées.* 50/100  
Contrefaçon de l'édition originale parue à la même date que celle-ci.
252. SAULNIER DE LA PINELAIS. Gustave. Le Barreau du Parlement de Bretagne. 1553-1790. Les Procureurs.- Les Avocats. *Rennes ; Paris, 1896 ; petit in-4 reliure de l'époque maroquin rouge, moucheture d'hermine dorée aux angles, dos à nerfs orné de mouchetures d'hermine dorées, dentelle intérieure et tranches dorées.* 50/80  
Édition originale.- Dédicace de l'auteur en tête.
253. SEMEDO Le P. Alvarez. Histoire universelle de la Chine. Avec l'histoire de la guerre des Tartares, contenant les révolutions arrivées en ce grand royaume depuis quarante ans par le P. Martin Martini. *Lyon, Jérôme Prost, 20 mai 1667 ; in-4 veau brun de l'époque, dos à nerfs orné.* 50/100  
Edition originale de la traduction française.- Mouillure marginale aux quatre premiers feuillets.
254. THAUMLAS DE LA THAUMASSIERE Gaspard. Histoire de Berry. *Bourges, Fr. Toubreau, 1691 ; fort volume in-folio veau brun de l'époque, dos à nerfs, une coiffe réparée.* 200  
Édition originale dédiée au duc de Saint-Aignan.
255. UGOLINI Blasius. Thesaurus antiquitatum sacrarum complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula in quibus veterum Hebræorum mores, leges, instituta, etc., illustrantur. *Venise, J. G. Herthz, 1744-1769 ; 34 forts vol. in-folio, reliures anciennes demi-velin ivoire, pièces noires.* 1.500  
Monumental ouvrage encyclopédique sur le monde juif de l'antiquité, suivi d'un ample vocabulaire hébreu et d'un vaste index. Il est accompagné de nombreuses planches gravées en taille-douce.  
Edité sur un quart de siècle l'ouvrage se rencontre rarement complet.  
Accident au dos de deux des reliures avec manques.- Mouillure dans la moitié inférieure de nombreux volumes.  
*Voir la reproduction.*





*A la fin de la vente, seront vendus quelques livres hors catalogue.*



**Jean-Marc DELVAUX**  
SOCIÉTÉ DE VENTES VOLONTAIRES  
Jean-Marc DELVAUX s.a.r.l. au capital de 7.500 euros  
AGRÉMENT N°2002-240 - RCS PARIS B 442 569 844  
29, rue Drouot – 75009 Paris  
Tél. : 01 40 22 00 40 – Télécopie : 01 40 22 00 83  
www.delvaux.auction.fr Email : contact@jmdelvaux.fr

## ORDRE D'ACHAT / ABSENTEE BID FORM

### AUTOGRAPHES – LIVRES Vente du 9 décembre 2011

Nom, prénom : \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Téléphone (dom.) \_\_\_\_\_ Téléphone (bur.) \_\_\_\_\_ Téléphone (portable) \_\_\_\_\_

Fax \_\_\_\_\_ e-mail \_\_\_\_\_

- ☐ **ORDRE D'ACHAT.** Après avoir pris connaissance des conditions de vente décrites dans ce catalogue, je déclare les accepter et vous prie d'acquérir pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, les lots que j'ai désignés ci-dessous (les limites ne comprennent pas les frais légaux).
- ☐ **ENCHERE PAR TÉLÉPHONE.** Je souhaite enchérir par téléphone le jour de la vente sur les lots ci-après.  
(Me joindre au : \_\_\_\_\_).

| Lot N° | Description du lot | Limite en euros |
|--------|--------------------|-----------------|
|        |                    |                 |
|        |                    |                 |
|        |                    |                 |
|        |                    |                 |

Informations obligatoires : nom et adresse de votre banque.

Nom du responsable de votre compte :

Téléphone :

☐ Ci-joint mon relevé d'identité bancaire (RIB)

☐ Je n'ai pas de RIB, je vous précise mes références bancaires :

code banque

code guichet

n° de compte

clé

Je confirme mes ordres ci-dessus et certifie l'exactitude des informations qui précèdent.

Signature obligatoire :

Date :







## CONDITIONS DE VENTE

---

La vente sera faite expressément au comptant.

Aucune réclamation ne sera recevable dès l'adjudication prononcée, les expositions successives ayant permis aux acquéreurs de constater l'état des objets présentés.

L'adjudicataire sera le plus offrant et dernier enchérisseur, et aura pour obligation de remettre ses nom et adresse.

Il devra acquitter, en sus du montant de l'enchère, par lot, les frais et taxes suivants : 23,92 TTC.

Dès l'adjudication prononcée, les achats sont sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire.

Aucun lot ne sera remis aux acquéreurs avant acquittement de l'intégralité des sommes dues.

Les acquéreurs pourront obtenir tous renseignements concernant la livraison et l'expédition de leurs achats à la fin de la vente.

En cas de contestation au moment des adjudications, c'est-à-dire s'il est établi que deux ou plusieurs enchérisseurs ont simultanément porté une enchère équivalente, soit à haute voix, soit par signe, et réclament en même temps cet objet après le prononcé du mot "adjudgé", le-dit objet sera immédiatement remis en adjudication au prix proposé par les enchérisseurs et tout le public présent sera admis à enchérir à nouveau. Les éventuelles modifications aux conditions de vente ou aux descriptions du catalogue seront annoncées verbalement pendant la vente et notées sur le procès-verbal.